

\* KATHRYN HOLMES \*



comment  
j'ai appris  
à voler

Hugo • Roman  
New Way

\* KATHRYN HOLMES \*

# comment j'ai appris à voler

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pauline Vidal

Hugo ✦ Roman  
New Way

© Kathryn Holmes, 2016  
Tous droits réservés  
Première publication par HarperTeen, juin 2016  
HarperTeen est un label de HarperCollins Publishers.  
Titre original : *How It Feels To Fly*

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive.  
Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur,  
et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Ouvrage dirigé par Dorothy Aubert  
Graphisme : Ariane Galateau  
Photo de couverture : © Getty Images/proxyminder

Pour la présente édition :  
© Hugo et Compagnie, 2016  
34-36, rue La Pérouse  
75116 Paris  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755627145

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

# Sommaire

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Remerciements](#)

*Pour Justin, qui m'aide à voler.*

# 1

**J**e me concentre sur le mouvement. Mes bras s'écartent de mes épaules. Mon dos se cambre. Mes genoux se plient et se déplient. Mes pieds s'appuient sur le sol.

Je me concentre et, un court instant, j'arrive à oublier que je suis dans une confortable salle de réunion et non à un cours de danse. Que mes chaussons effleurent la moquette. Que je suis accrochée au dossier d'une chaise pliante au lieu d'une barre. Que je vois mon reflet dans une fenêtre obscure et non dans une glace.

Et ce reflet ne ressemble guère qu'à une ombre. À un fantôme, au travers duquel se dessinent les arbres du dehors.

*Même transparente, tu es grosse. Regarde-moi ça. Tu es répugnante. Tu es...*

Je me détourne en frémissant, reprends mon expression aimable. J'essaie de me laisser distraire par la chorégraphie.

En face de moi, Jenna effectue la même série de mouvements, tend la jambe en un haut développé, la rabaisse avec une parfaite maîtrise. Elle a les cuisses menues, les muscles bien profilés. Ses coudes minces s'arrondissent en un parfait port de bras. Elle a tout d'une lame en train de fendre l'atmosphère, fine et précise.

C'est une patineuse mais, à l'évidence, elle a une formation de ballerine. Pure et dure. Genre russe. Tandis qu'on se retourne pour attaquer l'autre côté, je lui lance :

– Tu es vraiment douée.

– Merci, répond-elle froidement.

Sans rien dire d'autre, elle m'adresse un signe de la tête avant de se placer en cinquième position. Elle guette juste la musique.

À mon tour, je me prépare, pose la main droite sur le dossier de la chaise, puis je déplie la jambe gauche devant moi, les pointes aussi tendues que possible. J'essaie de conserver un port de bras souple et aérien alors que mes muscles tremblent sous l'effort. Je porte la jambe sur le côté, avant de former une arabesque, baissant la tête vers le sol dans un profond penché, le pied pointé vers le plafond.

Cette fois, mes articulations suivent sans effort. Ma position semble parfaite. C'est alors que j'aperçois Jenna derrière moi.

*Elle est en train de te juger. Toi et tes grosses fesses, toi et tes jambonneaux, toi et ton bonnet C, toi et ton ventre rebondi. C'est pour ça qu'elle n'a pas répondu à ton compliment tout à l'heure. C'est pour ça...*

Mon genou flageole un peu alors que je me redresse. Je passe de l'arabesque à l'attitude derrière, en demi-pointes. Je pose les bras au-dessus de la tête en cinquième position. Je tiens l'équilibre, respire et souris.

Parce que c'est ma vie. Inutile que quiconque voie ce qui se passe dans ma tête. Ni mes amis, ni mes camarades de cours, ni ma mère. Je suis en éternelle représentation.

Avec Jenna, nous passons aux battements. Je lance une jambe en haut, puis l'autre, encore plus haut, ponctuant chaque frappé musical de la pointe du pied. J'essaie de me concentrer uniquement sur ce mouvement. Rien d'autre ne compte.

C'est alors que la porte s'ouvre et claque contre le mur avant de revenir brutalement. Zoe, ma camarade de chambre pour les trois prochaines semaines, la rattrape d'une main.

– Qu'est-ce que vous fichez là ? demande-t-elle en allant éteindre la musique.

– On s'entraîne, dit Jenna d'un ton irrité. Tu devrais t'y mettre toi aussi. Vingt et un jours sans exercice, c'est long.

De mon côté, je lui propose :

– Tu veux essayer ?

– Euh... pas vraiment ! s'esclaffe Zoe en esquissant quelques tourbillons ridicules sur la pointe des pieds. Et puis j'en ai rien à fiche de l'exercice !

– Comme tu voudras, marmonne Jenna en faisant le grand écart, la tête sur un genou.

J'insiste, d'un ton exagérément enthousiaste :

– Non, je t'assure, tu es la bienvenue...

– Ho, Barbie ballerine ! Comment il faut que je le dise ?

Là-dessus, Zoe saute sur le canapé, attrape la télécommande, allume la télé, passe d'une chaîne à l'autre jusqu'à s'arrêter sur un film d'horreur. On voit une blonde maigrichonne en short et tee-shirt déchiré, poursuivie par un type armé d'une hache. L'image s'arrête sur un gros plan du visage baigné de larmes de la gamine, en train de hurler d'épouvante. Zoe monte le son.

– J'espère que ça ne vous dérange pas ?

Je me retourne, prête à reprendre l'exercice, mais Jenna s'est relevée ; elle va partir.

– Je continue dans ma chambre, annonce-t-elle en rangeant sa chaise pliante contre le mur.

– Ah... d'accord, dis-je surprise.

Étonnant de la voir lâcher prise si facilement.

Je suis un peu embêtée. D'un côté, je n'ai pas envie de provoquer Zoe, elle semble capable de me briser en deux et d'y prendre du plaisir bien qu'on doive partager notre chambre. Seulement, j'avais prévu de faire encore une heure d'entraînement et de cardio ce soir. Il faut absolument que je reste en forme durant mon séjour ici.

*En forme. Tu parles !*

Vent de panique. Ça commence par une tornade dans le ventre. Pourtant, je ne laisse rien paraître.

Je lance :

– Jenna, s'il te plaît, reste.

Celle-ci me jette un regard par-dessus son épaule.

– Désolée, Sam, tu as l'air sympa et tout, mais je ne suis pas venue ici pour me faire des amis. Si tu veux, on se retrouve demain à la barre. Bonne nuit !

Après quoi, elle sort et me plante là.

– Va te faire voir, marmonne Zoe sur son canapé.

Bienvenue au Camp des ados les plus névrosés d'Amérique, la thérapie de groupe où on n'a pas besoin de se faire des amis.

Elle éclate de rire tandis que, sur l'écran, la hache finit par s'abattre sur sa victime.

Bon, je pourrais continuer à répéter toute seule avec les grincements des violons et les cris de la BO en guise d'accompagnement, mais le charme est rompu. Moi qui pouvais danser en oubliant complètement ce qui m'entourait, moi qui trouvais l'ultime refuge dans le ballet... et puis mon corps a changé. J'ai pris des formes, je me suis vue... et je n'ai plus pu m'empêcher de penser que les autres aussi me voyaient.



Alors, quand sont montés les premiers commentaires, indulgents, doucement cruels, je les ai entendus se répercuter dans ma tête. Et bientôt, ma méchante petite voix n'a plus cessé de retentir en moi, plus impitoyable que n'importe qui d'autre.

*Tu es grosse. Tu es minable. Tu es nulle.*

*Tu ferais mieux de...*

Je peux très bien m'entraîner là-haut, dans le mince espace qui sépare mon lit de celui de Zoe. Ça devrait marcher, malgré l'étreinte qui me serre le cœur. Le seul moyen de combattre la panique, c'est encore de danser.

Bien que, ces temps-ci, ça ne m'aide pas beaucoup.

Mais j'essaie.

Et J'Optimise mes Performances, ce camp estival thérapeutique destiné aux jeunes artistes et champions sportifs souffrant d'anxiété, est censé me faire gagner davantage de mécanismes d'adaptation. C'est du moins ce que promet le site web. Le Dr Debra Lancaster, la directrice, nous en a parlé dès ce soir, lors de la session d'orientation. Elle nous a expliqué, à nous les six pensionnaires, quelles seraient nos différentes activités – séances de thérapie en tête à tête avec elle, discussions de groupe, simulations de situations de la vie réelle auxquelles nous pourrions avoir à faire face –, elle paraissait si sûre d'elle ! Elle semble certaine qu'on tirera un élément positif de cette expérience.

Je ne demande qu'à la croire, qu'à oublier cette petite voix dans ma tête...

*Tout en toi est faux. Il n'y a rien d'améliorable. Rien sauf...*

Je regarde Zoe qui se prélassait sur le canapé, les jambes posées sur la table basse. Elle tapote sur sa cuisse avec la télécommande ; à l'écran, un type jaillit de l'appentis pour jeter au sol le meurtrier à la hache et se faire illico massacrer.

– Bien fait, connard ! s'écrie-t-elle, les bras en l'air.

– Euh... Je monte, à tout à l'heure.

Ma voix a résonné comme un couinement. Zoe ne me regarde même pas.

– Tu es encore là ?

Ça me rappelle un point sur lequel le Dr Lancaster a beaucoup insisté : la cohésion de groupe. Elle veut qu'on soit amis, qu'on puisse discuter en toute confiance. Elle nous a poussés à mieux faire connaissance. Par exemple, avec un petit exercice qui consistait à jeter une balle lestée autour de notre cercle, en lançant une indication sur nous-mêmes chaque fois qu'on l'attrapait. Ensuite, on a joué à Jacques a dit en donnant des instructions de plus en plus rapides. Ça aurait pu être drôle – pour peu qu'on se soit trouvés ailleurs. Mais là, aucun résultat. Impossible avec une Zoe aussi caustique, une Jenna aussi glaciale, ni avec aucun des trois autres pensionnaires, Katie, Dominic et Omar, qui se sont éclipsés dans leurs chambres dès la fin de la séance.

Bon, je les comprends. C'était vraiment trop forcé.

Comme si elle tenait absolument à nous faire oublier pourquoi on était là, à détourner notre attention. Un leurre. N'empêche que j'aimerais bien pouvoir parler à quelqu'un durant mon séjour ici.

Je sors dans le couloir. Désert. Je suis seule.

Du coup, mon expression se détend. J'en avais mal aux joues à force de sourire. Je les masse du bout des doigts. Certes, je danse une vingtaine d'heures par semaine, mais là, ce sont les muscles de mon visage qui me font le plus mal.

Je passe devant l'escalier, me dirige vers la cuisine. J'ai soif. Il faut que je veille à rester bien hydratée si je poursuis mes exercices. Sans compter qu'en remplissant mon estomac d'eau, je sens moins la faim qui me tenaille. Par principe, je ne mange plus rien passé vingt heures, donc je dois bien me contenter d'eau claire en attendant le matin.

En entrant dans la cuisine, je trouve la porte du réfrigérateur ouverte. Et des jambes de garçon qui apparaissent dessous. Au bruit de mes pas, elle se referme. Une tête apparaît. Celle du conseiller...

pardon, du « médiateur interculturel ». Andrew. Avec sa collègue, Yasmin, ce sont d'anciens pensionnaires du camp. Preuve de son efficacité, selon le Dr Lancaster, qui semblait si fière de nous les présenter.

– Salut ! lance Andrew.

*Rentre ton ventre.*

– Salut, dis-je en me redressant avec un grand sourire.

– Tu as faim ? demande-t-il en laissant la porte claquer derrière lui.

Il tient une miche de pain, une assiette de jambon, un morceau de fromage, une tomate, un pot de cornichons, de la moutarde et de la mayonnaise. Le tout coincé dans un seul bras.

– Non, merci. Je venais juste chercher un verre d'eau.

À la vue de toute cette nourriture, je sens mon estomac gargouiller. Je ne peux pas regarder ça trop longtemps, alors je lève les yeux sur la tête du conseiller. Il est plutôt pas mal. Je le verrais assez bien dans une ferme de vaches laitières. Il a de grands yeux marron. Un joli sourire.

Il dépose son butin sur le comptoir, rattrape de justesse le pot de cornichons qui roulait vers le bord.

– Bon, je dois dire que j'ai toujours faim, explique-t-il. Je crois que c'est un truc de footballeur.

– Plutôt un truc de mec, dis-je en sortant un verre du placard. Mon petit a... mon ex, non plus, n'arrête pas de manger.

Je m'exprime d'un ton léger, comme si je n'avais rien à fiche des paroles de Marcus il y a quelques jours.

– De mec et d'ancien joueur de football, s'esclaffe Andrew. Je mange deux fois plus que n'importe qui autour de moi.

C'est tout juste si j'enregistre qu'il a dit *ancien* joueur de football – si c'est vrai, comment peut-il servir d'exemple dans ce camp thérapeutique ? Jusqu'à ce que ma méchante petite voix me souffle :

*Imagine-toi si tu mangeais deux fois plus que n'importe qui autour de toi.*

*Tu es déjà assez moche comme ça...*

Je remplis mon verre au robinet et viens m'asseoir sur une chaise.

– Alors, Samantha-dite-Sam, commence-t-il en citant ma présentation bégayante de cet après-midi. Prépare-toi.

Il agite devant moi deux tranches de pain.

– Tu vas voir quelque chose de peu commun.

Haussant les sourcils, je m'accoude au comptoir de marbre.

– Ah oui ?

Mais, dès que nos regards se croisent, je baisse les yeux. Et ce que je vois alors me retourne l'estomac.

*Beurk ! Tu es répugnante.*

Lentement, avec une fausse désinvolture, je croise les bras pour cacher mon ventre.

Bon. Je crois qu'il n'a pas vu.

Il prépare son sandwich, entassant les ingrédients comme s'il bâtissait une tour de Babel. Un faux mouvement et tout s'écroule. Quand il a terminé, je me demande comment il va pouvoir mordre dedans. Mais il ouvre une bouche si énorme qu'il en engloutit au moins le tiers.

– Miam ! s'exclame-t-il en mâchant le tout.

Puis il l'avale.

– C'est bon, reprend-il. Tu es sûre de ne pas en vouloir un ?

– Ça va, merci.

– Tu te plais ici ?

Là-dessus, il croque une autre bouchée, la mâche, l'avale.

– C’est toujours dur au début, explique-t-il. Faire connaissance avec les autres, et tout... Mais je parie que tu vas bien t’entendre avec tout le monde.

J’ignore si je dois lui parler du « je ne suis pas venue ici pour me faire des amis » de Jenna, ou du « qu’est-ce que vous fichez là ? » de Zoe. En tant que conseiller, même si ce n’est pas un médecin, il ne fait pas non plus partie des pensionnaires. Je ne sais pas trop de quel côté il est.

– Le Dr Lancaster a l’air sympa, finis-je par dire.

Au moins, je ne me mouille pas trop.

– Elle est géniale. Elle m’a beaucoup aidé quand je suis venu ici, la première fois.

Andrew termine son sandwich et se frotte les mains pour en ôter les miettes.

– Je suis sûr que ce programme va beaucoup t’aider.

*Ouais, c’est ça. Comme si ça pouvait changer quelque chose. Sauf si cette colonie était tenue par un savant fou prêt à t’opérer pour une transplantation corporelle complète, tu n’as aucune chance.*

– Je l’espère, dis-je assez fort pour étouffer la petite voix dans ma tête. J’ai un stage de danse intensif qui m’attend ensuite. Et j’ai hâte.

*Tant qu’ils ne verront pas à quel point tu as grossi depuis l’audition, et ne t’enverront pas promener...*

– Super, dit Andrew. Quand est-ce que ça commence ?

– En fait, ça chevauche ce camp sur une semaine. Mais ma mère, qui était danseuse avant ma naissance, s’est mise d’accord avec mon professeur pour que je manque cette première semaine.

C’est à cette seule condition que j’ai accepté de venir ici. Ma meilleure amie, Bianca, aura suivi quatre stages. Je n’ai été acceptée qu’à un seul. Je n’ai pas le choix.

– Ils ont dû me mettre sur une liste d’attente, mais ma mère ne s’inquiète pas. Il y a toujours une place qui se libère. Entre les gens qui choisissent un autre cours et ceux qui se blessent... Alors, je pars du principe que j’y vais.

Je raconte n’importe quoi, et Andrew me dévisage avec tant d’attention que ça en devient gênant. Je n’aime pas qu’on me regarde. Ni quand je danse ni quand je reste assise à ma place... jamais.

– Bon, je suis content qu’ils aient pu adapter le programme à ton cas, dit-il en allant poser son assiette dans l’évier.

Je respire enfin.

– Sans doute. Mais je préfère danser que...

Il achève ma phrase :

– Que d’assister à un camp thérapeutique ? Tu m’étonnes. Mais si tu ne peux pas devenir danseuse professionnelle...

Je m’emporte aussitôt :

– Comment ça, si je ne peux pas ?

– Ce que tu vas apprendre ici devrait pouvoir t’aider à envisager une autre carrière...

– Je ne veux aucune autre carrière. Je veux danser. C’est tout.

La panique me reprend. Elle surgit de mon estomac, m’envahit les poumons, m’empêche de respirer. J’essaie de contrôler ma voix.

– Ce camp devrait m’y aider, non ?

Mon masque va tomber. Dans une minute, Andrew va me voir telle que je suis, moche, paumée, affolée. Impossible.

Fronçant les sourcils, il se passe une main dans les cheveux.

– C’est juste que vous êtes six ici et que vous n’allez sans doute pas tous devenir professionnels. Mais tu peux au moins apprendre à garder une bonne santé mentale, quoi que tu décides...

– Autrement dit, je ne peux pas devenir danseuse. C’est à cause de mon apparence que tu dis ça ?

Je plaque une main sur ma bouche mais trop tard, je me lève péniblement de ma chaise.

– Je ne voulais pas... Laisse tomber. Je monte. Pardon pour cette conversation.

C'est tout juste si je ne cours pas vers la porte.

– Sam ! crie Andrew. Attends !

Je m'arrête. Là, il ne faudrait pas que je me retourne, mais je ne peux m'en empêcher, comme si je cherchais systématiquement à me faire punir, les bras croisés sur mon corps, histoire de paraître plus mince. Si seulement je pouvais disparaître...

– Désolé, murmure Andrew. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu pourrais très bien devenir une danseuse professionnelle.

*Bien sûr que si. C'était bien ce qu'il voulait dire.*

*Et il a raison.*

– Je voulais dire que tu vas te sentir mieux grâce à ce camp, sans parler juste de la danse. Tu comprends ?

Il me regarde fixement. Je voudrais qu'il s'arrête.

– Désolé, répète-t-il. Tu me pardonnes ?

J'esquisse un sourire qui se veut désinvolte, et susurre :

– Bien sûr, tu es pardonné.

Mes yeux commencent à me piquer. Je cligne des paupières, me retourne pour partir, grimpe l'escalier d'un pas étouffé par le tapis beige, et ma main glisse le long de la rampe. Je sens le regard d'Andrew me brûler la nuque, comme tous les autres, ces jours-ci.

Je préfère ne pas relever. Si j'ai appris quelque chose, depuis quelques mois, c'est à ignorer les regards insistants. À faire comme s'ils ne pouvaient me blesser.



## 2

**M**on corps ne m'a pas trahie d'un seul coup. Le changement s'est fait progressivement. Furtivement. Comme si j'étais une poupée de papier mâché à laquelle on ajoutait des épaisseurs, les unes par-dessus les autres, jusqu'à ce que la nouvelle Sam commence à prendre forme.

De novembre à mai. De la parfaite ballerine digne d'une boîte à musique à... autre chose. Quelqu'un d'autre.

D'abord, j'ai perdu mon équilibre. Je ne trouvais plus mon centre de gravité. Mes pirouettes devenaient tremblantes, moi qui, jusque-là, tourbillonnais comme une toupie.

J'ai cru que c'était un mauvais moment à passer, qu'il suffirait de répéter davantage... Que tout allait redevenir normal.

Et puis j'ai aperçu des courbes à la place des lignes droites que je connaissais. Des rondeurs, des volumes. Des formes rebondies.

Alors, j'ai diminué les calories. Un peu, beaucoup.

Ça n'a rien changé. Pas plus que l'entraînement.

Les épaisseurs s'amoncellent.

Durant les cours et les répétitions, je cache mon nouveau corps sous des survêtements un peu larges. Je porte des soutiens-gorge de sport sous mes justaucorps. J'ai appris à le comprimer pour mieux le camoufler.

N'empêche que tout le monde s'est rendu compte de ce qui m'arrivait ; sans se priver de commentaires. Ni de conseils. Ou de murmures dans mon dos.

Étonnant, le mal que peuvent faire sept kilos.

Impossible de penser à autre chose, ce matin, tandis que je fouille dans ma valise, puis dans mon sac de danse, avant de revenir à la valise. Je cherche un truc qui devrait me permettre de regagner un peu d'assurance, de me sentir mince.

*Rien ne peut te faire paraître mince. Absolument rien.*

– Je sais, dis-je tout fort dans la pièce déserte.

Je continue quand même à fouiller.

Aujourd'hui, je vais sans doute devoir raconter ce que j'ai ressenti, pourquoi j'ai abouti ici. Ça fait partie du processus thérapeutique, d'après le Dr Lancaster. L'ennui étant que je me suis entraînée à ne jamais en parler. J'ai appris à répondre d'un hochement de la tête, à changer de sujet, à faire semblant de ne pas entendre. Et à sourire, toujours sourire.

Sans cette crise de panique – pas la première qui me soit arrivée, mais la première devant des témoins –, je ne serais pas ici. Si j'avais pu m'enfermer aux toilettes à ce moment-là, nul n'en aurait rien

su. Mais le pire, ça a été le regard des autres ; je n'arrivais pas à me reprendre alors qu'ils étaient tous à m'épier.

Miss Elise s'est précipitée sans me laisser le temps de récupérer mon sang-froid. Elle m'a convaincue de me confier à elle – ensuite elle est allée tout répéter à ma mère. Résultat : je me retrouve ici.

*Pour ce qui est de suivre les traces de ta mère, c'est raté.*

*La danse ne lui a jamais provoqué de dépression.*

Après avoir jeté tous mes vêtements par terre, j'enfile un jean moulant et un tee-shirt bien large. Puis je vérifie mon image dans la glace. J'aurais mieux fait de m'abstenir.

*On dirait une baleine. Dans le genre énorme.*

Mes bourrelets. En fait, c'est bien ma mère qui les a remarqués la première.

– Ce jean ne te va plus aussi bien qu'avant.

Après quoi, on a reparlé de mon régime. Elle passait son temps à me répéter :

– Fais les bons choix.

Ensemble, on a pourtant « fait les bons choix » depuis que j'ai commencé à grossir. Comme si c'était moi qui avais « choisi » de prendre du poids. Alors que c'était la faute à pas de chance, autant qu'à mes gènes.

Je crois que je l'ai déçue. Elle a l'air de considérer que je ne me bats pas assez contre les métamorphoses de mon corps, pourtant je ne fais que ça. Seulement, c'est dur de gagner quand on lutte contre soi-même.

Je tire mes cheveux en queue-de-cheval, m'assieds sur le lit. Il faudrait que je descende. Je suis déjà en retard. Mais il m'a fallu un temps fou avant de pouvoir prendre ma douche, c'était tout le temps occupé ; ensuite, je n'ai pas pu m'habiller avant que Zoe ne descende prendre son petit déjeuner. Du coup, je rate le mien. Tant pis. Pas la peine de manger encore sous le regard des autres. Je ne me prive pas pour autant, mais je fonctionne dans la plus grande discrétion, sinon c'est encore la panique.

*Et puis ça ne te fera pas de mal de sauter un repas ou deux.*

La porte s'ouvre sur Zoe.

– Le Dr Lancaster m'a dit de venir te chercher, ronchonne-t-elle. Qu'est-ce que tu fiches encore ici ?

– Oh, salut ! Désolée, je n'avais pas vu l'heure. Je suis presque prête !

Je souris, mais ça n'y change rien, elle est déjà repartie.

Je me lève, tire sur mon tee-shirt, respire un grand coup et la suis.

Les séances de groupe du matin se dérouleront dans la salle des Lilas – celle où on s'entraînait, hier soir, avec Jenna. C'est une pièce aux grandes baies vitrées donnant sur une belle pelouse verte. Dans un coin, il y a une télévision et deux canapés. Le sol est recouvert d'une moquette vieux rose, les murs d'une tapisserie ornée de lilas.

Quand on entre avec Zoe, on trouve tout le monde assis en rond sur des chaises pliantes.

Je sens tous les regards se poser sur moi.

Le Dr Lancaster me sourit aimablement :

– Bonjour, Sam, bienvenue.

Je m'assieds sur la seule chaise fixe en m'efforçant de ne pas montrer que je me sens toute moite de confusion.

C'est parti. Je suis en thérapie, dans de fausses vacances d'été.

Je n'ai pas besoin de me soigner. Je me débrouille très bien comme ça.

Sauf que je ne pourrai pas affronter ma mère si je ne tire pas au moins une leçon de ce camp. Elle a dû prendre un emploi supplémentaire pour pouvoir m'envoyer ici, avant mon stage de danse intensif.

Hier, dans la voiture, elle m'a raconté combien il était épuisant de passer huit heures comme assistante juridique dans son cabinet d'avocats, pour ensuite embrayer au secrétariat de Miss Elise, depuis avril. Je ne pense pas qu'elle cherchait à me culpabiliser, mais... je m'en veux.

Ainsi, il faut que j'apprenne à ne plus avoir de crise de panique. Autant pour moi-même que pour elle.

– Bonjour, Sam, lance Andrew à côté de moi. Bien dormi ?

Je lui jette un regard méfiant, mais reste polie.

– Oui merci, et toi ?

– Comme une masse.

Malgré une terrible pulsion, je m'efforce de ne pas détourner les yeux. Dire que j'ai complètement lâché prise devant lui, hier soir ! Et là, il se comporte comme si de rien n'était. À moi d'en faire autant.

– Ça dort bien, les masses ?

– Je pense bien, dit-il en souriant.

– Hé, hé !

Je lève les yeux au ciel, ça le fait rire. Tant mieux, comme ça, il ne voit pas à quel point je suis mal à l'aise.

C'est là que le Dr Lancaster commence :

– Bienvenue à votre première journée officielle à J'Optimise mes Performances. Que vous fassiez de la danse, de la gymnastique, du football, du tennis, du patin à glace ou que vous jouiez la comédie...

Ce disant, elle me regarde puis passe sur Katie, Dominic, Zoe, Jenna et enfin Omar.

– Vous pouvez, continue-t-elle, devenir des concurrents ou des interprètes encore plus remarquables. Vous allez tous affronter ce qui vous empêche d'atteindre votre plein potentiel.

Là, elle ouvre les bras, comme si ce potentiel occupait la pièce, l'éblouissait déjà ; et ce mouvement transforme son cardigan couleur miel en deux ailes.

– Au cours des trois semaines à venir, nous allons traiter vos problèmes d'anxiété afin de trouver les stratégies propres à les combattre.

Stratégies. Je suis d'accord pour les stratégies. Mais pas envie d'en parler.

– J'Optimise mes Performances va vous aider à atteindre l'excellence athlétique ou artistique. Mais plus encore, vous allez apprendre à gérer votre anxiété afin d'éprouver en permanence un véritable bien-être mental et émotionnel... et pas seulement lorsque vous êtes dans un stade ou sur scène. C'est pourquoi je veux commencer la séance d'aujourd'hui en demandant à Andrew et Yasmin de vous raconter comment leurs vies ont changé depuis leur passage ici. Yasmin ?

Celle-ci nous adresse un signe.

– Salut tout le monde. Quand je suis venue ici, il y a deux ans, je commençais à écrire mes propres chansons. J'avais appris le piano et la guitare, je pouvais chanter et m'enregistrer dans ma chambre, mais je crevais de peur dès qu'il s'agissait de me produire devant quelqu'un. Alors, quand ma meilleure amie m'a inscrite à une soirée scène ouverte dans une université voisine, puis m'a littéralement poussée vers le micro, j'ai craqué. J'ai été lamentable. En même temps, c'était comme si...

Elle réfléchit, puis :

– Cette expérience m'a permis de comprendre que si je voulais faire de la musique mon avenir, il allait falloir que je surmonte mon trac. Alors, je suis venue à J'Optimise mes Performances. Durant nos séances en tête à tête, le Dr Lancaster et moi avons évoqué ce qui pouvait me faire si peur à l'idée de me produire en public. Et nous avons fini par déterminer les moyens de me débarrasser de cette peur. À présent, je suis en deuxième année à l'université Belmont de Nashville, où je prépare un diplôme de musique commerciale ; je me présente aux soirées scène ouverte chaque fois qu'il y en a une ! J'espère bientôt enregistrer une démo.

– À vous, Andrew, lance le Dr Lancaster dans un large sourire.

– En fait, mon histoire est plutôt différente, dit-il. Je suis venu ici parce que mon père et mon entraîneur voulaient s’assurer que j’avais bien la tête à mon sport en choisissant parmi plusieurs universités. On peut ressentir une énorme pression face aux sélectionneurs, à déterminer ce qu’on veut devenir au juste. C’est une décision cruciale. Quand on veut se faire remarquer, il faut pouvoir jouer mieux que jamais. J’étais très anxieux et le Dr Lancaster m’a aidé à rester calme et concentré. J’ai fini par être recruté comme joueur à l’université de Géorgie, mais, euh…

Il s’éclaircit la voix, puis :

– J’ai quitté l’équipe au bout d’un an. C’était la meilleure décision que je pouvais prendre et je n’y serais pas parvenu sans l’aide du Dr Lancaster.

– Ça ne tient pas debout ! s’insurge Jenna. Normalement, tu es là pour nous apprendre à gagner, alors que toi, après avoir obtenu tout ce que tu voulais, tu as… laissé tomber ?

Le Dr Lancaster lève une main.

– Comme je vous l’ai dit, on ne vient pas ici seulement pour devenir des concurrents ou des interprètes toujours plus remarquables. Mais aussi pour gérer son anxiété.

– Nous avons beaucoup discuté de ma motivation, répond Andrew. À l’université, je me suis rendu compte que ce n’était pas pour moi que je jouais au football. Je le faisais pour mon père et pour l’entraîneur. Je ne voulais pas les laisser tomber. Et je n’avais jamais réfléchi à ce que j’aimerais vraiment faire de ma vie.

Croisant les bras, Jenna laisse échapper un léger soupir.

– Mais comment…

– C’est ton père qui te forçait à jouer ? coupe Zoe. Combien de temps ça a duré ?

– Zoe ! intervient le Dr Lancaster.

Elle désigne le poster affiché au mur près de la porte ; hier, elle nous a demandé de le remplir afin qu’il serve de base à la constitution du groupe. Nous devons y écrire chacun une règle, par exemple : « On n’interrompt pas les autres, on ne parle pas tous à la fois », ou « On ne se moque pas des histoires racontées par les autres. » Ma contribution : « On a le droit de dire “je passe” si on ne veut pas aborder certains sujets. »

– Pourriez-vous attendre que Jenna ait terminé avant de poser votre question à Andrew ? continue le Dr Lancaster.

– Pas mon problème, marmonne Zoe en se tassant sur sa chaise.

– Jenna ?

– C’est bon, j’ai fini, répond celle-ci.

– Très bien. Zoe ?

– Je passe.

Le silence s’installe, jusqu’à ce que la directrice reprenne la parole.

– Andrew et Yasmin étaient assis à votre place il y a quelques années. Ils comprennent très bien ce que vous traversez. Je vous encourage à bavarder avec eux en dehors des séances de groupe, surtout si l’un d’entre eux a pu dire quelque chose qui semblait correspondre à votre cas.

Je jette un coup d’œil vers Andrew et m’aperçois qu’il me regarde, alors je détourne vite la tête, gênée.

– D’accord, continue le Dr Lancaster, je sais qu’il n’est pas facile de se confier à quelqu’un qu’on connaît à peine, même si on a déjà bien sympathisé. Aussi nous allons entamer notre conversation de ce matin tranquillement : chacun d’entre vous va nous raconter le jour où il s’est senti le plus performant de sa vie.

Un ange passe.

– Allons, ne craignez rien. Vous êtes tous très doués. Vous avez le droit de vous vanter un peu.

*Bien sûr, vante-toi, raille ma petite voix. Comme si tu avais de quoi te vanter !*



Je regarde autour de moi, guettant le premier qui va prendre la parole.

Évidemment, j'ai connu quelques réussites dans ma vie. Par exemple, ces jours extraordinaires où mon corps fait exactement ce que j'attends de lui. Je me sens bien sur mes pieds, virevolte sans effort et m'arrête pile avec la musique. J'effectue des sauts légers, je m'élève en flèche. Un peu comme si je dansais à la fois au ralenti et en accéléré.

Ces jours-là, j'en oublie presque mon apparence.

Le reste du temps, je cours après ces moments-là. Il faut que j'éprouve de nouveau cette joie, cette force, cette aisance. De tels moments me rappellent pourquoi j'aime tant la danse, malgré tout ce qui me déchire.

– Je... j'ai quelque chose, lance Katie à ma gauche.

– Oui ! répond le Dr Lancaster. Dites-nous.

– Euh... ça doit remonter à un an et demi, à peu près ?

Elle est rouge comme une tomate et sa voix haut perchée prend parfois des intonations grinçantes.

– J'ai connu un moment extraordinaire sur les barres asymétriques. J'ai été classée quatrième nationale et ça m'a permis de me retrouver en finale.

– Impressionnant ! commente la directrice. Qu'avez-vous ressenti, ce jour-là ?

– J'avais l'impression que tout était si... facile !

Katie fronce les sourcils, se mord le pouce, mais poursuit quand même :

– Pas vraiment facile, en fait. Mais je savais que mon corps m'obéirait. Alors, je me sentais prête. Oh ! et puis mon père était là. Il ne peut pas venir à toutes mes compétitions, alors je ne voulais pas le décevoir.

– Formidable, Katie ! Merci pour ce témoignage.

Elle sourit, soulagée.

– Dominic, reprend le Dr Lancaster. Racontez-nous votre plus beau match.

Le Dominic en question était avachi sur sa chaise, l'air complètement absent. Je l'imagine dans une classe, au dernier rang, riant avec ses potes, jetant des boulettes de papier sur les binoclards de devant. Pourtant, il sursaute quand il entend son nom, se redresse, hausse le menton.

– Mon plus beau match ? Difficile à dire...

– Choisissez-en un, rétorque sèchement le Dr Lancaster.

Il lève les yeux au plafond, l'air de se concentrer.

– D'accord, c'était à la demi-finale de l'année dernière. J'ai passé six touchés. Aucune passe incomplète dans les quatre quart-temps. J'ai été le meilleur joueur de la partie. Encore une fois.

– Comment vous sentiez-vous ? À quoi pensiez-vous ?

– J'étais survolté ! Et déterminé. J'avais confiance en mon bras autant qu'en mon équipe. Je savais qu'on battrait les autres. Et c'est bien ce qui s'est produit.

– Et vous vous êtes bien amusé ?

– Évidemment, ricane-t-il. Qui n'aime pas gagner ?

– Merci, Dominic. Quelqu'un d'autre ?

Après avoir reçu un petit coup de coude d'encouragement, Omar parle du personnage de George Gibbs qu'il a joué l'année dernière dans *Our Town*, pour une compagnie de théâtre régionale.

– C'était mon premier rôle dramatique, explique-t-il en remuant sans cesse et en tirant sur le col de sa chemise. Avant, j'étais juste le sale gosse maigrichon des pubs de corn-flakes. À partir de là, les professionnels m'ont regardé d'un autre œil.

C'est là que Jenna se rappelle la première fois où elle a réussi un triple boucle piqué en compétition.

– J'avais répété des mois, raconte-t-elle en tordant une mèche noire sortie de sa queue-de-cheval. C'était fabuleux.

Zoe évoque ses parties de tennis avec son frère aîné quand ils étaient petits. C'est trop mignon, jusqu'au moment où elle ajoute :

– C'est alors que mes parents ont décidé que j'allais en faire mon métier. Et je me retrouve coincée ici, avec vous, bande de tarés. C'est le pied, non ?

Là-dessus, elle lève les pouces dans un geste faussement joyeux.

Je suis bientôt la seule à n'avoir encore rien dit. J'ai la bouche sèche. Mes reins se tendent, mes épaules se contractent, ma nuque se raidit. Mais j'envoie promener tout ça. Ce n'est pas le moment d'utiliser mon « passe ». Pas encore. Pas tant qu'on ne parle que de bons souvenirs. Alors, je me lance :

– *Casse-Noisette* en décembre dernier. Je dansais la Fée Dragée en alternance avec une autre fille. Une pro.

– Vous deviez être exquise, commente le Dr Lancaster.

*Exquise... un mot qui ne te correspond pas du tout.*

– Merci.

– Et qu'est-ce qui a rendu cette représentation si spéciale ? insiste-t-elle.

– Je n'avais jamais aussi bien dansé. Tout le monde me l'a dit. Ma mère était très fière. Comme si je ne jouais pas le rôle de la Fée Dragée, car j'étais vraiment une fée. Légère, scintillante et...

– Légère et scintillante ? intervient Zoe en levant les yeux au ciel. Tu rigoles ?

– Zoe ! s'écrie le Dr Lancaster.

Sans me quitter des yeux, elle désigne le poster affiché au mur. Je devrais sans doute m'en réjouir, mais ça me donne plutôt envie de me réfugier dans un trou de souris.

– À quoi pensiez-vous avant ce spectacle ? me demande-t-elle. Que ressentiez-vous ?

– Je... j'étais enthousiaste, je me réjouissais d'avoir obtenu ce rôle. Je voulais le danser à la perfection. Et je me suis sentie...

Je m'interromps. J'ai franchi un pas de plus que prévu.

– Vous vous êtes sentie... ? me presse la directrice.

Je lâche d'un seul coup :

– Je me sentais très jolie dans mon costume.

*Peut-être que tu te sentais jolie. Mais tu ne l'étais pas. Tu ne l'es pas. Tu ne le seras jamais.*

– Merci, Sam.

Je ferme les yeux en m'efforçant de reprendre mon équilibre.

C'est alors qu'Andrew pose la main sur mon épaule. Je sursaute, comme s'il venait de me clouer sur mon siège, tel un papillon dans un cadre. Attrapée et aussitôt exposée. Je ne le regarde pas, pourtant, je le sens se pencher vers moi.

– Merci de nous avoir raconté ça, me dit-il à voix basse.

Sa main s'attarde une seconde de plus, puis retombe sur ses genoux.

– Ainsi, tandis que vous faisiez tous de votre mieux, reprend le Dr Lancaster en comptant sur ses doigts, vous vous sentiez : aptes à entrer en lice, à combler votre public ; vous avez pris du plaisir ; vous étiez dans un processus de calme, ou du moins vous éprouviez moins de tension qu'à l'habitude ; vous étiez heureux de pouvoir faire ce que vous aimiez ; et cela vous renvoyait une image positive de vous. C'est bien ça ?

Plusieurs membres du groupe hochent la tête.

– Au cours des trois semaines à venir, nous allons nous efforcer de faire renaître ces sensations. Où que vous en soyez actuellement, il n'y a aucune raison pour que vous ne puissiez revivre ces moments heureux.

Elle adresse un signe à Yasmin qui se lève et quitte la salle.

– Mais avant de poursuivre, nous allons refaire un exercice de confiance. Ici, vous pouvez raconter tout ce que vous ressentez, que ça vous paraisse gênant ou non, difficile ou pas. Nous avons pour mission

de vous écouter, pas de vous juger ; et nous ne sommes pas là pour tout répéter ensuite à vos parents ni à vos entraîneurs. La confiance doit régner entre nous.

Yasmin revient, armée de bandanas, et nous en tend un à chacun.

– Tournez-vous vers votre voisin, qu’il s’agisse d’un pensionnaire ou d’un conseiller. Vous effectuerez les prochains exercices deux par deux.

Je regarde Katie, mais elle s’adresse déjà à Dominic. Autrement dit, Andrew est mon partenaire.

– Si vous voulez vous faire confiance les uns les autres, continue le Dr Lancaster, il serait intéressant de commencer par votre sécurité physique.

– C’est pas vrai ! grommelle Zoe. Les jeux de confiance, maintenant ? Tu parles d’un cliché !

– Nous n’allons pas nous laisser tomber à l’aveuglette sur les autres. Chacun va se bander les yeux alternativement avec son partenaire et celui-ci vous guidera pour marcher. Il fait un temps magnifique, ce matin, et nous nous trouvons dans un endroit sublime. Alors, mettez ces bandeaux, et votre partenaire vous décrira ce qu’il voit pour vous aider. Guidez-vous uniquement à la voix, sans vous prendre par la main. Aidez-vous les uns les autres et rendez-vous ici vers dix heures et demie. D’accord ?

– Et si... on veut pas ? interroge Zoe.

À côté d’elle, Jenna pousse un soupir exaspéré en tripotant sa queue-de-cheval.

– Disons, répond le Dr Lancaster, que je vous fais confiance : vous tenez à tirer quelque chose de votre séjour ici.

Là-dessus, elle vient s’agenouiller devant Zoe qui se raidit sur son siège.

– Essayez déjà, d’accord ?

L’air toujours aussi renfrogné, Zoe finit par acquiescer de la tête.

– Prête ? lance Andrew en se levant.

Il me tend la main.



### 3

Nous sortons sur la terrasse qui enveloppe toute la façade. L'allée s'étend devant nous pour disparaître sous un bosquet avant de rejoindre la rue. Nous sommes en bordure d'un petit campus d'université, celle-là même où le Dr Lancaster dirige le département de psychologie. La maison que nous occupons offre des chambres, des salles de réunion, une cuisine et tout ce qu'il faut pour en faire une résidence idéale à la location dans ce genre d'événement. Et, apparemment, les camps d'été réservés aux ados qui stressent à l'asile.

On se met à parler tous les deux à la fois. Tandis que je commence :

– Par où tu veux...

Il lance :

– On peut discuter une seconde, avant d'aller plus loin ?

– Vas-y, dis-je en réprimant un soupir.

Je sais très bien où il veut en venir, maintenant qu'on se retrouve tous les deux seuls. Il va s'excuser pour hier soir. Bon mouvement, mais qui ne sert à rien. Qu'il ait eu ou non l'intention de dire que je ne deviendrais pas danseuse professionnelle, le mal est fait. Je sais ce qu'il pense de moi. Rien de plus instructif que les paroles qu'on voudrait pouvoir ravalier.

D'ailleurs :

– Je voulais encore m'excuser.

– C'est bon, dis-je en guettant le moment où on va enfin se mettre en route.

– Je te revaudrai ça. Je ne suis pas parti du bon pied, mais tu vas voir...

– Pas besoin...

– Si, j'y tiens. Alors... on est amis ?

Je lui décoche un immense sourire :

– Amis ! Cool !

Ça marche. Andrew a l'air soulagé.

– Bon. Tu veux te bander les yeux d'abord ? Ou c'est moi qui commence ?

– Euh... à toi.

Je veux pouvoir l'examiner sous toutes les coutures, comme ça, je saurai ce qui m'attend ensuite. J'aurai une idée de ce qu'il verra de moi. Si seulement je pouvais me rendre compte de l'aspect de mon corps pour des yeux étrangers... sans le filtre de ma propre vision, sans ma petite voix qui se moque, braille et siffle.

Andrew noue le bandana sur sa tête. Au soleil, ses cheveux ondulés prennent une couleur de sable mouillé.

Rien n'est moche chez Andrew. Ce n'est pas vraiment mon genre... encore qu'on ne puisse se baser sur un seul véritable petit ami jusqu'ici... En tout cas, j'aime bien son allure. Plus grand que moi, ce n'est pas une montagne de muscles, mais on voit qu'il fait attention à lui. Hier soir, en tee-shirt et vieux jean, il avait plutôt l'air d'un garçon de la campagne, mais aujourd'hui, il est un peu mieux habillé – sans doute pour mieux entrer dans son rôle de « conseiller ». Il porte un polo vert foncé et un pantalon kaki. Et il...

– Hé, Sam ! Tu dois me dire quelque chose, là.

Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

*Bravo. Tu te rinces l'œil pendant qu'il attend que tu t'y mettes.*

– Pardon ! dis-je avec un petit rire qui sonne faux.

En essayant de comparer la beauté d'Andrew avec celle de Marcus, je fais exactement ce que je ne voulais pas faire : penser à Marcus. Maintenant, je me sens toute flageolante. Comme si je marchais sur une corde raide entre mon moi intérieur et mon moi extérieur ; si je tombe, c'est la tente du cirque qui va s'effondrer.

*Tout s'est déjà effondré. Tu te fais des illusions si tu crois autre chose.*

– Désolée, dis-je encore.

Plus à moi-même qu'à lui, d'ailleurs. Je regarde autour de moi, puis choisis le trottoir qui longe la façade de la maison, au-delà du bosquet des pins, et se dirige vers le bois du campus.

– Tourne à droite.

Andrew s'exécute et manque de heurter le lampadaire au pied de l'escalier.

– Ouah, arrête !

Je cours vers lui, l'attrape par le bras. Son biceps se raidit à mon contact, et je sens sa surprise. Je le lâche aussitôt, recule, encore plus gênée.

– Euh... retourne sur ta gauche.

Ce qu'il fait.

– Un peu plus. Un peu plus. Maintenant, continue tout droit.

Il avance, les bras tendus devant lui. Encore un pas. Puis un autre. Comme s'il s'attendait plus ou moins à ce que le sol se soulève sous ses pieds. Mais on finit par trouver un rythme et il entreprend de me faire la conversation :

– Alors, tu viens d'où ?

– La banlieue de Chattanooga. Et toi ?

– Du nord de la Géorgie. Une petite ville que tu ne connais sûrement pas.

On tourne et je commence à lui décrire ce qu'il y a devant nous, comme le Dr Lancaster nous l'a conseillé.

– On va longer le côté de la maison. En passant par le bois. Il y a un grand champ puis les bâtiments en briques rouges du campus. On aperçoit les montagnes dans le lointain.

J'Optimise mes Performances se trouve en Caroline du Nord, donc ma maison est de l'autre côté de ces montagnes, tout comme le stage de danse auquel je vais participer d'ici trois semaines.

*S'ils ne te jettent pas dehors à l'instant où ils te verront.*

– Il y a une serre sur ta droite, dis-je en m'efforçant de ne pas me laisser influencer par ma petite voix. Avec un potager. Et un belvédère devant nous. On va rester un peu dans les bois. J'ai l'impression que personne n'est encore arrivé.

– Ah oui ! Le belvédère. On va y jeter un œil.

Là, je m'arrête. C'est vrai qu'il est déjà venu ici. J'avais oublié.

– C'est bizarre, dis-je.

– Quoi ?

– Je te décris des trucs que tu as déjà vus.

– Ça remonte à trois ans. Je m'en souviens à peine.

- Quand même.
- Ce n'est pas vraiment le paysage qui compte, Sam. C'est d'apprendre à nous faire confiance.
- D'accord.

Je le guide à travers la pelouse. Il garde les bras tendus ; avec sa démarche lente et sa tenue kaki, ça lui donne un air de zombie BCBG.

- Tu es en quelle année ? me demande-t-il.
- Je passe en première. Et toi ?
- En troisième année de fac.
- Ah, d'accord...

Notre différence d'âge, encore une chose qui sépare Andrew et Marcus.

*Arrête de penser à Marcus. Il t'a laissée tomber. Pense à autre chose.*

- Tu aimes l'université ?

Je regrette aussitôt ma question. Ça me donne l'air d'une gamine inexpérimentée.

- Enfin, je veux dire, l'université de Géorgie ?
- Oui, elle est géniale.
- Même si tu as arrêté le football ?
- Oui. Elle a beaucoup plus à offrir. Pourtant, son équipe de foot est une des meilleures. Tu aimes ce sport ?

Question absurde qui me fait éclater de rire.

- Euh... non.
- Tant pis pour toi.

Il me décoche un sourire, mais comme il a les yeux bandés, j'ai plutôt l'impression qu'il sourit aux arbres derrière moi.

– Perso, ajoute-t-il, j'aime bien regarder les matchs. Je vais à tous ceux qui se passent ici. C'est juste que je n'avais plus envie de jouer.

- Comment ça se fait ? J'ai entendu ce que tu as dit au groupe, mais...

– J'ai trop laissé mon père décider à ma place. Avec lui, je n'avais pas le choix. Il m'a placé en préminime quand j'avais neuf ans, ma mère ne voulait pas avant. Et on n'est jamais revenus là-dessus. Il allait de soi que mes années de lycée et de fac allaient se passer dans une équipe de sport. Mais, en arrivant à l'université de Géorgie, j'ai eu une révélation : cette fois, j'avais le choix. Le Dr Lancaster m'a dit quelque chose de ce genre quand j'étais là, mais je n'en ai vraiment pris conscience qu'en quittant la maison, tu comprends ?

- Alors, tu as arrêté... voilà tout ?

– À t'entendre, on dirait que c'était facile. Mais, crois-moi, il s'est passé un laps de temps entre le moment où j'ai pris ma décision et celui où je suis parti. Il m'a fallu un bon semestre pour oser agir.

Tandis qu'il parle, j'observe ses traits encadrés par ses cheveux blond foncé, ses sourcils froncés au-dessus du bandeau. Une petite cicatrice blanche lui barre le centre du menton. Il serre ses lèvres minces avant de poursuivre :

- Tu as dit hier soir que ta mère était danseuse ?

– Elle faisait partie du corps de ballet d'une petite compagnie de Virginie. Mais peu après avoir rencontré mon père, elle s'est cassé la cheville.

- Ça a mis fin à sa carrière ?
- Oui. Elle n'a pas totalement guéri.
- Dommage.

– Ça fait peur. Un faux mouvement, et toute ta vie peut en être bouleversée. Mais bon, mes parents se sont mariés, maman est tombée enceinte. Dès que j'ai eu l'âge, elle m'a placée dans une école de danse, et j'ai adoré, autant qu'elle.

– C’est bien qu’elle te soutienne dans ta passion.

– À fond.

– Tant qu’il s’agit de ce que tu aimes... Quand j’ai abandonné le football, mon père en a presque fait une crise cardiaque. Il a menacé d’arrêter de payer mes études. Ma mère l’a vite fait changer d’avis.

Je ne sais pas ce que la mienne ferait si je voulais abandonner la danse. Heureusement, ça ne risque pas d’arriver.

– Alors, pourquoi tu as décidé de revenir ici pour devenir conseiller ?

– À la fin de ma deuxième année, j’ai choisi l’introduction à la psychologie ; ça me rappelait mon séjour ici. Et puis je me suis dit : pourquoi ne pas me spécialiser complètement en psy ? C’est là qu’au printemps dernier, j’ai reçu un mail du Dr Lancaster, disant qu’elle cherchait un garçon et une fille pour un job d’été, alors j’ai accepté. Ça va me valoir une bourse d’études. Il faut juste que j’écrive un article sur cet endroit.

Il se tourne vers moi :

– Au fait, tout ce que je te dis là doit rester confidentiel. Mon essai portera essentiellement sur les méthodes du Dr Lancaster.

On continue de marcher en bavardant jusqu’au belvédère. Là, je lui refais une description des lieux. La peinture blanche qui s’écaille, le bois naturel qui apparaît dessous. Les trois escaliers qui mènent à la plate-forme centrale. La balustrade qui ressemble à une palissade. La coupole, couverte de nids abandonnés.

Il se dirige en passant la main le long de la structure. Juste à l’instant où je lui décris l’allée qui continue vers le bois, il ôte son foulard.

– Hé, tu triches !

J’ai crié ça comme une plaisanterie mais, à l’instant où il me regarde, je sursaute d’effroi. C’était tellement plus facile de parler à quelqu’un qui ne me voyait pas.

– Je ne triche pas. C’est ton tour.

Il agite le bandana en riant.

Malgré mon émoi, je lui rends son sourire, me bande les yeux et, à l’instant où tout devient noir, j’ai du mal à finir de nouer le tissu.

– Attends, donne-moi ça, dit Andrew.

Je le laisse faire, perçois sa présence si proche. C’est un peu perturbant, un peu... autre chose. Je sens son souffle dans ma nuque... à moins que ça n’ait été le vent ?

Je me demande ce qu’il voit de moi en ce moment. Comment il me considère alors que j’ai les yeux fermés. Ce qu’il pense de mon corps. Tout près.

*De tes énormes cuisses. De ton gros bidon que tu crois pouvoir cacher. De ton soutien-gorge trop serré qui te fait des bourrelets dans le dos. Gros gros gros...*

J’ai envie de rentrer en moi-même, de me flétrir. Mais je me force à me tenir droite.

– D’accord, dis-je d’une voix suraiguë. Je suis prête !

*Il te regarde. Il est dégoûté.*

Je ferme les poings, mes ongles se plantent dans mes paumes.

– Retourne-toi à moitié, dit Andrew.

– À moitié ? À cent quatre-vingts degrés ?

– C’est quoi, ce cours de maths ? Oui, à cent quatre-vingts degrés. À prendre ou à laisser.

J’ouvre la jambe droite afin de coller mes deux talons à l’horizontale, en une parfaite première position. Puis je tourne mon corps sur la droite.

Andrew laisse échapper un ricanement.

*Il se fiche de toi il se fiche de toi il se fiche de toi il...* – J’aurais dû y songer ! s’exclame-t-il. Note à moi-même : pieds de ballerine.

Je l'entends s'éloigner, ses pas crissent de moins en moins fort.

– Bon, commence-t-il, dix pas vers ma voix, tout droit. On va de l'autre côté du belvédère. Ça ressemble tout à fait à ce que tu m'as montré tout à l'heure.

Ainsi, on se déplace, quelques pas par-ci, quelques pas par-là, sa voix m'attirant chaque fois vers lui. La terre et les brindilles font bientôt place au gazon de la pelouse. La brise m'effleure le visage, un brin d'herbe me démange la cheville. Je sens le soleil me chauffer les épaules.

À l'instant où je commence à trouver la situation plutôt amusante, je sens le sol se dérober sous mon pied. J'atterris un peu plus bas, et le choc me secoue le genou, la hanche, les dents.

Sur le coup, j'en reste paralysée. Puis, d'un seul coup, je flippe.

– Hé, ça va ? me lance Andrew.

J'arrache le bandeau.

– C'était quoi ?

– Tu as descendu une marche ! J'aurais dû te prévenir.

Il s'accroupit pour regarder de plus près la dénivellation.

– Désolé, reprend-il. Je n'avais pas vu. On dirait un terrier de marmotte ou je ne sais quoi.

– Tu sais ce qui aurait pu se passer ?

Là, je sens la panique monter, j'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire en imaginant à quoi je viens d'échapper : une cheville foulée, une déchirure musculaire, un pied brisé, une rupture de ligament, un claquage de tendon.

– Je venais de te dire que la carrière de ma mère avait été interrompue par une blessure. Tu me laisses tomber dans un ravin et tout ce que tu trouves à dire, c'est que tu es désolé ?

– Tu es blessée ? s'enquiert-il en tendant un bras vers moi.

Je recule.

– Non, mais j'aurais pu ! Et ça aurait été ta faute.

*On s'en fiche si tu es blessée. Tu rêves si tu crois devenir une danseuse. C'est une plaisanterie.*

Il faut que je me réfugie dans un coin tranquille. Là où personne ne me verra si je perds complètement pied.

*Tes rêves sont grotesques. Ton corps est grotesque. Tu es grotesque.*

Pas le temps de m'en aller ni de me cacher. Je me tasse sur moi-même, croise les bras, aussi serrés que possible en travers de ma poitrine. Les genoux rassemblés. Les yeux clos.

*Tu es nulle. Bonne à rien. Tu devrais avoir honte...*

– Sam ! Sam !

Je sursaute, lève la tête sur les yeux écarquillés d'Andrew.

– Je vais chercher le Dr Lancaster, annonce-t-il. Reste là. Non, attends, viens avec moi. Tu peux marcher ? Tant pis, tu ferais mieux de rester ici. Ou...

– C'est bon, dis-je dans un soupir tremblé. Je vais bien, maintenant.

*Tu ne vas pas bien tu ne vas pas bien tu ne vas pas bien.*

Je m'assieds dans l'herbe avec un sourire forcé.

– Vrai. On peut rester ici un instant ?

L'air surpris, il regarde la maison.

– Je... enfin, oui, je suppose, balbutie-t-il en venant me rejoindre. C'est une crise de panique que tu nous as faite, là ?

J'ai envie de jurer que non, que ce n'était rien du tout. Mais il a tout vu. Maintenant il sait pourquoi je suis là. Et il ne se moque pas de moi. Il ne prend l'air ni choqué ni dégoûté. Plutôt affolé, mais c'est normal.

Sa franchise entraîne la mienne :

– Oui.



– Moi, c'étaient des douleurs de poitrine. Comme si j'avais un éléphant assis sur la cage thoracique.

Du coup, tu as du mal à respirer ?

Je hoche la tête.

– Et ça te prend toujours aussi brusquement, et aussi fort ?

Je réponds d'abord à la deuxième question.

– Parfois, c'est pire.

Quant au « brusquement »... pour être honnête, je dois dire que ça me travaille depuis hier soir. Il m'aurait fallu une bonne séance de danse bien épuisante pour me détendre. Enfin peut-être. Mais, entre Zoe, Jenna et Andrew, alors que je pensais à Marcus, et qu'il a fallu porter ce bandeau, et puis ma chute dans ce trou, et puis le seul fait d'être là... la corde s'est rompue.

– S'il te plaît, ne le dis à personne.

Il me décoche un clin d'œil.

– Tu sais que je dois en parler au Dr Lancaster.

– Laisse-moi m'en charger.

Ça ne sera que reculer pour mieux sauter mais, pour moi, c'est important. J'insiste :

– Je dirai que je t'ai demandé de ne pas lui en parler avant moi, pour que tu n'aies pas d'ennuis. Tu veux bien ?

Au bout d'une insoutenable seconde, il acquiesce :

– Bon, mais c'est bien parce que je t'en dois une pour hier.

– Merci.

Je regarde autour de nous. Katie se dirige vers le belvédère, suivie d'un Dominic aux yeux bandés. Omar entre avec Yasmin dans le potager. Pas de trace de Zoe ni de Jenna. Je n'arrive même pas à imaginer comment elles peuvent s'entendre. Je repense à hier soir dans la salle des Lilas : la précision, la froideur de Jenna, face au désordre et à l'effervescence de Zoe.

– Alors, je peux te demander à quel propos ça t'est arrivé ?

La question d'Andrew a dû me faire écarquiller les yeux, car il ajoute :

– Je voudrais savoir ce qui se passe dans ta tête. C'est tout.

*C'est tout. C'est. Tout.*

– J'ai balisé en trébuchant. Tu as vu ce qui s'est passé.

On se tient trop près l'un de l'autre, au point que je vois ses cils blonds au-dessus de ses iris bruns où brillent des lueurs dorées. Pour un peu, je sens que je ferais mieux de filer. Mais il me regarde dans les yeux, sans s'occuper du reste de mon corps. Je peux donc rester.

– J'ai tellement de choses dans la tête, dis-je encore.

– Par exemple ?

– Par exemple mon stage de danse, où je vais après ce séjour. Si tout se passe bien là-bas, je pourrais obtenir une bourse pour y passer toute l'année prochaine. Et ça pourrait aboutir à un apprentissage, qui pourrait m'ouvrir la voie vers une compagnie professionnelle.

Il m'écoute, puis finit par déclarer :

– Ne le prends pas mal, mais ça fait beaucoup de « pourrait ».

Les battements de mon cœur s'accélérent. Je remonte les genoux contre ma poitrine.

– Je sais. Seulement, je n'ai pas d'autre perspective.

– Qu'est-ce que tu as encore dans la tête ?

– Pardon ?

– Tu as dit que tu avais « tellement de choses », alors quoi d'autre ?

– Ah !

Je n'ai aucune envie de lui parler de ça.

– Juste des choses...

– Des choses. Compris.

À mon grand étonnement, il n'insiste pas. Il reste assis près de moi, silencieux, jusqu'au moment où sa montre bipie.

– On y va, dit-il. On a plein de trucs à faire.

– D'accord.

Pourtant, au lieu de me lever, je reste allongée sur le dos, les yeux sur les nuages. Je m'imagine aussi légère qu'eux. Je ne bouge plus, attendant que le vent m'emporte.



## 4

Dans la salle des Lilas, le Dr Lancaster nous demande à chacun de raconter l'impression qu'il a tirée de l'exercice du bandeau. Quand arrive notre tour, Andrew raconte notre balade vers le belvédère, la description précise que je lui ai faite du paysage, sans le laisser heurter quoi que ce soit. Il affirme que mon métier de danseuse se devinait à ma seule attitude ; il suffisait de voir le soin que je prenais de moi-même les yeux bandés. Mais il tient parole et ne parle pas de ma crise de panique, malgré le regard entendu qu'il me jette quand il a fini.

– Et vous, Sam ? demande le Dr Lancaster.

– C'était sympa de se retrouver dehors, dis-je au bout d'une longue pause.

Bon, ça fait un peu bidon, comme réponse, mais ce n'est pas parce qu'en fin de compte je veux bien me confier à Andrew que je vais dérouler mes états d'âme devant les autres pensionnaires.

– Autre chose ? insiste la directrice.

– Euh... je passe.

Il n'y a pas que moi qui reste succincte. Zoe et Jenna répondent aux questions par monosyllabes. L'intéressant, c'est leur langage corporel complètement opposé ; Jenna se tient assise, droite comme un i, les mains jointes sur les genoux, les lèvres serrées, tandis que Zoe reste affalée sur son siège, les bras croisés. Visiblement, elles n'ont toutes les deux qu'une envie : sortir de cette pièce au plus vite. Quant à Omar, qui faisait équipe avec Yasmin, il bafouille et s'agite. Il n'y a que Dominic et Katie qui semblent à peu près à l'aise l'un avec l'autre.

– Dominic m'a très bien guidée, assure Katie.

– Ça, c'est vrai, se congratule celui-ci.

– Je n'étais pas inquiète du tout, reprend sa partenaire. Mais ce n'est pas non plus le genre de situation qui me tracasse.

– Et vous, Dominic ? s'enquiert le Dr Lancaster. Faisiez-vous confiance à Katie ? Seriez-vous capable de vous livrer à elle, maintenant ?

Il s'éclaircit la gorge.

– Vous voulez dire, de lui raconter mes pensées et des choses comme ça ? Non merci, ce n'est pas mon truc.

Katie reste un instant pensive, puis lève le doigt.

– Docteur Lancaster ?

– Oui ?

– Est-ce qu'on peut... Je peux raconter mes pensées ?

Zoe éclate de rire, et la directrice lui jette un regard en biais.

Katie pâlit, mais n'en continue pas moins :

– Je voudrais expliquer pourquoi je suis ici. Je voudrais percer l’abcès, vous comprenez ?

– Bien sûr. Chacun d’entre vous racontera son histoire quand il se sentira prêt. Et si vous êtes prête dès maintenant, Katie, nous sommes prêts à vous écouter.

– Bon, ça remonte à peu près à huit mois. Je suis tombée de ma poutre alors que je m’entraînais pour une nouvelle sortie, une rondade double arrière. Mon pied a glissé, mais j’avais trop de choses à penser pour m’arrêter là. Ma main s’est appuyée dans le vide et je me suis écrasée par terre ! Ma clavicule cassée à deux endroits. J’ai eu de la chance, ça aurait pu être pire.

Elle passe les doigts sur son épaule, soulignant une légère bosse.

– J’ai mis trois mois à m’en remettre. Puis je suis retournée m’entraîner. Mais, maintenant, chaque fois que je remonte sur la poutre...

Elle cligne des paupières pour chasser ses larmes.

– Ça s’est passé si vite que, quand j’ai compris, c’était fini. Sauf que maintenant, je revois tout au ralenti. Je vois ma main glisser, le tapis se rapprocher. J’entends le souffle de la foule. Je me regarde atterrir sur la tête, me briser le cou. Je découvre mon corps recroquevillé au sol. Je ne peux ni bouger ni respirer.

– Ouah ! s’exclame Omar.

Katie lui lance un regard humide.

– Oui. Enfin, voilà, il y a quelques mois, je me suis lancée dans ces rituels. Comme pour passer un marché avec moi-même. Si je me couvre les mains et les pieds d’un déodorant ultra-fort, deux fois, avant de me lancer dans mon entraînement, je ne glisserai pas et ne tomberai pas. Si j’écoute toujours la même chanson avant de grimper sur la poutre, je ne tomberai pas. Si j’effectue le même nombre de pas pour l’atteindre, si je respire autant de fois que d’habitude avant de la toucher, je ne tomberai pas.

Tout ce qu’elle dit, je le comprends. J’ai mon propre règlement. Ne manger qu’à certaines heures. Boire constamment de l’eau, afin de remplir plus vite mon estomac. Compter les calories, les portions, les bouchées. Je ne peux m’empêcher de demander :

– Et ces rituels, ils sont efficaces ?

Elle fait la grimace.

– Au début, oui. Mais maintenant, je dois en observer de plus en plus, et ce n’est pas pour autant que je me sens aussi à l’aise qu’avant. Alors voilà, j’ai trop envie que tout ça se termine, j’ai envie de me sentir de nouveau normale.

*Normale, susurre ma petite voix. Peut-être qu’elle pourra revenir à ce qu’elle a été, mais toi, tu vas devoir t’adapter. Rien ne sera jamais plus normal pour toi.*

– Merci Katie, dit le Dr Lancaster. Quelqu’un voudrait lui répondre ?

Je fais non de la tête, tout comme Omar, Jenna et Dominic. Quant à Zoe, elle a les yeux clos ; elle fait semblant de dormir, et c’est encore plus odieux que si elle dormait pour de bon.

– Dans ce cas, nous allons passer au déjeuner. Cet après-midi, vous aurez chacun votre première séance privée avec moi. Sam, on commencera par vous, ensuite ce sera Omar.

Katie paraît plus calme, maintenant qu’elle a avoué ses secrets. Je l’envie un peu.

Ce qui ne signifie pas que je vais parler pour autant.

Le comptoir de la cuisine a été transformé en buffet pour le déjeuner : d’abord un grand plat de spaghettis, puis un pot de sauce tomate, une assiette de boulettes et un bol de parmesan râpé. Vision et odeur étonnantes. Autant qu’effroyablement grossissantes.

Et voilà que je vais devoir manger encore devant tout le monde. Je vais sentir leurs yeux sur mon assiette, sur ma fourchette quand elle atteindra ma bouche, sur mes joues tandis que je mâcherai et avalerai. Cette faim que j’ai ignorée depuis mon réveil a fait place aux crampes qui me tiraillent et me griffent les entrailles.

Je déglutis, m'écarte du rang.

– Je reviens, dis-je à Katie.

Et je fonce vers l'escalier. Autant me cacher dans ma chambre, ou dans les toilettes, pour attendre la fin du repas. J'avalerais en vitesse un fond de plat à la fin, quand les autres seront partis. Plan infallible.

Mais le Dr Lancaster surgit de nulle part.

– Sam. Vous devez mourir de faim ; je sais que vous avez manqué le petit déjeuner. Vous allez adorer ces spaghettis.

– Cool ! dis-je avec mon sourire inébranlable. Il faut juste que... que j'aille aux toilettes d'abord.

– Allez-y. Je vais vous préparer une assiette et la déposer sur la table pour vous.

– Ce n'est pas la peine. Je m'en occuperai moi-même en redescendant.

– J'y tiens. À tout de suite.

Je finis par aller aux toilettes, pour sauver les apparences. Puis je me dirige vers la salle à manger, comme si j'entrais au musée des horreurs.

Non pas que je craigne une nouvelle crise de panique. Elles ne se suivent pas de si près. Mais, en regardant l'assiette qui m'attend, trop remplie, jamais je ne mangerai tout ça... Je. Ne. Veux. Pas.

Alors, je me tourne vers Katie qui mange, assise à côté de moi ; en face d'elle, Dominic se gave. Ils ont l'air de trouver ça naturel. Je me mets à bavarder :

– C'était cool de nous avoir raconté ça, dis-je en touillant avec ma fourchette.

Et je touille. Je touille. Je touille.

– Merci. Ce n'était pas aussi difficile que j'aurais cru. Tu devrais te lancer.

Apparemment, Katie a l'impression d'être allée trop loin, car elle ajoute :

– Enfin, si tu veux. Si tu es prête.

– Peut-être.

J'ai répondu n'importe quoi.

Franchement, je ne saurais par où commencer. Je n'ai pas une histoire toute faite comme celle de Katie, où il s'est passé quelque chose de terrible et où tout a changé. Devrais-je commencer par ce samedi de février où Tabitha m'a vue armée d'un sandwich après un cours de danse, et m'a demandé d'un air faussement inquiet :

– Tu es sûre d'avoir besoin d'ingurgiter ça ?

C'est à partir de là que j'ai arrêté de manger devant les autres danseurs. Je préfère avaler mon repas aux toilettes, assise sur la cuvette, que de les laisser me voir croquer une seule amande, un seul grain de raisin.

À moins que je ne parle de cette répétition en mars, quand le chorégraphe invité m'a tapoté le ventre puis mon bras trop mou.

– Travaille-moi ça, m'a-t-il dit devant tout le monde.

J'ai juste eu le temps d'atteindre le placard du concierge avant de m'effondrer.

À moins que je n'aborde directement la crise de panique qui m'a menée ici. C'était en avril. Dans les coulisses, avant *Paquita*. J'avais enfilé par erreur le minuscule tutu de Lauren et je me suis vue dans la glace. Plus d'oxygène dans la pièce.

À moins que je ne raconte ce que je ressens à longueur de journée ? La gorge nouée. Cette petite voix moqueuse qui occupe mes pensées. Cette chair de poule qui me prend quand les gens me regardent plus de cinq secondes. Les larmes cachées derrière mon sourire.

– Ça te ferait du bien de te libérer le cœur, dit Katie en avalant ses spaghettis d'un air gourmand.

La seule chose qui me ferait du bien serait de poursuivre comme si de rien n'était. De bien tromper mon monde.

Pourtant, je dis :

– Je vais y réfléchir.

Katie paraît contente.

Tout ce temps-là, je n'ai cessé de touiller mes spaghettis. Les pâtes giclent de ma fourchette et une grosse boulette roule sur le bord de mon assiette. Je la range avec la pointe de mon couteau, commence à la couper en petits morceaux.

– Ouais, Barbie ballerine fait des progrès ! s'exclame Zoe.

Je n'en reviens pas.

– Quoi ?

– Tu crois que je n'ai pas remarqué que tu ne mangeais pas ?

Je sors le premier mensonge qui me passe par la tête.

– C'était trop chaud. Je laissais refroidir.

– Ben tiens.

Elle ouvre grand la bouche, engloutit toute une boulette.

– Nan ! dit-elle en mâchant. Essaie encore.

– Je mange.

Je pique un cube de viande, le fourre dans ma bouche. C'est aussi délicieux que le promettait l'odeur, parfaitement assaisonné et saupoudré de parmesan.

*Maintenant, prends le reste de ton repas et colle-le sur ton tour de taille...*

Zoe applaudit. Puis elle se met à faire la conversation :

– Alors comme ça, tu es là parce que tu es anorexique ? Ou tu vas monter vomir le seul morceau que tu as mangé ?

– Zoe ! s'écrie Katie. Tu ne dois pas dire des trucs pareils ! C'est contraire au règlement.

– On n'est pas en session de groupe. Je peux dire ce que je veux. Sauf si tu veux me faire arrêter ? Essaie, pour voir. Et puis, tu as quel âge ? Onze ans ? Tu as apporté ton ours en peluche avec toi ?

– J'ai quatorze ans, dit Katie en rougissant. Eh non, Monsieur Nounours est resté à la maison.

– Monsieur Nounours ! s'esclaffe Zoe. Je le savais.

Elle se retourne vers moi.

– Troubles du comportement alimentaire. C'est ça ? Je partage ma chambre avec toi, je dois savoir à qui j'ai affaire. Si tu le dis, je te dis ce que j'ai.

Elle remue les sourcils d'un air entendu.

Je mâche ma deuxième bouchée de spaghettis en essayant de savourer le puissant parfum de tomate, et je me sens un peu mieux. Mais Zoe se rapproche dangereusement de ce que jamais, jamais, jamais je n'avouerais à quiconque, et ça me donne des palpitations.

– Aucun trouble alimentaire.

– Mais si. J'ai vu *Black Swan*.

Je me raidis.

– Ce n'est pas pour ça que toutes les danseuses sont anorexiques.

*Sauf que tu y as pensé. Beaucoup. Et à propos de ces moments où...*

Je prends une autre bouchée, plus grosse. Elle doit compter double. En l'avalant, je me dis que je pourrais boucher les rumeurs dans ma tête avec de la nourriture. Aussitôt, je pense à quel point ça va me faire grossir, que je ferais mieux de reposer ma fourchette.

Omar a suivi notre échange comme un match de ping-pong, les yeux écarquillés, les doigts tambourinant sur la table.

– Arrêtez, maintenant, dit-il. Dominic, fais-les taire.

– C'est pas mon truc, marmonne-t-il, mal à l'aise, en s'éloignant de nous.

Zoe me regarde manger les bouchées cinq et six.

C'est exactement pour ça que je ne mange pas devant les gens. J'en avale soit trop, soit pas assez. Je ne peux pas faire plaisir à tout le monde. Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours tort.

Jenna finit par briser le silence.

– Bon, si vous avez fini, toutes les deux, j’aimerais bien terminer mon repas tranquillement.

– Ça va, Michelle Kwan, marmonne Zoe.

– Michelle Kwan, répète sèchement Jenna. Je suis chinoise et c’est tout ce que tu as trouvé ? Ça veut dire que je dois t’appeler Venus ou Serena ?

– Arrête. Moi, je suis Anna Kournikova, dit Zoe en passant la main sur ses tresses africaines. Alors, comme ça, tu patines aussi bien que Michelle Kwan ? C’est elle qui n’a jamais obtenu de médaille d’or, n’est-ce pas ?

– Et Anna Kournikova, c’est celle qui fait de la pub en sous-vêtements ?

– Quand on est belle, pourquoi se cacher ? dit Zoe en prenant une attitude de mannequin.

Jenna ouvre la bouche pour répondre, mais elle lui coupe la parole :

– Sérieux, vous avez un peu d’humour ou pas ? Sauf s’ils ont oublié de mettre ça dans la liste de bagages de ce camp de cinglés ?

– Camp de cinglés ? répète Katie.

– Oui, assure Zoe, comme dans camp des ados cinglés.

– On n’est pas cinglés, s’insurge Jenna.

– C’est celaaaa... Parlez-moi donc de votre santé mentale, ma chère.

Au lieu de répondre, Jenna attrape son assiette et s’en va.

Une seconde plus tard, Yasmin vient s’installer à sa place.

– On dirait que ça débat ferme par ici ! observe-t-elle. Dommage, j’aurais aimé entendre ça. Avec Andrew, on écoutait le Dr Lancaster, dans la cuisine. Quelqu’un peut me dire si ça vous a appris quelque chose sur vos petits camarades ?

Je m’attends à voir Zoe tendre un doigt accusateur vers moi. Mais elle éclate de rire :

– Katie dort encore avec son nounours.

– Je n’ai pas dit ça ! s’exclame Katie. Il me sert de porte-bonheur. Quand j’ai un match.

– Trop mimi !

– Et toi, Sam ? demande Yasmin.

Je suis sauvée par le Dr Lancaster qui entre à cet instant et vient poser la main sur mon épaule.

– Sam, je dois vous enlever. Notre petite séance va commencer.

– Ah, d’accord ! dis-je en me levant.

Trop contente de ne pas avoir à finir mon assiette. J’ai mangé six bouchées. À peine assez pour tenir tout l’après-midi, mais je prendrai quelque chose après.

– Bonne chance ! lance Katie. Tu me raconteras, si tu veux...

Je hoche la tête, redresse les épaules et suis la directrice dans la cuisine. On passe devant Andrew en train de remplir son assiette devant le buffet. Il me jette le même regard sérieux que tout à l’heure, genre n’oublie-pas-de-lui-parler-de-ta-crise-de-panique. Je détourne les yeux. Quand on arrive devant son bureau, le Dr Lancaster m’ouvre la porte et j’entre.



## 5

– **P**renez place, Sam, me dit-elle en désignant le canapé.

Elle contourne le grand bureau pour aller s’asseoir dans le fauteuil de cuir et de bois, face à moi, ouvre un bloc-notes jaune, me sourit. Toujours de ce même sourire doux et accueillant qu’elle nous réserve depuis le début. Si constant que je commence à me demander si elle ne s’entraîne pas devant la glace. Je l’imagine assez bien dans la salle de bains, le matin. Sourire, repos, sourire, repos.

C’est ce que je fais, parfois. Juste pour m’assurer que ça marche toujours.

– Vous êtes bien installée ? me demande-t-elle. Avez-vous besoin de quelque chose ?

– C’est parfait.

*Rien n’est parfait. Tu es loin de la perfection...*

– Très bien ! Je sais qu’il peut sembler pénible de se retrouver si loin de chez soi, surtout dans une situation pareille. Sachez qu’en cas de difficulté, vous pouvez toujours vous adresser à moi, à Andrew ou à Yasmin.

Elle écrit mon nom en haut de la page, d’une grande écriture ronde. Quand elle s’aperçoit que je la regarde, elle tourne le bloc-notes vers moi.

– Avant de commencer, je voulais vous rappeler qu’après le dîner, je récupérerai tous vos téléphones.

Elle l’avait annoncé hier soir, au cours des présentations, précisant qu’il était nécessaire, si nous voulions obtenir des résultats, de nous libérer de nos entraves.

– Votre mère a le numéro d’ici si elle a besoin de vous joindre. Vous aurez tout l’après-midi pour envoyer des messages à vos amis, ou à toute personne qui compte dans votre vie.

Elle achève sa phrase sur un ton quasi interrogateur ; elle me dévisage, hausse les sourcils, alors je fais non de la tête. Non. Personne qui compte. Fini.

– L’un des avantages qu’on tire d’un séjour ici, c’est justement l’isolement, continue-t-elle tandis que j’essaie d’effacer Marcus de mon esprit. Vous avez tous été arrachés à un entraînement intensif, à un environnement rigoureux où votre anxiété se manifeste le plus. Ici, vous pourrez prendre du recul, vous aurez une chance de...

Je l’interromps carrément :

– Je n’ai pas l’intention de discuter pour mon téléphone. Ne vous inquiétez pas.

Elle se penche vers moi :

– Vous ne vous sentirez pas déconnectée de vos amis, de votre famille ?

Évidemment, c’est le métier d’un thérapeute d’interpréter le moindre de vos commentaires.

– Comme vous l’avez dit, ma mère sait où me joindre. Et j’ai dit à mes amis que je serais totalement prise jusqu’à mon stage de danse, dans trois semaines.



Rare sont les gens, en dehors de ma famille proche, qui savent où je me trouve en ce moment. Miss Elise. Le directeur du stage à Nashville. Bianca. Et Marcus, parce qu'on venait de rompre. Mais je doute qu'il cherche à me téléphoner ou à m'écrire. Tous les autres croient que je suis en voyage dans l'Ouest, avec mon père. Il n'a pas la garde, alors je suis censée passer quelques vacances avec lui. Loin, dans une zone sans réseau.

– De toute façon, je ne suis pas trop dépendante de mon téléphone.

Elle prend des notes, puis relève la tête, me regarde intensément.

– Alors, dites-moi, Sam. Qu'espérez-vous tirer de votre séjour ici ?

Je déglutis, puis lui donne la réponse que j'ai répétée :

– J'aimerais apprendre à éviter les crises de panique.

– Nous allons bien sûr mettre au point les mécanismes qui vous permettront de combattre votre angoisse. Et je suis contente que vous soyez prête à faire ce travail. Mais nous tenons également à cerner les causes de votre anxiété. Pourriez-vous me parler un peu des circonstances qui entourent vos crises de panique ?

C'est l'occasion idéale pour aborder ce qui m'est arrivé tout à l'heure, avec Andrew, mais je n'y parviens pas.

– Avec ma mère, nous avons rempli votre gigantesque questionnaire il y a un mois. Vous n'en avez pas encore tiré un dossier ?

Je préfère ne pas préciser que je ne me suis pas montrée totalement honnête en répondant à ces questions. Comment aurais-je pu, avec ma mère qui regardait par-dessus mon épaule ?

La directrice m'oppose un sourire patient.

– Je préférerais vous entendre le raconter tel que vous le vivez. Vous pourriez peut-être me décrire une crise de panique récente. Dire comment vous vous sentiez avant. Où vous vous trouviez, ce qui se passait.

Je pense à la promesse d'Andrew de me laisser en parler moi-même. Il m'a fait confiance.

– Il y a quelque chose...

*Arrête ! Ça ne la regarde pas. Ça ne regarde personne.*

Le Dr Lancaster attend.

– Tout à l'heure, pendant l'exercice du foulard, j'ai eu comme... enfin bon, mais ça n'était rien à côté d'autres... et puis Andrew était là, alors je m'en suis bien tirée, et rapidement.

Je regarde mes mains. Elles tremblent. Je les cache sous mes cuisses.

Le Dr Lancaster laisse le silence s'installer, jusqu'à ce qu'on entende clairement le moindre bruit. Le tic-tac de l'horloge au mur. Le bourdonnement de son ordinateur. La branche d'arbre qui s'agite dans le vent et frappe à la fenêtre.

Après une éternité, elle reprend :

– Sam, dois-je comprendre que vous avez fait une crise de panique ce matin ?

Je me force à hocher la tête, puis répète comme un perroquet ce que j'ai dit auparavant.

– J'aimerais apprendre à éviter les crises de panique.

– Que faisiez-vous quand ça vous est arrivé ?

– Euh... j'avais les yeux bandés. Andrew me dirigeait à travers la pelouse. Et il... j'ai trébuché dans un trou. Ça m'a affolée.

– Affolée ?

– Je me suis mise à penser à ce qui aurait pu m'arriver si j'avais été blessée. C'est pour cette raison que ma mère a dû renoncer à sa carrière de danseuse. Quant à moi, tout se serait terminé avant même de commencer. C'est cet été que mon avenir peut se jouer.

– Et que se passait-il pendant que vous pensiez à tout ça ?

– Je... je ne pouvais plus respirer.

Elle prend des notes.

– Comment vous sentiez-vous avant de tomber dans ce trou ?

– Bien, je crois.

– Décrivez-moi ce « bien ».

– Comment ça ?

– Qu'est-ce que « bien » signifie pour vous ? Comment vous sentiez-vous ?

– Oh... euh... anxieuse mais pas trop.

Sa plume *crisse-crisse-crisse* sur le bloc-notes.

– Pouvez-vous me dire pourquoi vous vous sentiez anxieuse pendant l'exercice du foulard ?

Je me dis que c'est son boulot – et que le mien, en ce moment, consiste à *cesser d'avoir des crises de panique*. Mais les battements de mon cœur s'accélèrent. Et je transpire, malgré l'air conditionné en mode glacial. Je frissonne, essuie ma nuque moite de sueur.

Le Dr Lancaster me regarde toujours.

Je laisse échapper :

– Vous ne pourriez pas vous retourner ?

– Je vous demande pardon ?

– Je n'arrive pas à supporter que vous me regardiez comme ça. Ni écriviez des choses sur moi.

Elle dépose son bloc-notes sur son bureau, se tourne vers la fenêtre.

– Ça va mieux ainsi ?

À présent, je me sens idiote. Mais ça ne change rien.

– Oui.

– Bon, alors pourquoi vous sentiez-vous anxieuse ?

– Je... euh... n'aimais pas ce bandeau. Andrew pouvait me voir, mais pas moi.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'aime pas quand les gens me regardent dans mon dos. Et ça me faisait cet effet. Ça me mettait... mal à l'aise.

– Mal à l'aise ?

– Quand je ne vois pas le visage de quelqu'un, j'ignore ce qu'il pense de moi. Je ne vois pas s'il est en train de me juger ou je ne sais quoi.

– Avez-vous habituellement l'impression, quand les gens vous regardent, qu'ils sont en train de vous juger ?

– Je crois, oui.

*Parce que c'est le cas.*

– Même si vous ne voyez pas leur visage ?

Elle se retourne pour m'interroger des yeux, puis regarde de nouveau par la fenêtre.

– Je n'aime pas qu'on me regarde, d'accord ?

– Pourriez-vous m'en dire davantage ?

– Non.

Je voudrais que ça s'arrête.

Et je me noie dans mes souvenirs.

J'ai passé des auditions pour plusieurs stages intensifs cette année. Au cours de l'une d'elles, consciente d'avoir bien réussi, magnifiquement dansé, sans le moindre effort, je lévitis littéralement durant les derniers sauts de l'exercice.

Et puis c'est là que, dans le couloir à la sortie de la salle, j'ai eu la désagréable impression d'être observée. Tout en me disant que je virais parano, je me suis quand même retournée. Il y avait bien quelqu'un qui me regardait. Deux quelqu'uns. Le professeur qui avait dirigé le cours précédent et le

directeur du stage. Ils avaient l'air renfrognés, secouaient la tête, échangeaient des paroles que je ne pouvais pas entendre.

Alors, j'ai compris que je n'étais pas acceptée.

À l'audition suivante, on a dû remplir un questionnaire avec nos informations personnelles – y compris notre poids actuel. Ligne agrémentée d'un astérisque qui renvoyait à cette mention : *\*Les danseurs trop lestés ou trop maigres peuvent être soumis à une période probatoire.* Mais à partir de quel poids est-on trop gros ? Quels étaient les chiffres exacts ? Si je disais la vérité, m'excluraient-ils d'office, sans me laisser la moindre chance de danser ? Si je mentais, le sauraient-ils aussitôt ? Me riraient-ils au nez ?

J'ai décidé de mentir. Et ça s'est très mal passé ; je m'inquiétais trop à cause des chiffres que j'avais écrits, alors que les juges risquaient de deviner instantanément mon vrai poids. Avais-je fait le bon choix ? Du coup, je n'ai pas été retenue là non plus.

Ces deux auditions ont eu lieu en février. Il y a quatre mois et quatre kilos.

*Imagine s'ils te voyaient maintenant.*

L'audition pour le stage auquel je vais participer a eu lieu en janvier. Il y a cinq mois et cinq kilos...

– Sam ? Avez-vous un autre souhait à formuler sur l'issue de votre séjour ici ?

– Non, sauf si vous pouvez m'aider à perdre sept kilos...

Je plaisante. Enfin presque. Le Dr Lancaster ne rit pas.

Je me hâte d'ajouter :

– Mais comme ça ne va pas se produire, à moins de prendre des mesures radicales... ce serait déjà bien que je n'aie plus de crises de panique.

– Quel genre de mesures radicales ?

– Euh... vous savez, m'affamer, des trucs de ce genre.

– Avez-vous déjà essayé de prendre des mesures radicales ?

– Non. Je veux dire... non. Bien sûr que non.

Elle jette un coup d'œil sur son bloc-notes, puis sur moi, sans répondre. Son silence ne fait qu'augmenter mon angoisse.

– À part...

*La ferme. La ferme, la ferme, la ferme !*

Je m'oblige à regarder mon interlocutrice au lieu de bavasser. Son cardigan couleur miel couvre un corsage blanc et un pantalon kaki assez serré. Ses cheveux blond gris sont tirés en catogan retenu par un chouchou. Ses tenues si fades, sa voix apaisante et son expression aimable... elle le fait sans doute exprès. Afin qu'on se concentre sur soi-même, non sur elle.

– Bien, nous en avons presque fini. C'est un bon début, mais il nous reste des quantités de sujets à traiter ; je sais que vous pourrez les assumer.

Mon scepticisme doit se lire sur mon visage, car elle continue :

– Vous vous préparez à devenir danseuse professionnelle. Est-ce facile ?

– Non.

– Je suis certaine que nous trouverons bien des réponses aux questions que vous vous posez. Mais nous devons y travailler ensemble. Je ne pourrai vous proposer des solutions si je ne sais pas exactement ce que vous recherchez. C'est comme l'entraînement croisé, tous les exercices ne sont pas bons pour tout le monde. Si ça peut vous aider, vous pouvez me considérer comme votre coach affectif personnel.

Je me demande combien de fois elle a déjà sorti cette formule.

Comme elle se lève, j'en fais autant.

– Merci d'avoir discuté avec moi aujourd'hui. Pourriez-vous m'envoyer Omar, maintenant ?

Elle m'accompagne à la porte.

La main sur la poignée, je me rappelle l'autre sujet que j'aurais voulu aborder :

– Docteur, à propos de ce matin... quand ça s'est passé... vous savez. Andrew voulait vous avertir tout de suite, mais je lui ai demandé de ne pas le faire. Je voulais vous le dire... enfin, pas vraiment... je voulais que ce soit moi qui vous le dise et pas lui... De toute façon, j'estimais que vous deviez le savoir.

– Merci, Sam.

Une fois dans le couloir, je m'adosse au mur, ferme les yeux.

Je suis trop fatiguée. On n'est qu'au début de l'après-midi mais j'ai l'impression d'arriver à la fin d'un marathon de danse. Pourtant, je ne peux pas me reposer maintenant. J'ai des calories à brûler. Inutile d'essayer de régler mon problème de panique si je me retrouve tellement grosse que tous mes rêves de danse s'évanouiront.

*Ils se sont déjà évanouis. Tu le sais bien. Tu te racontes des craques si tu crois qu'avec cette silhouette, tu pourrais...*

Je me redresse et vais chercher Omar. Une fois que je l'ai trouvé – sur la véranda, en train de montrer à Yasmin un jeu sur son téléphone –, je passe à la cuisine pour prendre une barre de granola. Après quoi, je monte me changer : pantalon de yoga et tee-shirt.

Ma chambre est vide. Je jette un coup d'œil par la fenêtre et aperçois Zoe dehors, allongée en bikini rose vif sur la pelouse. Au pied de la maison, Dominic enseigne à Katie les façons de lancer un ballon de football américain. Elle parvient presque à l'envoyer sur l'arbre qu'elle visait. Ravie, elle effectue une rondade flip arrière puis tape dans la main de Dominic.

Je me demande où se trouve Jenna lorsque j'entends de la musique classique s'élever de la chambre voisine. Je colle l'oreille au mur. C'est du Tchaïkovski, étouffé mais typique.

J'ai presque envie d'aller frapper à sa porte. Elle voudra peut-être bien danser encore avec moi, même si elle se fiche éperdument de la personne que je suis dans la vie. Seulement, elle a quitté trop vite le déjeuner après que Zoe l'a insultée... Elle tient peut-être à rester seule.

J'en sais quelque chose.

J'enfile mes écouteurs et lance le *Roméo et Juliette* de Prokofiev. Je m'installe par terre et commence à faire du Pilates. Une fois que mes muscles sont à bonne température, j'improvise une barre en me tenant à la porte du placard. Puis je me place au milieu de la pièce et me lance dans les sautés : en première, deuxième et cinquième positions ; ensuite changements de jambes, puis échappés, et ainsi de suite. J'effectue tous les exercices qui me viennent à l'esprit, faisables dans une petite pièce, abdos, pompes, aérobic. Je ne ralentis pas, jusqu'à me trouver dégoulinante de sueur, à bout de souffle, les muscles en feu.

Ce n'est pas juste dans le but de garder la forme. C'est aussi parce que, après une journée pareille, j'avais besoin de me dépenser. Il faut que mon corps tremble d'épuisement pour qu'enfin mon cerveau s'apaise.

Je passe à la scène du balcon, où Roméo enlève Juliette pour danser avec elle au clair de lune. Je mime l'élan fiévreux de la jeune fille vers les bras ouverts de son amoureux. Il l'attrape, l'emporte à travers une série de pirouettes sur les pointes, avant de l'enlacer dans un baiser passionné. Bien entendu, je m'enlace moi-même et tout ce qui m'accueille quand j'atterris de ma pirouette, c'est le lit de Zoe. Je m'en échappe aussitôt, heurte de la cuisse sa table de nuit, recule, déséquilibrée.

*Tu n'es pas Juliette. Tu ne le seras jamais.*

Le dîner est nettement plus tranquille que le déjeuner. À part, au bout de la table, Andrew et Dominic qui discutent stratégies d'entraînement de football, personne ne semble vouloir parler. Même Zoe garde le silence. Elle donne de petits coups sur sa nourriture comme si elle la trouvait infecte ; quand elle s'aperçoit que je la regarde, elle me jette un regard glacial.

Je ne m'occupe plus que de mon poulet grillé, de mes haricots verts et de mes pommes de terre. Je coupe le tout en petits morceaux, ce qui finit par donner : quinze cubes de poulet, trente haricots et six cuillerées de purée. Ça ira. Surtout si personne ne me dérange. Je prends une première bouchée.

C'est bon. Les pommes de terre sont bien assaisonnées au beurre et au sel, le poulet est tendre. Mais, arrivée aux deux tiers de mon assiette, je lève la tête et m'aperçois que le Dr Lancaster m'observe du bout de la table. Elle m'adresse un mouvement de la tête comme pour m'encourager.

Je prends la bouchée suivante. Elle a un goût de sable.

En principe, on a encore du temps libre avant l'extinction des feux mais, à peine me suis-je assise auprès de Katie sur le canapé de la salle des Lilas pour regarder la télévision que Yasmin vient me chercher.

– Sam, dit-elle en me posant une main sur l'épaule. On te demande au téléphone.

Je la suis dans le bureau de la directrice, saisis le récepteur posé sur la table. Yasmin sort et ferme la porte derrière elle.

– Allô ?

– Samantha ?

C'est maman. Bien qu'elle ne puisse me voir, je me redresse sur ma chaise, rentre mon ventre.

– Je voulais savoir comment s'était passé ton premier jour.

– Bien. C'était... bien.

– De quoi avez-vous parlé ?

– Euh... des trucs qui nous angoissent, dis-je d'un ton désinvolte.

– Samantha, je ne plaisante pas.

– Je sais, Maman.

Je sais également dans quel état d'esprit elle se trouve en ce moment. Elle peut être aussi bien mon plus grand soutien que mon pire censeur. Parfois les deux dans la même phrase. Depuis qu'elle a commencé à travailler à l'école de danse, il y a quelques mois, j'ai plutôt eu droit aux critiques ; pourtant, j'espérais qu'aujourd'hui au moins, elle me lâcherait un peu la bride.

– Pour le moment, on a surtout eu droit aux présentations. On a fait connaissance, avec le Dr Lancaster, les conseillers. Il y a...

Elle ne me laisse pas finir :

– Ils ont un plan pour résoudre tes... problèmes ?

Elle n'utiliserait pas un autre ton si elle avait parlé de gros mots. Je l'imagine parfaitement en train de plisser le nez.

– Le Dr Lancaster dit qu'il n'existe pas de programmes taillés sur mesure. Elle veut d'abord mieux me connaître.

– Bon, j'espère qu'elle fera vite. Tu dois arriver en pleine forme à ton stage. C'est juste dans trois petites semaines, tu sais.

Mon cœur se serre.

– Je sais, Maman.

– Tu as fait tes exercices, aujourd'hui ?

– Oui, environ deux heures cet après-midi.

*Pas suffisant. Ça ne servira à rien.*

– Ah... dit maman. Et qu'est-ce qu'ils vous donnent à manger ?

– Des spaghettis avec des boulettes au déjeuner. Du poulet aux légumes pour le dîner.

– Des boulettes, répète maman.

Encore un gros mot.

– Demande-leur demain s'ils ne peuvent pas te préparer une salade.

– D'accord.

J'ai les genoux qui tremblent. Je pose la main dessus pour les calmer.

– Je compte sur toi pour ne pas manger n'importe quoi, reprend maman.

– Promis.

– Ce n'est qu'un petit obstacle à surmonter. Tu es toujours ma jolie ballerine.

*Certainement pas. Tu n'es rien du tout.*

Il faut que je raccroche. Je ne suis plus qu'une boule d'électricité. Mais impossible de lui dire ça.

D'autant qu'elle a embrayé :

– Tu me manques déjà ! La maison me paraît tellement vide ! Je déteste me retrouver toute seule.

Je fais semblant de bâiller.

– À moi aussi, tu me manques, Maman. Mais il faut que je me prépare pour aller au lit. La journée a été longue.

Le moins qu'on puisse dire !

– Bien, soupire maman. On se rappelle demain.

– Demain ?

– Demain. Bonne nuit, Samantha.

Je reste assise une seconde après avoir raccroché. J'aime ma mère. Elle s'inquiète pour moi, pour mon avenir. Je devrais être contente de pouvoir lui parler tous les jours. Non ?

Je quitte le bureau, traverse le couloir et retourne m'asseoir auprès de Katie sur le canapé. Elle me jette un coup d'œil, ouvre la bouche, mais mon front doit afficher une pancarte *Ne pas déranger*, car, finalement, elle ne dit pas un mot.



## 6

Je suis dans les coulisses, derrière le rideau, à regarder la scène brillamment éclairée. On donne l'acte deux de *Casse-Noisette*, tout en bonbons et en étincelles. Clara est assise sur le trône de la Fée Dragée et bat des mains tandis que les polichinelles font la roue et des galipettes devant la Mère Gigogne. La musique va crescendo.

Je piétine, les pointes tendues, passe les mains sur le corset de mon costume, m'arrête sur la délicate dentelle rose drapée sur mes hanches. Je secoue la tête à plusieurs reprises pour m'assurer que mon diadème tient bien.

En scène, les polichinelles saluent.

Le public applaudit.

C'est mon tour.

Toujours revêtue de son tutu de la Danse espagnole, Bianca se penche pour me souhaiter bonne chance.

– Merde, Sam-a-lam-a !

De la coulisse d'en face, maman m'adresse un sourire lumineux et lève les pouces.

Durant le silence qui précède la Valse des fleurs, j'entends mon cœur battre. Le rythme ralentit. Puis la musique commence.

Je monte sur mes pointes, ouvre les bras pour les faire flotter autour de moi.

J'entre en scène.

C'est mon dernier spectacle dans le rôle de la Fée Dragée. Je donne tout ce que j'ai, tourne et virevolte sur place. Je me sens libre, légère, aérienne. Durant sept minutes et demie, rien n'existe plus que la magie de ces instants.

J'effectue la pirouette de ma dernière pose, le corps de ballet en éventail autour de moi. S'ensuit un tonnerre d'applaudissements. J'en ai presque les larmes aux yeux. Tout le monde s'aligne. Au centre de la scène, je plonge dans une profonde révérence, une main sur le cœur. Je...

Je me réveille.

Et là, je fonds en larmes, parce que je ne suis pas sur scène, après la représentation de ma vie. Je suis ici. Dans cet endroit que mon affreuse camarade de chambre appelle toujours Camp des cinglés.

Zoe s'étire dans le lit voisin. Je n'ai aucune envie de lui parler, alors je me lève, attrape ma serviette, ma trousse de toilette et un peignoir pour filer vers la douche. Je me faufile silencieusement dans le couloir obscur vers l'espace tranquille de la salle de bains. Là, je suis à l'abri. Je me glisse dans la cabine de douche, jette mon pyjama par terre, tourne le robinet. Et puis je reste dessous, laissant couler l'eau dans mon dos, les larmes sur mon visage.

La joie que j'ai ressentie dans mon rêve – cette joie qui m'avait saisie en scène, au mois de décembre –, j'ai envie de l'éprouver de nouveau. Je le désire de toutes les fibres de mon corps.

Ça ne se reproduira pas. Tu ne peux plus.

Une fois que je me suis reprise, j'achève de me laver puis ferme l'eau. La salle de bains est toujours vide, si bien que je peux me sécher et m'habiller tranquillement.

Arrivée dans la cuisine, je trouve Andrew devant le réfrigérateur ouvert.

– Salut ! Tu es matinale !

– Toi aussi, dis-je en m'asseyant sur un tabouret.

– Mais moi, j'ai une bonne raison pour ça.

Il sort une grande coupe de fruits et un paquet rempli de gâteaux au gingembre à cuire au four.

*N'y pense même pas.*

– C'est moi qui prépare le petit déjeuner aujourd'hui.

– Le Dr Lancaster vous fait drôlement travailler !

– Ça me va. Et puis j'aime bien me lever tôt.

Je m'arrache une grimace.

– Bah !

– Je sais, s'esclaffe-t-il. Mais ça me plaît d'être debout quand tout le monde dort encore. Je ne sais pas, ça a quelque chose de magique.

– Magique... Moi, la seule chose qui puisse me faire lever, c'est l'idée d'avoir la salle de bains pour moi toute seule.

– Ça se défend. Encore que j'ai certainement besoin de beaucoup moins de temps que toi pour me préparer le matin.

Il met le four à préchauffer, puis entreprend de laver du raisin qu'il dépose ensuite dans une passoire.

– C'est l'avantage d'être un garçon, ajoute-t-il.

J'éclate de rire.

– Euh... à propos d'hier, reprend-il d'un ton plus tendu. Je suis content que tu aies dit au Dr Lancaster ce qui s'était passé. Et merci d'avoir précisé que je voulais l'avertir tout de suite.

– Je te l'avais promis.

– Je sais. Mais quand même. Je tiens à garder mon poste. Ça m'embêterait beaucoup de commettre une gaffe. Et pardon encore de ne pas avoir assez fait attention à toi.

– Ça va, je... j'étais dans un affreux état de nerfs, hier.

– Ah bon ? Tu m'as paru plutôt bien. Jusqu'à...

– Ouais, bof !

C'est tout à fait moi. J'ai l'air bien, *jusqu'à...*

– C'est à cause de moi ? De ce que je t'ai dit dimanche ?

Je hoche la tête, bien que ce ne soit pas entièrement vrai.

– En fait, c'est ça et tout le reste. Cet endroit. Je... je suis en vrac.

– Ah non ! Je ne peux pas te laisser dire ça.

– Que je suis en vrac ?

– Non. Je te trouve plutôt super.

Ces paroles, son expression sincère me prennent de court. Je dois m'agripper au tabouret pour ne pas m'effondrer.

– Oh, dis-je d'une voix trop faible à mon goût. Merci.

– De rien. Et, pour ton information...

Il n'achève pas sa phrase, car Dominic vient d'entrer en pantalon de pyjama et tee-shirt blanc, ses cheveux noirs partant dans tous les sens.

– Salut, lance-t-il en bâillant. J'ai la dalle. Qu'est-ce qu'il y a pour le petit déjeuner ?



– Des gâteaux au gingembre, prêts à entrer au four. Et une salade de fruits. Tu me donnes un coup de main ? Ce sera prêt plus vite.

– Tu m'étonnes. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Andrew lui donne des fraises à couper. Puis se tourne vers moi :

– Tu veux bien éplucher quelques clémentines ?

Je hoche la tête et il pousse le bol dans ma direction.

– Merci, dit-il.

– Pas de souci.

– Au fait, j'aurais dû te demander ça plus tôt. Tu bois du café ? J'en ai préparé.

– Ça m'arrive. Sauf que je l'aime léger et sucré... et ça fait tout de suite monter les calories.

Andrew sort une tasse du placard.

Quand il me tend ma tasse chaude, nos doigts s'effleurent et ce bref contact me donne la chair de poule. J'essaie une gorgée en prenant garde de ne pas faire la grimace au goût amer qui m'envahit la bouche. Puis je me mets à éplucher les clémentines.

Andrew dépose les pâtisseries dans le four. Au bout de quelques minutes, l'odeur du gingembre envahit la cuisine. J'en ai trop envie.

J'approche une clémentine de mon nez, respire son parfum acidulé en me disant que c'est de ça que j'ai envie. De fruits frais. Pas de beurre, ni de crème, ni de sucre glace. J'en glisse un quartier dans ma bouche, aspire le jus.

Je mets ce fruit de côté et, chaque fois que l'odeur des gâteaux au gingembre menace de m'enivrer, je mange un autre quartier.

Ainsi, bouchée après bouchée, je tiens toute l'heure.

La séance du matin porte sur les causes et les symptômes de l'anxiété. Le Dr Lancaster nous demande d'exprimer ce que nous ressentons en état de stress. Elle note nos idées sur le grand tableau qui a dû être installé cette nuit dans la salle des Lilas.

– Je ne peux pas respirer, dit Katie. Et mon cœur bat trop fort.

– J'ai la tête qui tourne, ajoute Omar.

– L'estomac en vrac, témoigne Jenna.

Après un long silence, Dominic précise :

– Si je flippe vraiment, ce qui ne m'arrive pas à chaque coup, mais disons si... j'ai les paumes moites. Je ne peux plus tenir le ballon. Enfin, je dis bien si...

– Bon, approuve le Dr Lancaster. Quelqu'un d'autre ?

– La voix dans ma tête devient énorme, dis-je.

La directrice écrit *Discours intérieur négatif* au tableau.

– Zoe ?

– Comme je vous l'ai dit hier, répond celle-ci d'un air excédé, je n'ai aucun problème d'angoisse. Vous pouvez me psychanalyser tant que vous voudrez, ça ne vous mènera à rien.

– Fort bien.

Le Dr Lancaster se met alors à nous expliquer comment nous pouvons, à l'arrivée de ces premiers symptômes, prévoir l'arrivée de l'anxiété. À l'aide de certaines techniques, nous allons pouvoir désamorcer cette tension et nous préparer plus efficacement en vue d'une compétition ou d'une représentation.

Totalement attentive, je me penche sur mon siège. Si ma mère m'interroge ce soir, je voudrais avoir quelque chose à lui dire. Sans parler de tout ce qui pourrait changer dans ma vie si ces techniques marchaient pour moi.

*Elles ne marcheront pas. Rien ne marchera. Tu es coincée...*

Je lève la main.

– Quand est-ce qu'on va commencer à s'entraîner ?

– S'entraîner à quoi, Sam ?

J'énumère plusieurs des éléments qu'elle a mentionnés :

– À respirer. Les mantras. À réorienter notre énergie nerveuse. Tout ça.

– Chaque jour que vous passerez ici, vous saisirez de nouvelles tactiques qui vous rendront plus forts.

*Plus forts. Ha, ha ! Chaque jour que tu passes ici, tu t'affaiblis, tu te ramollis, tu grossis...*

Je parle par-dessus la petite voix dans ma tête :

– Quel est le sujet d'aujourd'hui ?

– Nous allons entreprendre une nouvelle activité qui devrait vous aider à exprimer ce que vous ressentez, au cas où il vous apparaîtrait trop difficile d'en parler directement. Connaissez-vous l'expression : « Une image vaut mieux qu'un long discours » ?

– Évidemment, grommelle Zoe. On n'est pas complètement débiles !

Le Dr Lancaster poursuit sans relever :

– Durant l'heure qui suit, vous allez fabriquer un collage représentant une situation qui vous donne de l'anxiété. Yasmin a transformé la salle à manger en atelier à cet effet. Vous y trouverez des ciseaux, de la colle, des magazines et tout ce qu'il vous faudra.

Zoe éclate de rire.

– Cours de travail manuel au Camp des cinglés.

Brusquement, elle reprend son sérieux, arbore une expression inquiète :

– Vous êtes sûre qu'on a le droit de manipuler des ciseaux ? Ce n'est pas... dangereux ?

– Zoe ! tranche la directrice. Qu'avons-nous dit, hier ?

– Je sais, je sais : ne pas se moquer du processus, chantonne Zoe.

Dans la salle à manger, chacun s'empare de magazines et du matériel dont il aura besoin. Katie s'assied près de moi et on se met à feuilleter les pages de papier glacé.

Jenna approche une chaise de nous :

– Sam ?

Je me crispe, mais lui oppose un sourire aimable.

– Oui, Jenna ?

– J'aimerais bien qu'on fasse de la barre ensemble, tout à l'heure. Si tu veux bien.

– Même si tu n'es pas là pour te faire des amis ?

Je suis la première surprise par ma réponse, alors que Katie laisse échapper un petit cri.

Jenna me jette un regard intéressé.

– Oui.

De toute façon, il faut que je m'entraîne. Mais je peux la jouer cool, moi aussi.

– On se retrouve après ta séance avec le Dr Lancaster.

– Ça marche.

Je me retourne vers Katie :

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle est déjà en train de découper une longue bande de papier brun.

– Une poutre, bien sûr. Et toi ?

– Je ne sais pas encore.

Je tourne les pages, cherchant l'inspiration. Jusqu'à ce que je tombe sur une publicité de parfum dont le regard du mannequin me sonde, me transperce. Je la contemple tandis qu'une idée se forme en moi. Je découpe ses yeux, les mets de côté.

L'heure de bricolage passe en un éclair. Andrew m'effleure l'épaule pour m'avertir qu'il ne nous reste que cinq minutes. Je sursaute, comme si je me réveillais.

– C’est très intéressant, commente-t-il devant mon collage.

J’examine ce que j’ai fait. Ce n’est qu’une petite silhouette qui flotte sur un océan d’yeux. Des yeux bleus, verts et marron. De toutes les formes, de toutes les tailles. C’est... bizarre. À la longue, ça devient compliqué à soutenir.

Je demande avec un sourire dégagé :

– Intéressant, ça veut dire bien ?

Comme si je me fichais de ce qu’il en pensait, comme si sa présence ne suffisait pas à me faire perdre pied, d’autant qu’il a dit ce matin me trouver super.

– Oui. J’ai hâte d’en entendre davantage.

– Andrew ? Un coup de main ?

Yasmin l’appelle du fond de la salle où elle essaie de détacher plusieurs pages collées à même la table.

Zoe paraît contente d’elle.

– Vous n’aviez pas dit qu’il fallait faire ces collages sur du papier, lâche-t-elle d’une voix traînante. Je ne faisais qu’exprimer mes sensations.

– Si le bois est abîmé, dit Yasmin, le Dr Lancaster devra téléphoner à tes parents.

– Allez-y ! Ne vous gênez pas.

La directrice entre, jette un coup d’œil sur la pendule.

– Il est temps de... Oh, Zoe !

Son visage marque une profonde désapprobation.

– Que tout le monde emporte ses collages dans la salle des Lilas.

– Je ne peux pas bouger le mien, énonce pompeusement Zoe. Ça veut dire que je vais manquer la prochaine séance ?

– Non.

La directrice se penche vers la table, en détache une page.

– Yasmin, Andrew, pourriez-vous vous occuper de ça ? Zoe ?

Elle va se placer sur le côté, tend le doigt vers la sortie jusqu’à ce que, dans un soupir exagéré, Zoe sorte de la salle. Nous la suivons tous.

– Tu crois qu’on va la renvoyer chez elle ? me murmure Katie une fois qu’on se retrouve assises en cercle sur nos chaises pliantes.

– Dès le deuxième jour ? Elle va juste se prendre un avertissement.

Non loin de nous, le Dr Lancaster lui parle à voix basse. Zoe finit par lever les yeux au ciel.

– J’hallucine ! marmonne-t-elle.

La directrice s’adresse alors à tout le groupe :

– Zoe a quelque chose à vous dire.

– Vous y tenez ?

– Oui, Zoe, allez-y.

– Bon, alors voilà, je suis désolée d’avoir troublé l’atelier de travail manuel. Je ne recommencerai pas.

Elle n’a pas l’air désolée du tout. En fait, on dirait plutôt qu’elle est en train de manigancer le coup suivant.

– Merci, Zoe, dit doucement le Dr Lancaster. Je sais combien il peut être difficile de s’adapter ici, même si c’est vous qui avez choisi de venir...

– Je n’ai rien choisi du tout !

– Vous avez rempli les fiches d’inscription avec vos parents. Dois-je comprendre que vous n’avez pas consenti...

– Ouais, j’ai rempli votre questionnaire imbécile, j’ai signé les fiches. C’était pendant ce stage de tennis. J’ai choisi de venir ici, mais ça ne veut pas dire que je voulais venir. Encore moins que j’en avais besoin.

Cette façon qu’elle a de prononcer « besoin »... Comme si nous étions tous complètement barrés. Ça me fait grincer des dents.

– Quelqu’un veut répondre à Zoe ?

– Je passe, dit Jenna de son ton glacial.

– Je sais que Zoe apprécierait votre soutien, autant que vous appréciez le sien.

Celle-ci pousse un soupir exaspéré.

– Bien, dans ce cas, nous allons parler de vos collages. Katie, voulez-vous commencer ?

– D’accord, dit Katie en montrant son œuvre.

On y voit une poutre sur un tapis rouge. Un bébé en pleurs est assis dessus et une foule de gens occupent les rebords de la page.

– Ça dit exactement ce que ça veut dire, comme je vous l’ai raconté hier. J’ai si peur de tomber... Bon, je ne suis pas vraiment une artiste...

– Sans rire, marmonne Zoe tandis que Katie regagne sa chaise.

– Zoe ! lance le Dr Lancaster dans un soupir. Excusez-vous auprès de Katie.

– Désolée.

– Merci, Katie, vous avez fait du beau travail. Avez-vous autre chose à dire ?

– Non. C’est tout.

– Bien, alors, Sam ?

– Pour moi, dis-je en montrant mon collage, ça va vous sembler plus abstrait. La personne au centre de l’image subit toutes sortes de regards. Et... elle n’aime pas trop ça.

Un long silence s’ensuit, pesant, avec tous ces yeux fixés sur moi. Des yeux, des yeux, encore des yeux.

– Bizarre, dit Zoe.

– C’est cool, non ? interroge Omar. En même temps, ça me donne des frissons.

– C’est très évocateur, Sam, dit le Dr Lancaster. Beau travail.

Elle a une façon de me contempler, de contempler mon collage... Je sais qu’on va en discuter en privé, mais pour le moment, Dieu merci, les attentions se détournent de moi. Je glisse l’image sous ma chaise et respire longuement pour faire cesser les palpitations de ma poitrine.

Jenna a représenté un tableau d’affichage à partir de petits carrés noirs et blancs.

– Le patinage artistique a un système de notation tellement complexe que ça compte au centième de point près. Je passe mon temps à calculer ces centièmes.

Dominic a utilisé des photos de stars : des joueurs professionnels de football, mais aussi des dirigeants en costume trois-pièces ou des gens au volant de voitures de luxe.

– C’est un peu une vue de mon avenir, dit-il. Ce que je voudrais faire. Ce que je vais devenir.

Omar a rempli sa page de caméras, de fauteuils de théâtre et de projecteurs.

– Ça devrait représenter la première fois où j’ai eu le trac, et je ne savais pas ce qui m’arrivait. Pas terrible...

– C’est très bien, Omar. Vous avez tous fait du bon travail.

Sans prendre garde à l’expression moqueuse de Zoe, le Dr Lancaster poursuit :

– Pourriez-vous tous montrer à nouveau vos collages ?

Je remets le mien sur mes genoux.

– Regardez autour de vous. Que vous enseigne le travail de chacun de vos camarades ? Est-il possible que vous ayez plus en commun que vous ne l’auriez cru ? Je vous promets que vous tirerez

davantage de votre séjour si vous vous considérez les uns les autres davantage comme des alliés que comme des adversaires.

– Mais on travaille complètement seuls, marmonne Jenna.

– Pas tous. N’oubliez pas que Dominic fait partie d’une équipe.

– Oui, je suis quarterback. C’est important.

– Je ne vois pas comment Dominic pourrait m’aider, reprend Jenna. Ni comment ces collages peuvent aider qui que ce soit. Je ne suis pas venue là pour ça.

– Pourriez-vous nous dire pourquoi vous êtes là, Jenna ?

Elle ouvre la bouche, la referme.

– Vos camarades peuvent vous soutenir ; vous donner l’impression d’être moins seule, même si vous reprenez seule la compétition en rentrant. L’important, c’est que vous ne continuiez pas à supporter ce poids qui vous oppresse dans la solitude.

– Personne ici ne peut m’aider...

Elle a prononcé ça si bas que je l’ai à peine entendue.

*Personne ne peut t’aider non plus, murmure ma petite voix. Profite bien de ta solitude.*



**A**u lieu de me retrouver piégée au déjeuner avec tout le monde – devant tout le monde –, je me faufile dans les toilettes dès que le Dr Lancaster nous laisse quitter la salle des Lilas. J’attends quelques minutes avant de passer la tête dehors afin de vérifier que le couloir est bien désert. Je me glisse dans la cuisine en comptant sur ma grâce de danseuse pour ne pas faire de bruit. J’attrape un sandwich à la dinde et file m’installer dehors sur le perron.

Je le dévore en neuf énormes bouchées. Depuis mon arrivée ici, c’est la première chose que je mange qui me satisfasse vraiment.

C’est là que surgit le Dr Lancaster.

– Sam, il faut m’expliquer pourquoi vous sautez les repas.

– Je ne...

– Avez-vous mangé ?

Je lui montre mon assiette vide où ne traînent plus que quelques miettes de pain.

– Dans ce cas, nous allons commencer un peu plus tôt notre séance de cet après-midi. Venez avec moi.

Je la suis dans son bureau. Elle ferme la porte, me désigne le canapé. Je m’assieds le cœur lourd ; finie l’impression de tranquillité que m’avait procurée ce repas solitaire.

– Il faut vous alimenter, Sam... dans la salle à manger, avec tous les autres.

– Mais...

– Ce n’est pas négociable. Une partie de mon travail ici consiste à vous garder tous en sécurité et en bonne santé. En ce qui vous concerne, cela veut dire m’assurer que vous mangiez.

– Je mange, promis !

*Trop. Et trop souvent.*

– Je n’ai pas de problème avec la nourriture.

Des larmes de frustration me piquent les yeux et, en coulant, elles ne font que me frustrer davantage.

– Pourquoi je devrais le prouver ? Vous ne pouvez pas me faire confiance ?

– Parce que...

Sur le coup, j’ai l’impression qu’elle va m’asséner un *parce que je vous le demande*, mais à la place, elle explique :

– J’ai bien vu combien vous reculiez devant la nourriture ; que vous comptiez ce qu’il y avait dans votre assiette ; que vous vous forciez à manger plus que vous ne le voulez... ou moins.

Cette discussion me met à plat. Je rougis de honte.

– Vous avez vu tout ça ?

– C’est mon métier.

Je me blottis à ma place. Le sandwich que j'ai avalé me tranche littéralement les entrailles.

– Pourriez-vous me parler de ces yeux ? demande-t-elle en sortant le collage que j'avais laissé sous ma chaise. Que symbolisent-ils ?

– C'est vous le médecin, c'est à vous de me le dire.

– Pourriez-vous me décrire une circonstance où vous n'avez pas aimé que quelqu'un vous regarde ?

Elle reprend carrément mes paroles.

– Vous voulez une liste ?

– À vrai dire, oui.

Je me redresse.

– Je plaisantais.

– Je sais, répond-elle en souriant. Mais vous allez tous devoir tenir un journal à partir de demain. Vous serez peut-être la première interrogée là-dessus.

– Cool ! Euh... je plaisante, là aussi.

Elle fouille dans un tiroir, en sort une série de carnets à spirales.

– Bleu, vert ou mauve ?

– Euh... vert.

– Excellent choix. Avant la séance de demain, je vais vous demander d'y rapporter au moins trois occasions au cours desquelles vous n'avez pas aimé qu'on vous regarde.

– Trois ? Pour demain ?

– Je ne vous demande pas d'écrire un roman. Quelques paragraphes suffiront.

Elle croise les jambes en me regardant gentiment.

– Voulez-vous vous lancer dès maintenant ou préférez-vous qu'on en parle d'abord ?

Facile.

– Je m'y mets tout de suite.

– Très bien. Je ne vous demande qu'une chose : prenez la situation sérieusement. D'ailleurs, je crois que c'est ce qu'il vous faut, à vous aussi. Allez-y, maintenant.

Je m'installe dans le belvédère où nous sommes venus avec Andrew hier. Je m'adosse dans un coin, les jambes allongées sur le banc, les chevilles croisées, le carnet sur mes genoux. Une brise légère agite ma queue-de-cheval et, à mesure que le soleil descend, il fait plus frais à l'ombre du toit. Je vois encore des ondes de chaleur flotter à distance, mais je ne transpire même pas.

Je griffonne une fleur dans la marge, y ajoute quelques spirales puis donne du relief aux pétales.

Je ne sais pas quoi écrire.

Andrew et Dominic sortent par-derrière en riant, se tapent sur les épaules puis se rendent chacun à une extrémité de la pelouse et s'envoient un ballon de football à plusieurs reprises. Dominic le lance en délicats arcs de cercle qui forment des spirales dans l'air, et Andrew saute pour mieux l'attraper, le bloquer contre son torse. On dirait une danse chorégraphiée : pas de trois pour deux hommes et un ballon.

*Tu cales.*

– Je sais, dis-je à ma petite voix.

*Alors, vas-y. Raconte toutes les humiliations. Revis-les l'une après l'autre.*

Je tapote mon stylo sur la page en évoquant mes souvenirs.

Et puis je me mets à écrire sur le jour où on a appris la distribution pour notre représentation de printemps. Mon cours de danse a organisé au début de l'automne un spectacle de plusieurs extraits, puis *Casse-Noisette* en décembre, après quoi il fallait choisir entre un ballet entier ou d'autres extraits au printemps. Cette année, on s'est lancés dans des variations sur *Paquita*, un ballet classique en tutu d'inspiration espagnole, qu'on a mélangées avec d'autres chorégraphies plus modernes.

J'ai obtenu un solo dans *Paquita*. La variation qui commence avec tous ces sauts depuis le fond gauche de la scène, continue sur l'arabesque et les pirouettes en attitude au milieu. C'est mon préféré, celui que j'ai toujours rêvé de danser en public.

Je n'ai pas eu autant de chance avec les autres chorégraphies. Je me retrouvais dans le corps de ballet pour la première et en doublure pour l'autre.

On était à la mi-février ; mon corps avait déjà pris la pente qui devait le mener au désastre d'aujourd'hui. Sauf que cela m'étonnait encore. Me choquait. Et puis je suis montée dans le foyer, où j'ai trouvé ma mère en train de discuter avec celle de Tabitha.

– Vous êtes déçue ? demandait Mme Hoyt.

– Bien sûr. Samantha et moi en espérons davantage pour ce printemps. Mais le morceau de Giorgio sera dansé en justaucorps.

Il m'a fallu une seconde pour saisir ce qu'elle disait vraiment : que le chorégraphe ne voulait pas me voir dans un costume trop moulant. Mais qui lui avait dit que c'était la cause pour laquelle on ne m'avait pas sélectionnée ? À moins qu'elle ne fasse que le supposer ?

Les deux options font mal – de différentes façons.

– En même temps, j'ai déjà adapté le régime de Samantha, poursuivait-elle. Son justaucorps sera prêt pour le prochain spectacle.

– Sam a de la chance que vous vous occupiez si bien d'elle, avec toute votre expérience. Tabitha vous admire beaucoup.

– C'est adorable. Votre fille est une belle danseuse pleine d'avenir. Et...

C'est là que maman s'est aperçue de ma présence et s'est levée.

– Samantha ! Une variation de *Paquita* ! Bravo ! Moi aussi, je l'ai dansée à mon école.

– Merci.

Autant lui laisser croire que je n'ai rien entendu. Sinon, je ne m'en sortirai pas intacte.

– Prête à partir ? m'a demandé maman.

– Et toi ?

C'était à l'époque où elle ne travaillait pas encore à l'école de danse, mais elle semblait déjà y passer autant de temps que moi, qu'elle travaille ailleurs à plein temps ou pas...

– Hé ! Tu ne devrais pas être en séance avec le Dr Lancaster ?

J'émerge de mes souvenirs et découvre Andrew adossé à la rampe du belvédère. Je ferme le carnet pour lui cacher ce que j'y ai gribouillé.

– Je, euh...

Je me sens haletante, désorientée.

– Elle m'a donné des devoirs.

– Oh ! Et toi qui te croyais en vacances...

Je laisse échapper un petit rire.

– Rien à voir.

– Sinon, ça va bien ?

Il grimpe les dernières marches pour arriver à ma hauteur, s'assied sur le banc, à côté de mes pieds.

– Pas mal.

– Tu avais l'air très concentrée, je ne voulais pas t'interrompre. Et puis j'ai vu l'heure et j'ai préféré intervenir.

J'attends qu'il s'en aille, maintenant qu'il a accompli sa tâche de conseiller, mais il ne bouge pas. Sur la pelouse, Dominic envoie maintenant des ballons à Katie.

– Il va en faire un super-receveur écarté, plaisante Andrew.

Je ris encore. Cette fois un peu plus fort. Un peu plus sincèrement.

– C'est quoi un receveur écarté, au juste ?



– Le type qui attrape une longue passe et doit ensuite courir sur la plus longue distance possible en vue d'un touché.

– Compris.

S'ensuit un silence pesant. Je regarde mon carnet en pensant à mon récit inachevé – sans compter les deux autres qu'il me reste à écrire. Puis Andrew s'éclaircit la gorge, appuie les coudes sur ses genoux.

– Ce matin, quand on a été interrompus, j'allais te dire qu'à mon avis tu t'en tires très bien jusqu'ici.

*Sarcasme. Mensonge. Tu es loin de t'en tirer.*

– Pourtant, hier j'ai eu une crise de panique devant toi. Aujourd'hui, le Dr Lancaster m'a engueulée parce que je ne déjeunais pas dans la salle à manger, puis elle m'a collé des devoirs supplémentaires en guise de punition. Je crois que je suis loin de la médaille d'or.

– Elle t'a engueulée ? Parce que tu ne mangeais pas ? Pourtant, tu fais des efforts. Contrairement à d'autres. Je travaille avec Dominic, et Zoe dans un tout autre genre, mais...

Il s'interrompt, comme s'il s'avisait qu'il ferait mieux de ne pas me parler d'eux.

– Enfin, reprend-il, je me rappelle l'effet que ç'a m'a fait à moi aussi, ces premiers jours. C'est dur. Ça secoue.

Je baisse la tête.

– Oui.

– J'espère que tu ne vas pas trouver que je la ramène, mais j'ai l'impression de bien te comprendre, Sam. De saisir ce qui te fait tiquer. Avec ta mère et mon père, on a beaucoup en commun. Alors, je voudrais t'aider à tirer le maximum de ton séjour ici.

– D'accord.

Il me regarde avec une telle intensité que je devrais en ressentir comme une griffure, un coup de poing. Pourtant, ce n'est pas le cas cette fois-ci.

*Il te juge complètement. Qu'est-ce qu'il regarde, là ?*

Je baisse de nouveau la tête. La position assise ne fait pas trop ressortir mon ventre ? Et puis mes cuisses, mes fesses étalées sur ce banc ? Avec ma robe légère, je ne peux pas remonter mes genoux sur ma poitrine ni m'asseoir en tailleur. Finalement, je ramène mes jambes par terre, pose mes pieds à plat sur le sol. Problème résolu.

Ce qui ne me détend pas pour autant.

– Euh, il faut que je me remette au travail, dis-je un peu trop fort. Merci pour la récré !

Je lui décoche mon plus beau sourire de scène, les lèvres écartées pour mieux montrer mes dents.

Et puis j'ouvre mon carnet, prends l'air sérieux, comme si je me concentrais. J'attends. Je l'entends se lever, descendre les marches. Quand je relève les yeux, il a rejoint Dominic et Katie et leur parle avec animation, une main sur l'épaule de chacun.

J'essaie de reprendre mon texte là où j'en étais.

Jenna me retrouve une heure ou deux plus tard, à la fin de sa séance privée. Elle frappe sur le rebord du réverbère.

– Prête ?

Je découvre alors qu'elle a pleuré, les yeux rouges, une coupure sur la lèvre inférieure, comme si elle s'était mordue.

Je ne réponds pas tout de suite, alors elle se met à écarter quelques mèches bien sages de son visage.

– Pas besoin de danser avec moi. Laisse tomber.

Elle s'en va.

– Attends, je viens !

Je ferme le carnet et me lève.

Ce sont les seules paroles qu'on échange avant d'entamer nos exercices. Et, franchement, ça me va. Je n'ai pas envie de parler. Je veux juste me bouger.

À l'heure du dîner, je me sens bien. J'ai brûlé assez de calories pour me permettre de prendre un repas normal. La danse a produit son effet. Le Dr Lancaster sera satisfaite de voir que je ne méprise pas le buffet de Yasmin. Je copie exactement sur Jenna : deux fajitas, trois languettes de poulet par tortilla, pas de fromage, ni de crème aigre, ni de guacamole. Alors que je répands un peu de sauce fraîche sur mon assiette, je m'avise que ce pourrait être ma nouvelle façon d'aborder les repas. Jenna semble vivre en mode basses calories et, pourtant, personne ne l'accuse de trouble du comportement alimentaire. Si je me nourris comme elle, peut-être que le Dr Lancaster – et tous les autres – me ficheront la paix.

Mais, plus tard, alors que je bavarde avec maman, elle m'arrête dès que je prononce le mot « fajitas ».

– Tu sais que tu ne dois pas manger de tortillas, Samantha ! Tu n'as pas demandé une salade à la place, comme je te l'ai dit ?

Prise de culpabilité, je m'aperçois que j'ai oublié. Alors, je mens :

– On doit manger ce qu'ils nous donnent, Maman.

– Dans ce cas, il faut mieux t'adapter.

Début d'un sermon que je n'ai que trop entendu ces dernières semaines. En général, je la laisse parler, sans plus trop écouter. Mais ce soir, quand elle se tait, je suis au bord des larmes.

– Samantha ? Tu es là ?

– Oui.

– Tu as écouté ?

– Oui.

La voix de maman s'adoucit.

– Je t'aime, ma chérie, je suis fière de toi.

– Moi aussi, Maman, je t'aime.

J'essuie mes yeux tout en souriant, car je ne veux pas qu'elle perçoive de pleurs dans ma voix. Je suis censée être plus forte que ça.

*Tu n'es pas forte du tout.*



## 8

**L**e mercredi matin, je me lève tôt pour pouvoir prendre ma douche et m'habiller tranquillement. Je descends à la cuisine où Yasmin sort des petits pains, des muffins et d'autres aliments par lesquels je ne suis pas censée me laisser tenter. Je l'aide à couper des fruits, je pèle des clémentines, en mange une, lentement, parce que ça a marché hier. Après quoi, je vais m'asseoir dans la salle des Lilas pour écouter le Dr Lancaster nous expliquer qu'on ne doit pas être trop durs avec nous-mêmes.

*Tu dois être dure avec toi-même, conteste ma petite voix. Tu le mérites.*

– En parlant de détente, poursuit-elle, j'ai une surprise pour vous. Je suis contente que le soleil brille, car le campus nous a autorisés à nous baigner dans le lac toute la matinée.

Elle continue de parler, mais je n'entends plus rien après « baigner ».

Je ne peux pas.

Je ne veux pas.

Je vais dire que je ne sais pas nager. Ou que j'ai oublié mon maillot. Ou que j'ai peur des poissons.

N'importe quoi.

Mais pas tout de suite, parce que les autres ont l'air ravis. Là, je vais plutôt me forcer à sourire. À m'amuser avec eux. Quand ils grimpent pour se changer, je les suis. Je suis en pilotage automatique quand je fouille dans ma valise jusqu'à ce que je trouve le maillot une pièce que ma mère m'a acheté la semaine dernière. Je n'ai jamais eu l'intention de le porter. Je ne l'ai même pas essayé.

J'arrache l'étiquette avec les dents.

Je me change dans une cabine des toilettes. Lentement.

– On se retrouve en bas ! lance Katie en claquant la porte derrière elle.

Je compte jusqu'à soixante, une fois, deux fois, trois fois.

Puis je sors me regarder dans la glace.

*Non non non non non non non...*

– C'est pareil qu'un justaucorps, dis-je à voix basse.

Je me retourne, m'examine sous tous les angles.

*Cellulite. Pneu sur l'estomac. Poitrine qui dépasse.*

*Rentre le ventre.*

Le maillot semble de plus en plus serré. Les bretelles m'étranglent. J'ai la chair de poule, mon sang ne circule plus, je ne respire plus.

J'ai envie de me coucher par terre en position fœtale. Comme le mois passé, la dernière fois que j'ai mis un maillot de bain. Bianca avait décidé de donner une fête à la piscine pour célébrer la fin de l'année. Une heure avant, j'ai essayé mes anciens maillots, l'un après l'autre, de plus en plus affolée. Jusqu'à ce que j'arrive à mon préféré, un deux-pièces à taille haute, jaune vif à pois noirs.

Mais non. J'avais l'air d'une saucisse échappée de son emballage, avec des bourrelets partout.

Je me suis effondrée en sanglots sur le carrelage de la salle de bains. Ce n'était pas aussi terrible que l'incident de *Paquita*... quoique pas loin. J'ai appelé Bianca pour lui dire que j'étais malade mais que je serais contente si elle m'invitait la prochaine fois. Même si je n'ai aucune intention de venir.

À présent, je me regarde dans la glace. Quand ma mère m'a donné ce maillot, elle m'a dit :

– Le noir mincit.

*Si là c'est mince, imagine ce que ce sera en couleurs...*

– Sam ? appelle Katie d'en bas. Tu viens ?

Je passe la tête par la porte.

– Presque prête !

*Pourquoi tu fais ça ? Qu'est-ce qui te prend ?*

Je vais bien. Je n'ai même pas besoin de me déshabiller quand on arrivera. Je vais juste m'asseoir au soleil et regarder les autres se baigner. Ce sera sympa.

*Menteuse menteuse menteuse menteuse...*

J'enfile un short et un tee-shirt, et me force à sortir.

Le long du chemin à travers la pelouse et le bois, en direction du lac, je ne suis qu'une boule de nerfs. Mais je garde une expression neutre.

*Tout le monde te voit. Ils voient ce que tu caches.*

Je me frotte les mains sur les bras.

D'un seul coup, j'ai froid malgré la chaleur humide qui règne à cette époque en Caroline du Nord. Je claque des dents et serre la mâchoire pour que personne ne m'entende. L'étoffe de mon maillot me fait l'effet d'une râpe à fromage. J'ai mal partout.

Ça va mal se terminer. Tu le sais.

Je m'oblige à continuer, les pieds lourds comme pris dans des blocs de ciment.

Je peux m'en sortir. Je suis plus forte que ça.

*Sûrement pas.*

On arrive au lac. J'entends le premier plongeon. Dominic est dans l'eau. Omar saute ensuite du rebord, suivi d'Andrew.

Jenna se déshabille. Comme Katie. Comme Yasmin. Je les regarde, incapable de détourner les yeux. De la silhouette de Jenna, fine comme un roseau ; du corps athlétique de Katie ; du ventre plat de Yasmin.

Je n'ai rien de tout ça.

Bianca, oui. Elle possède le plus beau corps de notre cours de danse. Elle a aussi du talent ; ce qui deviendrait exaspérant si elle n'était pas en même temps aussi gentille. Voilà huit ans que nous sommes amies, depuis que sa famille a déménagé de Californie. On dormait l'une chez l'autre après avoir regardé des films de ballets et on feuilletait ensemble les anciens numéros des *Dance Magazine* de maman. On se disait qu'on ferait un jour partie de l'American Ballet Theatre. On partagerait alors un petit appartement à New York et on progresserait côte à côte dans cette compagnie.

Ça ne nous paraissait pas impossible. On était toutes les deux de bonnes danseuses, aux aptitudes un peu différentes. Bianca aime les adagios, elle aime traverser l'espace au ralenti. Je préfère les sauts et les pirouettes, prendre mon envol. Mais mon corps a changé, pas le sien. Résultat : elle a remporté l'un des rôles principaux dans la chorégraphie en justaucorps pour laquelle je ne suis retenue qu'à titre de doublure.

Alors que je regarde Katie, Jenna et Yasmin en maillot de bain, tout en songeant à ce qui me sépare désormais de Bianca – mais aussi de notre avenir ensemble –, ma vision se brouille.

*Tu ne leur ressembleras jamais. Tu ne seras jamais comme elles, bien dans ta peau...*

– Tout va bien, Barbie ballerine ? me lance Zoe, adossée à un tronc d'arbre.

Un sourire ironique aux lèvres, elle est en train d'ajuster son bonnet de bain.

J'ouvre la bouche, la referme, comme un poisson.

– Arrête, on dirait que tu as vu un fantôme ! Tu sais pourtant que ce camp n'est pas hanté.

Je ne peux pas respirer. Je ne peux pas respirer. Je ne peux pas respirer.

Je m'effondre au sol, ferme les yeux, me bouche les oreilles ; mon corps oscille d'arrière en avant, au rythme affolé des battements de mon cœur. Ma respiration s'est bloquée.

À travers le vacarme de ma cervelle, j'entends quelqu'un crier mon nom. Je sens des mains tomber sur mes épaules, s'en aller, revenir.

Peu importe. Je me suis réfugiée dans un petit coin tranquille. Celui que j'ai découvert la première fois que ceci m'est arrivé. Où je suis minuscule et à l'abri. Où rien ni personne ne peut plus m'atteindre.

Enfermée entre mes bras. Mince. Légère.

Une voix douce susurre à mon oreille :

– Hé, Sam. Ça va. Chut, chut !

J'ouvre les yeux, un rien surprise de découvrir que c'est Jenna qui me parle comme ça. Nos regards se croisent et elle hoche légèrement la tête.

– Excusez-moi, Jenna.

Le Dr Lancaster apparaît dans mon champ de vision. Elle s'assied par terre et Jenna s'en va.

– Vous sentez-vous capable de rentrer à la maison avec moi ?

Je regarde autour de moi. Les yeux effrayés de Katie, les sourcils froncés de Jenna, le nez plissé de Zoe – comme si ce qui vient de m'arriver sentait mauvais. Et Dominic bouche bée, Omar qui sautille sur place en se répétant :

– J'aime pas ça. J'aime pas ça. J'aime pas ça.

Moi non plus.

Je fais oui de la tête pour répondre à la question de la directrice et, tout d'un coup, mon sang se remet en marche, l'air me revient dans les poumons. La sensation est si énorme que j'éclate en sanglots.

Le Dr Lancaster se lève et laisse Andrew m'aider à me remettre sur mes pieds.

– Je te tiens, me dit-il.

Ce qui me fait pleurer encore plus fort.

– Allons-y, dit le Dr Lancaster en m'enveloppant d'un bras. Andrew, Yasmin, vous contrôlez la situation ici ?

– Oui, Madame, disent-ils en chœur.

Nous partons toutes les deux dans un silence de plomb.

La panique disparaît vite.

D'habitude, après ce genre de crise, je suis tellement épuisée que je ne sais plus quoi faire. Cette fois, c'est différent. Peut-être parce que je ne suis pas toute seule, que je sens la présence du Dr Lancaster qui s'inquiète auprès de moi. À moins que ce ne soit parce que je suis devenue, indubitablement, la plus cinglée des pensionnaires du Camp des cinglés. Une sourde colère m'envahit, puissante, hargneuse.

J'ai envie de jeter quelque chose ou de mordre quelqu'un. De me débattre.

C'est nouveau.

C'est horrible et, en même temps, gratifiant.

– Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé là-bas ? demande le Dr Lancaster.

– À vous de me le dire.

Je me laisse tomber dans le canapé de son bureau, les bras croisés comme un bouclier.

– Je vous demande pardon ?

– Oh, hier encore, vous aviez l'air de piger tout ce qui se passait en moi, mais aujourd'hui, vous n'avez pas remarqué une seconde que j'étais sur le point de m'effondrer. Efficace comme camp thérapeutique !

– Pouvez-vous me dire ce qui a provoqué cette crise de panique ?

– Si je pouvais le dire, je ne serais pas là !

– Vous paraissez furieuse.

Je me relève d'un coup.

– Oui ! Je suis furieuse ! Après vous, parce que vous ne vous êtes pas rendu compte que je ne voudrais pas me mettre en maillot de bain alors que je déteste mon apparence. Alors que je ne pense qu'à une chose, les quatre-vingt-quinze pour cent du temps, c'est que tout le monde me regarde et me juge.

– À qui en voulez-vous encore ?

Je me mets à faire les cent pas.

– À tous ceux qui ont vu ce qui vient de se passer. Personne ne devrait me voir ainsi. Personne. Et j'en veux à ma prof de danse qui m'a convaincue de lui confier mes pensées puis s'est précipitée chez ma mère pour lui conseiller de m'envoyer ici.

Je mets autant de mépris que possible dans mes derniers mots.

Cette fois, c'est parti.

– À la costumière qui a fabriqué exprès mon dernier tutu trop serré, pour m'obliger à perdre du poids. Comme si je ne m'étais pas déjà mise au régime. Et à toutes les filles de mon ballet qui m'ont donné des trucs pour maigrir, d'un air condescendant. Et au chorégraphe qui n'a pas voulu m'inclure dans son œuvre à cause de ma silhouette. Comme s'il ne pouvait pas me proposer un autre costume ! Comme si son inspiration avait plus d'importance que la danse ! J'aurais déchiré, dans ce rôle.

– Je suis sûre que vous...

– Et j'en veux à cet abruti de George Balanchine.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est sa faute si le monde de la danse est obsédé par la maigreur. C'est sa vision esthétique à lui. À cause de lui, les filles comme moi ne peuvent pas devenir des ballerines... bien sûr, c'était un génie, mais tout ça c'est sa faute. Si je pouvais voyager dans le temps, je ferais le nécessaire pour que les grands rôles reviennent aux grandes danseuses, pas aux plus maigres.

– À qui encore ?

*Marcus.* Son nom flotte dans mon esprit, me tente. Je l'écarte.

*Bianca.* Non, ça ne tient pas debout. C'est ma meilleure amie.

Je ne leur en veux ni à l'un ni à l'autre. Ils m'ont soutenue à peu près tout le temps – du moins jusqu'à ce que Marcus me laisse tomber. C'est peut-être à lui que j'en veux. Mais pas à Bianca. De toute façon, je n'ai pas envie de parler de ma rupture au Dr Lancaster.

– J'en veux à mon cerveau de ne pas gérer ma vie. De bousiller tout ce qui compte pour moi. Je suis furieuse après moi-même.

– Tout ça est très positif, finit par commenter la directrice.

– Positif ? Il n'y a rien de positif là-dedans !

– C'est bien d'exprimer votre colère.

– En quoi ça peut m'aider ? En rien du tout.

– Oh si ! En beaucoup de choses, je vous le promets.

– Je ne veux pas de promesses mais des résultats.

J'ai l'impression d'entendre ma mère. Et quand je pense à ce qu'elle dirait si elle me voyait en ce moment, j'en ai la voix qui se casse.

– En principe, vous devriez m'aider au lieu de m'enfoncer ! Deux crises de panique en trois jours... tu parles d'un camp thérapeutique !

– Que vous disent ces deux crises de panique ?

– De ne pas vous faire confiance ! Ni à vous ni à cet endroit. De continuer à faire ce que je faisais, parce que ça marche mieux que tout ce que vous pourrez me dire.

– Vous en êtes certaine ?

Je fais furieusement oui de la tête. Mais ma colère commence à s'apaiser. Je retombe sur le canapé, me cale un coussin sur l'estomac.

– Je vais vous dire quelle leçon vous pouvez tirer de ce qui vient de se produire.

Elle attend ma réaction, mais je ne bouge pas.

– Il faut que vous communiquiez avec quelqu'un quand vous vous sentez submergée par vos sentiments, au lieu de tout garder pour vous. Si vous aviez dit, à moi, à Yasmin ou à Andrew, ou même à l'un de vos camarades, que vous éprouviez une certaine anxiété à l'idée de vous baigner, nous aurions pu faire quelque chose pour empêcher cette anxiété de virer à la crise de panique.

Je lui réponds d'un grognement.

– En outre, maintenant que votre panique est apparue ouvertement aux yeux de vos camarades, je crois qu'il vous sera plus facile de leur parler et de leur faire confiance. Vous n'avez pas besoin de vous murer dans le silence. Vous avez le droit d'être vulnérable.

– Ce n'est pas ça qui m'aidera à devenir une ballerine professionnelle.

– Et Juliette ? Et Giselle ? Et Ophélie ?

– Ophélie ?

– Dans *Hamlet*.

– Ah !

– Ou Odette.

– Je ne parlais pas de ce genre de vulnérabilité. Je peux être forte dans la vraie vie, tout en dansant un rôle triste.

– Oui. Exactement. Je suis d'accord.

– Alors pourquoi il faut que je laisse tout le monde voir tout le temps ce que je ressens ? Et si je veux garder mes craintes pour moi ?

– Il y a une différence entre garder son intimité et se barricader au point de se faire du mal. Imaginez-vous sous la forme d'une bouteille de deux litres de Coca light bien fermée, et que quelqu'un se mettrait à agiter. Et agiter. Et agiter. À l'instant où on ouvre cette bouteille, même si on y va doucement, elle va exploser, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

– Vous n'avez pas besoin de tout partager avec tout le monde. Mais vous devez savoir quand pétiller un peu.

– Pétiller, oui.

Tout d'un coup, je bâille, affreusement fatiguée.

– Montez vous allonger avant le retour des autres.

– Oui, s'il vous plaît.

Je me lève, titube vers la porte, m'arrête sur le seuil.

– Désolée de vous avoir crié dessus.

– Surtout pas, Sam. Je suis contente que vous vous soyez exprimée. Vous en aviez besoin.

– Je crois, oui.

– Vous pourrez crier encore, si vous en formulez le besoin. Je monterai vous réveiller pour le déjeuner, d'accord ?

– Je... je ne pourrais pas manger dans ma chambre ?

– Je regrette, mais ce ne sera pas aussi mauvais que vous l'imaginez.

Ce sera exactement aussi mauvais que je l'imagine. Je le sais. Mais je me contente de répondre :

– Bon.

Je suis trop épuisée pour discuter.





## 9

Je m'éveille d'un sommeil profond et sans rêves, les cheveux emmêlés, le visage marqué par les plis de l'oreiller. Je m'assieds, m'étire, bâille.

Je ne me sens pas vraiment mieux que tout à l'heure, peut-être moins fatiguée, mais l'anxiété m'étreint toujours la poitrine. Je n'y connais qu'un seul remède.

Je passe les vingt minutes suivantes à effectuer une série de relevés en me tenant à la porte du placard. Je soulève les talons aussi haut que possible, les rabaisse lentement, vingt fois en première, deuxième, quatrième et cinquième positions. Après quoi, je fais vingt relevés sur chaque jambe, l'autre pliée en coupé. Je termine par un long équilibre sur chaque pied en essayant de concentrer mon attention sur un point au bord de la porte d'en face.

Lorsque j'ai terminé, j'ai les genoux qui brûlent ; je dois marcher d'avant en arrière et vice versa, entre les deux lits, pour détendre un peu mes muscles. Mais mon pouls et ma respiration sont calmes. Les mouvements répétés, en bas, en haut, en bas, en haut, ont fait leur œuvre.

Je n'ai toujours pas envie de descendre. J'ai peur de ce qui m'attend.

Des regards. Des murmures.

Je suis déjà passée par là : le jour où je suis revenue au cours de danse après ma crise de panique sur *Paquita*. À mon entrée, le silence est tombé sur la salle. Je croyais que ça n'arrivait que dans les films, jusqu'à ce que ça m'arrive à moi. Et puis Miss Elise est apparue en frappant dans ses mains, ce qui a poussé l'accompagnateur à reprendre la musique. Bianca était à côté de moi, à la barre, mais tous les autres se sont écartés. Comme s'ils craignaient que l'anxiété ne soit contagieuse.

Ici, ce sera bien pire, avec mes petits camarades qui combattent les mêmes démons que moi. Je représente actuellement tout ce que Katie, Jenna, Dominic, Omar et peut-être même Zoe ne veulent surtout pas être : une épave pleurnicharde.

Pourtant, quand le Dr Lancaster vient me chercher, je la suis. Je prends une petite part de salade de pâtes puis j'entre dans la salle à manger, mon assiette dans les mains, prête à affronter le raz-de-marée qui va me frapper.

Tout ce qui me frappe, c'est Katie. Elle se jette sur moi, m'enveloppe de ses bras.

– Je suis si contente que tu ailles bien !

Je recule d'un pas en essayant de ne pas faire tomber mon repas.

– Oui, je vais bien.

*Pas de danger...*

– Je ne savais pas quoi faire. Tout s'est bloqué. Et puis Jenna est arrivée, et...

Katie finit par me lâcher et c'est Jenna qui se retrouve face à moi.

– Ça va ? demande-t-elle à son tour.

– Oui, merci pour...

Je n'en dis pas plus, parce que je ne sais pas trop au juste ce qu'elle a fait. Tout ce que je sais, c'est qu'en revenant à moi, j'étais dans ses bras. C'était bien la dernière personne que j'aurais imaginée faire ça, à part Zoe.

– Pas de souci, dit-elle en écartant une mèche de son visage avant de s'éloigner.

Katie continue son bavardage :

– Elle savait ce qu'il fallait faire. Le Dr Lancaster était encore en route depuis la maison, et Zoe a couru à sa rencontre et puis les garçons sont sortis de l'eau et Andrew allait t'emporter, mais Jenna lui a dit de ne pas te toucher, et c'est elle qui t'a prise dans ses bras et... c'était intense.

Je m'arrache un faible sourire.

– C'était intense pour moi aussi.

Elle rougit.

– Oui, je ne voulais pas dire... excuse-moi, on ne doit pas parler de ça.

– Merci.

Je suis Katie vers la table, m'assieds en face d'Omar et de Dominic. Omar ouvre la bouche puis la referme si vite qu'on entend claquer sa mâchoire. Dominic regarde son assiette comme s'il n'y avait rien de plus intéressant dans cette pièce.

– Te voilà ! s'exclame Zoe.

Elle est assise au bout de la table avec Yasmin, comme si elle était punie.

– Ça va mieux, la Belle au Bois Dormant ?

– Je vais bien, dis-je machinalement.

Je pique trois coquillettes et une tomate cerise, les porte à ma bouche. Délicieux. Mais je ne crois pas pouvoir en avaler davantage. Pas quand je suis au centre de toutes les attentions. Je me mets à compter les pâtes et les légumes dans mon assiette, je fais deux tas, puis sépare les petits cubes de feta.

– On va parler de ce qui s'est passé ? lance Zoe au beau milieu du silence.

Le Dr Lancaster vient s'asseoir avec nous.

– C'est à Sam de voir.

Je suis contente qu'elle ait dit ça, en même temps j'aurais préféré qu'elle se taise, parce que je me sens à présent encore plus épiée.

Tout le monde me regarde.

– Euh...

– Vas-y, grogne Zoe. Tu ne peux rien nous dire d'autre pour le moment. Sam, dis-le que tu es anorexique, enfin dis ce qui se passe, qu'on puisse passer à autre chose.

– Zoe ! s'écrie le Dr Lancaster.

Celle-ci ne relève même pas.

– Pas de quoi en faire tout un plat, non plus ! Tu n'aimes pas ton apparence, comme si tu étais la seule ado sur la planète à qui...

La directrice repousse sa chaise.

– Dans mon bureau. Tout de suite !

Zoe s'agrippe à sa chaise, l'air de craindre de se voir emmener de force.

– Pas touche.

– Très bien. Vous pouvez rester où vous êtes. Andrew, Yasmin, voudriez-vous conduire les autres pensionnaires sur la véranda pour qu'ils y terminent leur repas ?

On se lève tous très vite, armés de nos assiettes et de nos verres. La dernière chose que j'entends, c'est la voix insolente de Zoe :

– Vous avez dit qu'on devrait raconter nos problèmes à tout le monde. J'essaie juste de m'adapter...

Andrew me tient la porte de la véranda :

– Tu vas bien ?

– Oui. Merci.

Je m’assieds sur les marches, près de Katie, et il vient nous rejoindre. Je crois utile de préciser bien fort, à l’adresse de tous :

– Je ne vais pas encore flipper.

On mange en silence. Je sens chaque seconde passer dans un lourd tic-tac.

J’ai envie que ça s’arrête.

Alors, je finis par laisser tomber :

– J’ai des crises de panique. Toute cette histoire avec les regards posés sur moi, avec mon collage d’hier... c’est à propos de mon corps. J’ai pris du poids récemment, et je... je...

J’aurais dû prévoir ce que j’allais dire. Ça aurait bien mieux résonné. Mais, maintenant que j’ai commencé, je ne peux plus m’arrêter :

– J’ai du mal à assumer ma nouvelle silhouette. Alors... euh... c’est à cause de ça.

Andrew m’encourage d’un coup d’épaule, me sourit.

– Bravo, souffle-t-il.

Je pousse un énorme soupir.

Et puis j’attends que quelqu’un d’autre dise quelque chose.

À mon grand étonnement, c’est Dominic qui prend la parole :

– Alors là, Zoe sera furieuse quand elle saura qu’elle a raté tes aveux.

J’ignore s’il dit ça sérieusement ou s’il plaisante, ou s’il se moque de moi, jusqu’à ce qu’il ajoute :

– Cette fille aurait besoin d’un réglage d’attitude.

– D’un quoi ? s’écrie Jenna. Tu as quel âge, déjà ?

– C’est une expression de mon entraîneur. Il dit ça quand on va faire une course sur le stade.

– Je ne suis pas sûre que les exercices de musculation pourraient lui faire du bien, observe Katie d’un ton étrangement amer. Elle est... épouvantable.

– Ouais bon, dit Dominic. Moi, j’ai cinq petits frères et sœurs. Je sais quand quelqu’un cherche à attirer l’attention.

– Elle peut l’attirer en étant gentille, non ?

– Je n’ai pas dit qu’elle cherchait notre attention à nous.

– Elle va se faire virer, dit Omar.

– Ce doit être ce qu’elle cherche. Elle n’a sans doute pas envie de rester là.

– Toi non plus, répond Katie. Tu me l’as dit toi-même.

– Oui, mais je sais où est mon intérêt. Il faut que je reste ici. Je... Enfin, voilà, je suis bêtement anxieux et ça va me gêner pas mal de choses. Alors, est-ce que j’ai envie de rester ? Non. Est-ce que je vais tenir bon ? Oui. Parce qu’il le faut quand on a besoin de quelque chose.

– Moi pareil, renchérit Jenna.

Elle échange un regard avec Dominic, lui décoche un sourire crispé.

– Qui a vraiment envie de rester ici ? demande Omar.

– C’est sans doute ce que vous ressentez en ce moment, intervient Yasmin, mais je vous promets qu’à l’époque où vous partirez, vous serez si contents...

Je n’en reviens pas qu’ils aient déjà oublié ma crise de panique ; j’ignore si c’est par discrétion envers moi ou seulement parce que Zoe constitue un sujet de conversation plus intéressant. Mais peu importe. Je suis contente de me retrouver en arrière-plan. Je parviens à avaler quelques légumes avant que le Dr Lancaster n’appelle Yasmin. Elles discutent un instant sur le seuil, et puis la conseillère revient nous annoncer :

– Changement de programme pour l’après-midi. Tant que le Dr Lancaster n’aura pas fini de discuter avec Zoe, vous allez tous préparer un collage aspirationnel.

– Un quoi ? demande Omar. Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

– Un collage qui représente une journée idéale où vous vous livrez à vos activités. Quoi que ça puisse signifier pour vous. Il n’y a pas qu’une seule réponse, Omar, ne vous inquiétez pas. Vous discuterez de votre image au cours d’une autre séance en tête à tête avec la directrice. Dominic, tu peux m’aider pour apporter le matériel ?

– Bien sûr. Il te faut bien un grand gaillard pour l’apporter.

– Comme tu dis, champion !

– Heureusement que je suis là.

– Je viens moi aussi ! s’écrie Omar en se lançant à leur suite.

Je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause de la différence de taille ou de l’assurance de Dominic contre la hâte d’Omar, mais j’ai l’impression de voir un chiot courir après un berger allemand.

– Encore du travail manuel, marmonne Jenna.

Elle lisse sa queue-de-cheval puis se lève, chassant d’invisibles miettes de son short.

Je pense à Dominic quand il nous a dit de tenir bon :

– N’importe quel travail fera l’affaire, non ?

– Si, rétorque fermement Katie.

Je passe l’après-midi à fabriquer une ballerine à partir d’éléments légers. Gracieux, éthérés. Flottants, volants, virevoltants.

Je commence avec une danseuse en pleine arabesque... coup de chance de trouver une telle image dans un magazine de télévision. Mais elle me servira de modèle. Je couvre son corps de photos représentant tout ce qu’il y a de plus beau dans un ballet. Son torse et ses bras sont faits d’eau, de bulles et de nuages. Ses pieds et ses chevilles deviennent des racines. Ses genoux et ses tibias sont des brins d’herbe qui volètent sous la brise. Sa poitrine un cœur de pissenlit. Ses doigts des rayons de lumière.

– Ouah ! s’exclame Yasmin. C’est magnifique, Sam !

Je suis bien d’accord. Et le Dr Lancaster aussi, quand je lui montre mon œuvre.

– C’est ce que vous voudriez être ? me demande-t-elle. La danseuse parfaite ?

– Oui. Elle est légère mais solide. Elle remue comme l’eau, comme un roseau, comme le vent. Elle brille en scène...

Je me rends compte que j’ai recommencé, ce qui a tant fait rire Zoe durant notre première séance de groupe, quand j’ai dit que le rôle de la Fée Dragée me rendait légère et scintillante. Sauf que, cette fois, Zoe n’est là. Ça se passe entre le Dr Lancaster et moi.

– Vous avez l’impression que ce collage vous représente, sous votre meilleur jour ?

– Moi ? Oui, non... parfois. Enfin, je pourrais le devenir, mais je ne suis pas comme ça.

En un mot comme en cent... ça n’est pas moi.



## 10

Après ma séance avec le Dr Lancaster, je remonte dans ma chambre. J'ai l'intention de m'entraîner encore. Mes vingt minutes de relevés de ce matin n'y changeront rien. J'en ai besoin pour remplir mes objectifs de forme, mais aussi pour chasser les résidus de ma crise de panique.

Mais quand j'ouvre la porte, j'entends :

– Va-t'en.

Zoe est pelotonnée sous ses couvertures ; je ne vois que sa tête qui dépasse.

– C'est aussi ma chambre.

– Va-t'en !

– Non !

J'ai crié aussi fort qu'elle et j'en suis la première surprise.

Je repense à tout ce qu'elle m'a dit au déjeuner, à tout ce qu'elle m'a dit depuis mon arrivée. Puis à ce que Dominic a dit : il faut cesser d'accorder tant d'attention à Zoe. Alors, malgré mon envie de continuer à l'engueuler – j'en ai sûrement le droit et ça me ferait du bien –, je la ferme.

Je m'accroupis devant ma valise pour replier les vêtements que j'avais balancés à travers la pièce au cours du marathon qu'est-ce-que-je-vais-bien-pouvoir-porter de ce matin. Je fais ça tous les jours. Les envoyer promener le matin, les replier plus tard. Je sais que je pourrais les ranger au fur et à mesure, mais je préfère attendre que ça représente un gros tas. J'aime bien mettre de l'ordre dans le foutoir que j'ai provoqué.

J'achève d'aligner le dernier tee-shirt quand Zoe m'annonce :

– Ils ont dit non.

Je jette un coup d'œil vers la porte. Je pourrais m'en aller. Je n'ai aucune raison de lui parler. Pourtant, la voilà qui répète, d'une voix encore plus étouffée :

– Ils ont dit non.

Adossée à mon lit, je ne peux m'empêcher, cette fois, de lui demander :

– Qui ?

– Mes parents.

– Ils ont dit non à quoi ?

– Venir me chercher.

– Parce que tu voulais qu'on te renvoie chez toi ?

Je sais, mon ton reste un rien sceptique. Mais je n'ai pas envie d'accorder à Zoe le bénéfice du doute. Elle s'assied, les yeux plissés.

– Je ne suis pas comme toi. Ne crois pas une minute que je te ressemble.

Bien que mon pouls s'accélère, je parviens à garder un ton calme.

- Me ressembler en quoi ?
- Je n'ai rien à faire ici.
- Tu as dit que c'était toi qui voulais venir.
- J'ai eu tort.
- Ah bon !

Je sors mon collant de répétition, me relève.

Alors que j'arrive devant la porte, Zoe reprend, la voix étouffée par ses couvertures :

– J'ai menti. Je voulais abandonner le tennis. Alors, j'ai menti et dit à mes parents que ça me donnait des crises de panique. Sur le coup, j'ai trouvé cette idée géniale. Sauf qu'ils sont allés voir sur Internet et qu'ils ont trouvé cette adresse.

Je marque une pause, la main sur la poignée.

– Mais il a bien fallu que tu acceptes de venir ici.

– Comme j'ai dit hier, j'avais le choix : ici ou séjour d'entraînement intensif au tennis ; je me suis dit qu'en venant ici, je n'aurais qu'à me faire renvoyer et, oups, trop tard pour le tennis ! Mais mes parents... ne veulent pas...

Sa voix se brise :

– Mon père m'a conseillé de « redresser la barre ». On aurait dit un parent dans un feuilleton des années cinquante. Ma mère n'a même pas voulu prendre le téléphone. Elle ne voulait pas se déranger. Ils n'écoutent pas. Ils n'écoutent jamais.

Je pense à ma propre mère. Je n'ai tenté qu'une seule fois de lui dire comme je me sentais mal. Le reste du temps, je faisais tout mon possible pour ne rien lui montrer. Parce qu'elle n'avait pas besoin de savoir. Elle remontait enfin la pente après avoir rompu avec mon père deux années plus tôt.

Quand il a demandé le divorce, elle s'est rabattue sur moi. Elle n'avait plus de plaisir qu'à me regarder danser. Et quand les gènes corpulents hérités du côté de mon père ont fini par m'atteindre, je suis devenue la seule préoccupation de sa vie.

Ça ne me dérangeait pas. Ça ne me dérange pas.

Mais un soir de la fin mars, environ trois semaines avant notre spectacle du printemps, j'ai cru que tout était fini pour moi. Je n'en pouvais plus. Maman avait loué la petite salle au rez-de-chaussée de l'école de danse pour me donner des cours particuliers. Elle avait apporté la liste de ses critiques sur ma technique, afin de me faire progresser. Je courbais trop le pied quand je le pointais à fond ; je levais les épaules pendant mes pirouettes ; je mettais trop de tension dans mes mains.

Quand elle a voulu me faire reprendre pour la quatrième fois, j'ai protesté :

– Je suis fatiguée, Maman.

Ce n'était pas de l'épuisement que j'éprouvais ; j'avais plutôt la chair de poule, le cœur serré, l'estomac retourné. À l'époque, je savais trop bien où menait ce genre de symptôme. Et je ne voulais pas m'effondrer devant elle.

– Tu n'es pas trop fatiguée pour faire correctement tes exercices.

– Maman, je...

Je suis allée m'appuyer contre la barre fixée au mur, la tête dans les mains.

– Je ne crois pas que ce soit bon pour moi.

C'était la seule façon d'exprimer ce que je ressentais. Je me montrais aussi honnête que possible. Et elle ne m'entendait pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je ne crois pas...

Impossible de redire la même chose.

– Laisse tomber.

Là-dessus, je suis revenue au milieu de la salle et j'ai recommencé l'exercice en m'efforçant de suivre chacun de ses conseils ; je tremblais de plus en plus, j'avais du mal à retenir mes larmes.

À la fin, je me suis arrêtée et j'ai regardé maman qui se tenait à côté du lecteur de disques, les mains sur le cœur, les yeux humides, un sourire triste aux lèvres.

– C'était magnifique, a-t-elle commenté.

Je me suis sentie un peu soulagée.

– C'est vrai ?

– Oh oui ! Si on arrive à te débarrasser de ces maudits kilos en trop, tu seras irrésistible.

De nouveau, ce poids sur les épaules...

– Je vais aux toilettes, lui ai-je annoncé.

– Vas-y, et change-toi. Je t'attendrai là-haut. Il faut qu'on passe faire des courses en rentrant, alors ne traîne pas.

J'ai acquiescé avant de me rendre dans ma cabine de toilettes préférée. Celle où je mangeais mes déjeuners et mes en-cas les jours de longues répétitions. Celle où je reprenais mon souffle. Celle où je versais des larmes brûlantes et silencieuses. Rien de ce que j'ai fait ce soir-là. Je me suis assise sur le couvercle de la cuvette, m'appuyant le menton sur les genoux, les bras enroulés autour des jambes. Et j'ai regardé la porte grise à la peinture écaillée. Je me suis entraînée à sourire.

Il allait falloir rentrer à la maison, gagner ma chambre, avant de pouvoir me laisser aller.

À présent, je regarde Zoe recroquevillée sur son lit. Je pourrais tout lui raconter sur ma mère. Elle comprendrait.

– Zoe...

– Je ne t'ai pas dit de t'en aller ? lance-t-elle du fond de sa couverture. Je veux être seule. Tu n'as pas un scintillement ou une petite flexion à faire quelque part ? N'importe où, pourvu que ce ne soit pas ici ?

Je pars sans dire au revoir.

Après le dîner, je reste sur la véranda, à regarder le soleil se coucher derrière les montagnes, quand Andrew vient s'asseoir à côté de moi.

– Comment ça va ? s'enquiert-il.

– Bien.

Ma voix intérieure n'a même pas besoin de me le susurrer. Nous savons tous les deux que ça ne va pas. Ce n'est plus un secret depuis longtemps.

– Peut-être que ça va plus mal avant d'aller mieux, suggère-t-il.

– J'espère que ça n'ira pas plus mal qu'en ce moment.

À peine ai-je dit ça, mes yeux s'emplissent de larmes. Parce que, bien entendu, tout peut tourner pire encore.

– À quoi penses-tu ?

Depuis ma discussion avec Zoe, je n'ai pour ainsi dire plus songé à ma mère. Si je comprends bien, c'est la faute de ses parents si cette fille se montre aussi odieuse ; et si mon anxiété provenait de ma mère ? À l'évidence, elle m'a plus d'une fois mise dans cet état – mais elle n'y est pour rien, non ? Mon anxiété ne provient que de moi. Parce que mon corps m'a trahie.

Je demande à Andrew :

– Quand tu étais pensionnaire ici, tu as discuté de ton père avec le Dr Lancaster ?

– Entre autres choses.

– Sur la façon dont il te mettait la pression et te rendait trop anxieux ?

– Oui, mais on ne parlait pas que de lui. Je suis du genre sociable. Je ne veux laisser tomber personne. Au lycée, il y avait mon père, mon entraîneur, mes coéquipiers, mon école... même ma ville.

– Tu aurais eu l'impression de laisser tomber toute ta ville si tu ne jouais pas bien ?

– J'étais la star de l'équipe, le meilleur joueur régional. Je faisais la couverture des magazines de sport locaux à peu près tous les samedis matin.

Il a prononcé cette dernière phrase avec un petit rire d'autodérision, et je ne peux pas m'empêcher de rire avec lui.

– Je vois. Tu étais quelqu'un d'important.

– Si on veut. Sauf que je n'ai jamais accordé au football l'importance que mon père lui donnait.

– Ah... Moi, j'accorde à la danse autant d'importance que ma mère lui en donnait.

Il marque une pause avant de s'enquérir :

– Pour toi, c'est un fait acquis ou tu essaies de t'en convaincre ?

– C'est un fait acquis. J'adore la danse classique.

– Bon. Parce qu'il faut vraiment tenir à quelque chose quand on doit tant lui sacrifier.

Sacrifier. Mon estomac se met à gargouiller.

Je meurs de faim. J'ai mangé une clémentine au petit déjeuner, quelques bouchées de coquillettes et des légumes crus au déjeuner, et un demi-hamburger à la dinde avec des pointes d'asperges au dîner. J'aurais pu ajouter un en-cas sans dépasser ma limite de calories. Mais il est vingt heures dix-sept. Or j'ai pour règle de ne plus rien manger après vingt heures, depuis que j'ai lu cet article sur Internet disant que, quand on veut perdre du poids, l'important n'est pas tant ce qu'on mange que l'heure à laquelle on le mange.

En plus, Katie, Yasmin, et Omar sont en train de préparer des petits gâteaux. Impossible d'entrer dans la cuisine, la tentation serait trop forte.

– Le plus important, c'est de ne pas sacrifier ton bonheur, poursuit Andrew ?

– Pas question. Pourquoi tu dis ça ?

– Quand on se concentre trop sur une chose, on risque d'en laisser passer d'autres.

J'en reste le souffle coupé, mais j'éternue pour le cacher à Andrew.

Il sait. Comment a-t-il pu se douter que...

*C'est clair. Tu es incapable de le cacher.*

Il me tapote la nuque, comme pour m'aider à me débarrasser de ce qui m'encombre la gorge.

– De toute façon, dit-il, je suis désolé que tu aies passé une mauvaise journée.

Je déglutis. Respire.

Il ne sait pas. Comment aurait-il pu ? Personne ne sait.

– Je t'ai apporté quelque chose. Ça devrait te faire plaisir.

Il me tend une bouchée dans son papier argenté.

– Le chocolat noir, c'est bon pour la santé, non ?

Je ris, mais je suis au bord des larmes.

– C'est ce que l'industrie du chocolat voudrait te faire croire.

– Non, assure-t-il. Il existe des études là-dessus. C'est... scientifique.

On éclate de rire en chœur.

– Bon, alors si c'est scientifique...

Je prends la bouchée. Je n'ai plus mangé de chocolat depuis... je ne sais plus combien de temps. C'est un produit que maman refuse de laisser entrer à la maison. Je suis sûre que si j'en mangeais en secret, même ici, elle en repérerait l'odeur sur moi. Mais je ne veux pas dire non à Andrew.

– Merci.

– De rien.

Il se lève.



– Il faut que je rentre. J’ai promis à Dominic de lui parler de ce que les sélectionneurs universitaires recherchent avant tout. Et puis il voulait regarder la chaîne sports ESPN avec moi, mais le Dr Lancaster l’a bloquée parce qu’elle craint que ça ne provoque ton anxiété...

– Pas la mienne, dis-je d’un ton exagérément sec. Accuse plutôt le football universitaire.

Il rit encore, plus légèrement cette fois, et me serre l’épaule.

– Ne reste pas dehors trop longtemps, d’accord ?

Il s’éloigne, me laissant seule avec cette bouchée de chocolat, le cœur plus serré que jamais.

Marcus m’offrait souvent des cadeaux.

De petites choses sans valeur, parfois même des échantillons gratuits. Mais toujours personnelles.

Chargées d’attention. Qui parlaient de moi, de lui, de nous.

Une fleur du parc où on avait pique-niqué lors d’un concert gratuit... notre premier rendez-vous. Il avait essayé de la sécher entre les pages d’un livre, mais elle s’était retrouvée toute froissée, toute fanée. Je l’ai quand même adorée.

Un magnet du Pacific Northwest Ballet, quand sa famille l’a emmené à Seattle pour les vacances d’automne. Il disait que, puisqu’il n’avait pu m’inviter, il m’en avait apporté un peu.

Une minuscule fiole Erlenmeyer au bout d’une chaîne. Il faisait partie du club de science de notre école et passait des heures à m’aider pour préparer les examens de chimie du premier semestre.

Un chèque-cadeau fait maison pour un accès illimité au stand de pop-corn durant ses matchs de baseball au printemps. Je ne l’ai jamais utilisé, mais je l’ai gardé dans mon portefeuille. J’aimais imaginer Marcus devant son ordi, en train de chercher les polices de caractères adéquates.

Ce n’était pas un garçon parfait. Ça lui cassait les pieds que je passe tellement de temps au cours de danse, que je ne puisse pas sortir avec lui, ses copains et leurs petites amies tous les samedis. Et puis il ne savait pas toujours quoi me dire, surtout quand on se retrouvait après que les choses ne s’étaient pas bien passées durant un ballet. Il n’était pas du genre consolateur. Mais ensuite, je trouvais une médaille dans mon casier ou glissée dans la poche avant de mon sac à dos. Je savais qu’il était là pour moi.

J’examine la bouchée qu’Andrew m’a donnée, la tourne et la retourne dans mes mains.

Ça me rappelle Marcus et c’est douloureux. En même temps, j’ai l’impression de vivre quelque chose de nouveau.

Je la glisse dans ma poche alors que disparaissent les derniers rayons de soleil.



## 11

**E**n quatrième, Bianca a eu sa phase formation-varappe-course. Elle a demandé à ses parents de lui offrir pour son anniversaire une carte de dix cours sur un mur d'escalade, et elle m'a invitée à la première séance. Chez elle, c'était une deuxième nature. Pas chez moi... Pourtant, elle m'a accompagnée jusqu'à ce que j'atteigne le sommet et elle m'a acclamée comme personne quand mes pieds se sont reposés sur la terre ferme.

En ce jeudi matin, je ne peux m'empêcher de penser à cette néfaste leçon de grimpe. Au lieu de commencer la journée par nos bavardages habituels dans la salle des Lilas, on s'est lancés dans un parcours accrobranche à travers le campus. On a commencé par les hauteurs de débutants avec des ateliers de résolution-des-difficultés-en-commun. Ensuite, on est passés à des hauteurs plus importantes. En ce moment, je suis accrochée à un filet à grimper, équipée d'un harnais et d'un casque qui me donne un air d'abruti. Et la transpiration me coule autant sur le visage que dans le dos.

C'est la première fois depuis mon arrivée à J'Optimise mes Performances que je regrette l'absence de Bianca.

– Allez Sam ! me lance Yasmin. Tu vas y arriver.

C'est un filet plutôt mou, qui fait vaguement penser à un hamac vertical. Je dois faire appel à toute la force de mon torse pour tenir l'équilibre. Je parviens à m'en tirer jusqu'au moment où Zoe se lance derrière moi, suivie de Katie. D'un seul coup, on dirait que le filet est animé d'une vie propre. Les cordes bien tendues se relâchent, je rate une maille et me retrouve accrochée par les bras. À ma grande surprise, je sens soudain une main sous mon pied droit.

Prête à dire merci, je m'aperçois qu'il s'agit de Zoe.

– Tu pourrais essayer de ne pas me tomber sur la tête ? lance-t-elle avec une grimace.

Grimace que je lui rends aussitôt. Hier après-midi, j'étais un peu triste pour elle. Elle avait vraiment l'air bouleversée. Mais, ce matin, quand je l'ai réveillée, elle m'a injuriée et m'a lancé son oreiller à la figure. Ensuite, quand on a commencé à se harnacher pour se lancer dans l'escalade, elle a crié :

– Hé, Sam... tu ne trouves pas que cet équipement me grossit un peu ?

Arrivée en haut du filet, j'ai droit à un coup de main de Dominic qui me hisse sur la plate-forme. Je m'assieds, les pieds dans le vide, pour reprendre ma respiration. Zoe arrive derrière moi.

– Tu m'aides ? lance-t-elle, essoufflée.

Je fais celle qui n'a rien entendu, pourtant elle m'a aidée quand j'ai perdu l'équilibre, même si je ne veux pas l'admettre. Alors, je lui tends la main.

– Merci, grommelle-t-elle.

– Pas de souci.

L'accrobranche est censé nous aider à compter les uns sur les autres. Le Dr Lancaster a également dit que nous verrions, dans l'action, combien les gens sont doués d'aptitudes aussi différentes que naturelles. Tout ça pour nous faire prendre du recul ; nous aider à comprendre que même si certaines personnes sont plus douées que vous en certaines choses, le contraire est également vrai.

Et puis on est supposés s'amuser. Là, je ne sais pas trop. Au moins, je brûle des calories.

Andrew nous attend à l'obstacle suivant : un pont suspendu auquel il manque des planches, tout droit sorti d'un film d'Indiana Jones. Qui tanguent dans le vent. Heureusement, un câble est tendu au-dessus de nos têtes, auquel le conseiller nous harnache. Au moins, on ne risquera pas de tomber.

Pourtant, sur le point de me lancer, je m'immobilise.

*Tu es trop lourde. Tu vas le casser.*

Je vois déjà la scène. La planche qui se brise sous mon pied. Et moi qui me retrouve pendue à mon harnais, et tout le monde qui rigole.

En face de moi, Dominic attend. Il est plus grand et plus lourd que moi, de très loin, et le pont a bien tenu. Alors, pourquoi pas avec moi ?

– C'est bon, Sam ? me lance Andrew.

Je hoche la tête. Quelle idiote je fais ! Je respire un bon coup et me précipite vers Dominic qui surveille le câble. Avec son visage résolu et ces boucles noires qui volettent dans le vent, il fait un peu capitaine de bateau. Et là, je m'aperçois qu'il s'accroche violemment à la rampe de sécurité.

– Ça va ? lui dis-je.

Il sursaute, comme s'il ne s'était pas rendu compte de ma présence.

– Hein ? Oh oui, super !

Je regarde ses mains.

– J'ai le vertige. Tu peux me dénoncer, mais, ajoute-t-il en désignant deux poutres suspendues, tu crois que Katie s'attend à ça ?

– On devrait la prévenir ?

– Sais pas. Il vaut peut-être mieux qu'elle ne stresse pas avant d'arriver.

Tandis qu'elle traverse la passerelle d'Indiana Jones pour venir nous rejoindre, je prends ma décision. Je n'aimerais pas qu'on me propulse sans m'avertir dans une salle de danse tapissée de miroirs déformants.

– Katie... dis-je le doigt tendu.

Et elle regarde.

– Oui, répond-elle paisiblement. On en a parlé hier avec le Dr Lancaster.

– Ça va aller ?

– Je pense, oui.

Je la croirais davantage si elle n'avait pas autant blêmi.

Je lui serre le bras.

– Tu vas être géniale.

– Totalemment, approuve Dominic.

Ensuite, le responsable du parcours nous fait traverser un pont suspendu de pneus. Et puis on le suit dans la descente d'un mur d'escalade, sur une corde raide surmontée d'un câble, ensuite on remonte à travers une série de plates-formes et d'échelles amovibles.

Je transpire trop. J'ai des crampes plein les mains, les épaules. Pourtant, je passe un bon moment. Ça fait du bien d'être dehors, au soleil, à faire de l'exercice. Et je vois de quoi le Dr Lancaster voulait parler en disant qu'on n'était pas tous doués pour les mêmes choses. Je possède un bon équilibre ; quand j'arrête de penser que je vais les casser, je suis capable de traverser les ponts suspendus sans difficulté. Dominic est un bon grimpeur quand il ne regarde pas le vide sous ses pieds. Zoe ne semble pas avoir peur, mais elle est plus lente. Katie a le haut du corps plus fort que le bas, elle se hisse au-dessus des

obstacles davantage avec les bras qu'avec les jambes. Jenna est agile et rapide, quoique moins forte. Et Omar, on pourrait dire qu'il a pour spécialité « tout ce qui ne touche pas à l'accrobranche ». Il ferme la marche mais Yasmin reste à ses côtés, comme Bianca l'a fait pour moi en quatrième.

Quand on atteint la plus haute plate-forme, on prend une photo de groupe, puis c'est la pause déjeuner. Yasmin et Andrew nous tendent des bouteilles d'eau et des sachets en kraft. J'avale vite mon sandwich, en tournant le dos aux autres, et je le fais descendre à grandes gorgées d'eau. J'aurais bien vidé une autre bouteille sur ma tête.

Andrew s'installe près de moi :

– Alors, Sam, tu prends du bon temps ?

– Oui, et je ne m'y attendais pas. Et puis c'est un bon exercice. Même si je dois commencer à puer avec toute cette transpiration...

Il renifle en souriant.

– Non, je ne sens rien.

J'ai beaucoup de complexes, mais pas les odeurs corporelles, sans doute parce que même les personnes maigres peuvent sentir mauvais.

– Ça sent la nature, ici, dis-je en riant. C'est pour ça.

– Tu es sûre d'avoir des odeurs corporelles ? plaisante-t-il.

– Les danseurs empestent.

– C'est vrai ?

– Quoi ? Tu crois qu'on sent la rose ? Mon sac pue le cadavre saupoudré de talc.

– Tu m'ôtes mes dernières illusions. N'empêche que je te jure que tu ne sens rien du tout. Enfin pas pour le moment.

– Merci quand même ! Tu sais, je crois que cet accrobranche te met à ton avantage. Le casque et tout ça.

– Ça te va bien à toi aussi !

Mon cœur se serre. Après la bouchée d'hier soir... il flirte, là, non ? Avec moi, et je le lui rends bien.

*Et c'est dément. Tu dérailles.*

*Tu viens de te faire jeter. Et puis Andrew est trop vieux pour toi. Il travaille ici. C'est son boulot de faire comme s'il t'aimait bien.*

*Sans compter que jamais un mec aussi mignon n'irait flirter avec quelqu'un comme toi.*

*Sûrement pas...*

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Andrew. Tu en fais une tête !

– C'est le soleil... dis-je en plaçant une main devant mes yeux.

Apparemment, il me croit sur parole.

On repasse en groupe quelques obstacles avant d'atteindre les poutres parallèles ; c'est tout juste si l'espace qui les sépare permet à deux personnes de tendre les bras.

Katie a l'air pétrifiée.

– Tout ce que vous avez à faire avant la descente tyrolienne, nous dit l'instructeur, c'est d'atteindre l'autre plate-forme en tenant votre partenaire par la main. Qui veut commencer ?

Dominic s'avance.

– J'y vais. Ça suffit comme ça.

Zoe se joint à lui.

– Moi aussi.

Désignant Katie, elle se tourne vers Andrew :

– Tu ne vas pas lui faire faire ça, quand même ?

– Elle n'est pas obligée. Katie, dis-moi si tu veux descendre d'une autre façon.

– C’est bon, répond-elle doucement. Je crois que je vais essayer.

Elle paraît déterminée, bien qu’au bord de la nausée. Et elle se tapote nerveusement la cuisse.

Spontanément, je lui saisis la main.

– Je vais avec toi, d’accord ?

Andrew accroche les harnais de Dominic et Zoe aux câbles. Après quoi, ils grimpent sur les poutres.

– Hé, s’exclame Zoe, ça bouge !

– Ça bouge ?

Je me rapproche et constate que les poutres ne sont pas fixées à la plate-forme mais juste accrochées par des chaînes. À chaque pas, ils les font trembler sur toute leur longueur. Dominic avance lentement, prudemment. J’ai envie de lui dire de se détendre, que c’est la clé d’un bon équilibre. On n’est pas des troncs d’arbre, il faut laisser agir ses petits muscles. S’adapter.

Quand ils arrivent de l’autre côté et atterrissent sur la plate-forme, je le vois complètement se détendre, tandis que Zoe saute sur place.

– Ouais ! crie-t-elle. C’était trop génial !

Katie a les paumes moites, mais je ne la lâche pas. Elle compte à voix basse. *Un deux trois quatre. Un deux trois quatre.*

Jenna et Omar traversent à leur tour.

– Enfin et surtout... lance Andrew en prenant Katie par les épaules, les yeux dans les yeux. Tu te sens d’attaque ? Je veux traverser avec Sam. Toi, tu descendras avec Yasmin et vous attendrez le Dr Lancaster au bout de la tyrolienne.

D’un mouvement imperceptible, Katie secoue la tête.

– On va y arriver, lui dis-je. Ne regarde pas en bas, c’est tout.

– On doit juste... juste faire quatre pas vers la poutre. Ensuite, on respire quatre fois. Le Dr Lancaster a dit que j’y arriverais si je le voulais. Au moins cette fois-ci.

On effectue quatre pas. On respire, expire, respire, expire, respire, expire, respire, expire. Katie m’étreint la main. Ça fait un peu mal, mais il n’est pas question de le lui dire.

Elle en est là où j’étais hier, quand je regardais dans la glace mon maillot trop serré. Elle marche mentalement sur la corde raide, à quelques millimètres de la chute.

On avance. Un pas après l’autre. Et je comprends aussitôt pourquoi Dominic est devenu un morceau de bois et pourquoi Zoe s’est mise à hurler. On se trouve à facilement six mètres du sol et la poutre est tout sauf stable. Je sais que nous sommes accrochées aux câbles – on ne risque pas de tomber –, mais je trouve ça insupportable. Risqué.

Si ça me met dans cet état, Dieu sait ce que ressent Katie.

Je me tourne vers elle, découvre son visage baigné de larmes, secoué de sanglots silencieux. Elle avance encore d’un pas puis s’arrête.

– Katie ?

– Je ne peux pas.

– Si. Je le sais.

– Non. Il faut que je redescende. Tout de suite !

Sa respiration s’accélère. Elle a les doigts glacés.

– Il faut que je redescende. Je t’en prie !

– Encore quelques pas, et ça y est. Ensuite on descendra.

– Il faut que je redescende tout de suite !

– Allez, Katie ! lance Yasmin. Tu y es presque.

Tout le monde crie en chœur :

– On est là pour toi ! Vas-y, Katie !

Ces voix me semblent si lointaines. Comme si Katie et moi nous trouvions enfermées dans une bulle.

Lentement, je tourne tout mon corps pour lui faire face.

– Regarde-moi.

Je lui tends mon autre main. Elle m'obéit d'un mouvement hésitant.

– Tu peux te retourner face à moi ?

Tout en se mordant les lèvres, elle pivote sur la poutre, prend ma main.

– On va marcher de côté. Accroche-toi à moi et ne regarde pas en bas. Fais juste confiance à tes pieds.

Je ne sais pas d'où provient cette nouvelle version de moi-même, cette personne entreprenante, calme dans la tempête, rassurante. Tout ce que je sais, c'est que je dois être cette personne-là en ce moment, pour Katie.

On arrive peu à peu vers la plate-forme, où les autres nous attendent. Katie garde les yeux fixés sur moi. Ses doigts agrippent mes poignets.

Moi aussi je pleure maintenant. Je regarde par-dessus mon épaule.

– Encore quelques pas.

Elle hoche la tête.

Enfin, je sens mon pied gauche atterrir sur une planche. J'entre sur la plate-forme à reculons, attire Katie vers moi. À peine arrivée, elle s'effondre en gémissant dans les bras de Dominic. Il a l'air plutôt impressionné par cette vague d'émotion, mais lui tapote le dos.

– Tu vois, tu as réussi ! Bravo ! Bien joué !

Zoe tourne en rond, non seulement parce qu'elle n'a pas beaucoup de place mais aussi parce qu'elle est attachée au câble, prête à descendre en tyrolienne. Elle a l'air furax.

– Ça va pas ? crie-t-elle à Andrew et Yasmin en train d'arriver, puis au Dr Lancaster en bas. Vous saviez qu'elle avait un problème d'équilibre et vous l'avez quand même poussée à faire ça ! Vous n'aviez pas le droit...

– Zoe ! crie la directrice les mains autour de la bouche. Ça suffit !

– On n'est pas au Camp des cinglés. On se croirait à...

Elle s'aperçoit que je la regarde fixement et ne s'adresse plus qu'à moi :

– Pourquoi tu pleures ? Parce que ton problème d'image n'est plus au centre de toutes les attentions ? Bienvenue dans le monde réel, Barbie ballerine ! Il ne tourne pas autour de toi.

Je recule, estomaquée, m'essuie le visage tandis que Zoe se remet à faire les cent pas.

– Bon, soupire Omar, on pourrait partir ailleurs maintenant ?

Il se remet à sauter sur place, ajuste ses lunettes, gratte son harnais puis sa tête, comme si ces gestes pouvaient l'empêcher de céder à la peur.

L'un après l'autre, on se laisse glisser le long du câble jusqu'en bas. Je croyais que j'aimerais ça – le vent dans mes cheveux, le paysage qui s'écarte en trombe, l'impression de légèreté –, mais je n'arrive à penser qu'au visage de Katie et je ne sens que les larmes qui sèchent sur mes joues.



## 12

Quand on regagne la maison, le Dr Lancaster emmène Katie dans son bureau. Une demi-heure plus tard, une fois qu'on a eu le temps de se laver et de se changer, on se retrouve à la salle des Lilas.

– À présent, commence la directrice, nous allons évoquer l'expérience de chacun d'entre vous avec cette séance d'accrobranche. Mais, d'abord, Katie voudrait vous dire exactement ce qui lui est arrivé.

– Bon, alors voilà, j'ai fait une crise de panique sur la poutre. Vous l'avez tous vu.

Sa voix tremble un peu et elle garde les yeux baissés, mais ne s'arrête pas.

– Je tenais à la traverser, j'ai cru que je pourrais le faire, seulement elle était beaucoup plus étroite que celles auxquelles je suis habituée pour mes exercices. Je me suis dit : *tu vas y arriver*. Et puis on s'est arrêtées au milieu et là, ça a été comme... comme si mon cerveau me disait que je devrais avoir peur. Alors, j'ai flanché. Je ne pouvais plus avancer.

Elle jette un regard vers le Dr Lancaster qui lui demande :

– Comment vous sentiez-vous, à ce moment-là ?

– J'étais affolée. Je... je ne sais pas ce que j'aurais fait sans la présence de Sam.

Elle me décoche un sourire de reconnaissance.

– Et comment vous sentez-vous, maintenant ?

– Euh... ça va paraître débile, mais...

– Rien de ce que vous dites n'est débile, Katie.

– Ah bon... Enfin bon, c'est fini, alors je me sens... j'ai réussi, quoi ! Tant pis si j'ai paniqué, parce qu'en fin de compte, j'y suis arrivée ! Je n'ai pas lâché.

Elle me regarde encore.

– C'est grâce à toi.

– Et ? insiste la directrice.

– Et j'ai l'impression que j'en avais besoin. Le premier pas. J'avais peur. C'était nul. Mais j'y suis arrivée.

– Tu crois que si tu y retournais, tu ne paniquerais plus ? demande Dominic. C'est aussi simple que ça ?

– Je devrais peut-être y réfléchir, me dire que j'y suis déjà arrivée. J'ai plus souvent gardé l'équilibre sur mes poutres que je ne suis tombée. Mais qui sait ? Peut-être que j'aurai encore peur. Peut-être qu'aujourd'hui ne veut rien dire.

– Rien ou tout, objecte le Dr Lancaster.

– Et si on y retournait ? Comme ça, j'essaierais de nouveau ?

– Je vérifierai notre programme. Et si l'accrobranche peut encore se libérer.

– Vous devriez tous venir, dit Katie. Même Zoe.

Sur le coup, celle-ci semble touchée. Mais elle ne trouve pas mieux que de grommeler :

– La fête à l'accrobranche.

– Bon, reprend le Dr Lancaster, si vous pensez avoir fini, Katie, j'aimerais maintenant parler des impressions de chacun suite à cette expérience.

– J'ai fini. Et ça m'intéresserait de savoir qui a eu les mêmes problèmes.

– Euh... à ce sujet, dit Omar en levant la main.

Ses genoux s'agitent nerveusement, et il cligne des paupières.

– Oui, Omar ?

– Ce n'est pas à propos de l'accrobranche.

– Allez-y. Que voulez-vous nous raconter ?

– Ce que je fais ici. Je peux ?

– Bien sûr. Allez-y.

– Alors voilà, j'ai le trac. Énormément. C'est ridicule parce qu'à l'époque de mes premières pubs, je devais avoir trois ans. J'ai joué la comédie toute ma vie. Mais, depuis l'année dernière, depuis *Our Town*, en fait, c'est comme... Je ne peux pas m'empêcher de regarder le public, ou les gens qui sont là, et j'ai envie de vomir. Pourtant, j'aimais jouer la comédie. Mais, à présent, ça me rend malade. Déjà quand je commence à apprendre un texte, j'ai la nausée.

– Alors passe à autre chose, dit Zoe. Tu en fais des histoires !

– Je ne veux pas passer à autre chose. Enfin, je ne crois pas.

Il remue sur son siège comme un bambin qui a envie d'aller aux toilettes.

– Mais j'ai trop le trac ! Tout le temps. En scène ou pas. J'ai le trac parce que j'ai le trac, si vous voyez ce que je veux dire. Je ne peux pas rester tranquillement quelque part. Ma copine m'a dit que j'étais comme ces chiens sans poils qui n'arrêtent pas de trembler.

Il éclate d'un rire qui nous fait tous sursauter.

– Et la moindre décision devient énorme. Même pour choisir un menu, c'est toute une histoire. Alors, comment je peux savoir que je devrais passer à autre chose ?

– Tu as essayé de faire une pause ? demande Katie. De voir si ça te manquait ?

– Oui, mais à ce moment-là, j'avais l'impression de passer à côté de ma vocation, et je ne pouvais plus me concentrer sur rien, je ratais mes examens...

Il se gratte la tête, rajuste ses lunettes.

– Peut-être que je suis juste crevé. Ou alors, c'est la pression de passer des rôles de gamin sympa à ceux d'un véritable comédien. Il n'y en a pas beaucoup pour un petit brun, pas trop mignon, avec des lunettes à la Harry Potter et allergique à tout. Les directeurs de casting ne se battent pas sur le palier de mes parents. Enfin voilà, c'est pour ça que je suis là.

– Qu'est-ce qui vous a poussé à vous ouvrir ainsi ? demande le Dr Lancaster.

– En fait, Katie et Sam. Vous avez été si franches ! Ça m'a donné le courage.

– Merci, Omar. Quelqu'un veut lui répondre ?

Dominic s'éclaircit la gorge.

– Bon, si Omar peut le faire, moi aussi.

Il croise les bras, s'adosse à son siège et se met à parler en regardant le plafond.

– Donc, je suis là à cause de tous ces sélectionneurs qui venaient pendant nos exercices, et mon entraîneur me présentait tout le temps à eux. Il arrêtait tout, m'appelait, racontait ma vie. Ça a commencé à me travailler. Je me préparais à faire une passe quand j'apercevais l'entraîneur Machin de l'université Truc Chose avec son bloc-notes, et je commençais à stresser.

– Qui a eu l'idée de vous envoyer à J'Optimise mes Performances ?

– Mon entraîneur. Et moi. Enfin je crois. Il vous a trouvés. Et j'ai dit oui. Mais je vous jure que je joue bien. Je voudrais passer pro, seulement, pour ça, il faut que je choisisse la bonne université. Où que



j'aille, il me faudra une bourse. Même pour ici, j'en ai obtenu une. Je n'en ai pas honte. J'ai cinq frères et sœurs. Mon père est mécanicien, ma mère infirmière. Ils travaillent dur et ils comptent sur moi. C'est pour ça que je dois arrêter de me torturer l'esprit comme hier. Sans compter que les mecs de mon équipe n'arrêtent pas de se ficher de moi ; ils me traitent de fiotte et tout.

– Quoi ? s'exclame Katie. C'est dégueulasse !

– J'en ai entendu d'autres, dit Dominic en riant. Je m'inquiète bien plus à l'idée d'aller à l'université.

– Merci de nous avoir confié cela, dit le Dr Lancaster. Quelqu'un d'autre a quelque chose à dire ?

– C'est mon tour, laisse tomber Jenna.

Elle effleure sa queue-de-cheval parfaite puis joint les mains sur ses genoux, s'assied encore plus droite que d'habitude.

– Je suis plutôt perfectionniste, commence-t-elle. Je cherche toujours à faire les choses exactement comme il faut. En soi, ce n'est pas un problème, je devrais en être contente, me sentir championne en tout. J'ai l'impression qu'elle n'arrête pas de s'interroger là-dessus.

– Mais... ? dis-je doucement.

Sa tête vire vers moi.

– Mais ça me pose des... problèmes.

Elle prononce ce mot comme maman. Je me demande si elle copie sur quelqu'un ou si ça vient d'elle.

– Quel genre ? demande Omar.

– Je ne dors pas bien, je n'arrive pas à éteindre mon cerveau.

Elle parle d'une voix sèche, comme si elle avait répété ce discours.

– Alors, je regarde des vidéos pendant des heures et des heures sans me rendre compte du temps qui s'est écoulé. Quand les répétitions ne marchent pas bien... Plus je travaille, plus je m'entraîne, moins je patine bien. Je rate les parties les plus faciles, mes scores artistiques sont épouvantables. Je déteste me voir sur la glace actuellement. Alors, je suis venue réparer ça. Me réparer.

C'est à peu près la même chose que ce que j'ai dit au Dr Lancaster hier : je voudrais me réparer ici. On dirait que c'est notre objectif à tous.

Sauf Zoe.

– Si vous croyez que je vais vider mon sac, lance celle-ci à haute voix, vous avez tout faux. Allez voir ailleurs.

La directrice lève les yeux au ciel en soupirant, si discrètement que je dois être la seule à le remarquer. Mais ça la rend humaine. Et je ne l'en trouve que plus sympathique.

Mais elle reprend vite son sourire de thérapeute.

– Voilà donc une excellente séance qui s'achève. Merci à tous pour votre participation et votre entraide. Je voudrais m'entretenir avec chacun de vous en privé pour quelques minutes. Sam ?

Je me lève. Alors que je passe devant la chaise de Jenna, elle me tape sur le bras.

– Après, exercice à la barre ?

– D'accord.

J'hésite un instant, mais finis par dire ce qui me trottait dans la tête depuis quelques minutes.

– On n'est pas obligées d'être amies si tu ne veux pas. Mais j'ai l'impression qu'on a pas mal de choses en commun.

Elle se contente de me regarder. Je ne peux pas déchiffrer son expression. J'insiste :

– On pourrait peut-être comparer nos notes.

– Peut-être.

Elle a l'air sur ses gardes. Mais elle n'a pas dit non.

– Je suis fière de vous, Sam, commence le Dr Lancaster.

– Fièvre ?

– On m’a dit que vous aviez fait le premier pas avec Jenna. Et que vous aviez bien aidé Katie sur les poutres parallèles. Vous êtes en train de devenir un membre vital de notre petite communauté.

– Oh, merci !

– Je vous promets que, si vous vous appuyez sur vos camarades et les laissez s’appuyer sur vous, cette expérience sera des plus enrichissantes.

Elle continue ainsi quelques minutes sur les vertus d’une relation avec les autres. Rien qu’elle ne m’ait déjà dit. Je commence à décrocher, quand je capte :

– ... message de votre mère ce matin.

Je me redresse :

– Maman ? Qu’est-ce qu’elle voulait ?

– Elle était inquiète parce que vous ne l’avez pas rappelée hier soir.

– Oh, j’ai oublié !

Yasmin m’a dit que maman avait téléphoné mais c’est là qu’Andrew m’a rejointe sur la véranda et m’a offert un chocolat ; j’en étais à me dire que le monde n’était peut-être pas aussi terrible que ça et j’ai complètement squeezé le coup de fil à la maison.

– Elle n’était pas contente ?

– Quoi ? sourit le Dr Lancaster. Vous croyez qu’elle pourrait vous en vouloir ?

J’ai du mal à supporter son regard.

– Je... non. Je dirais plutôt qu’elle était déçue.

– Pourquoi ?

– Elle a décrété qu’elle voulait reprendre contact avec moi tous les jours pendant que je serais là.

– Vous pensez que ça pourrait vous aider ?

– Ça ne me gêne pas. Et elle y tient.

– Mais vous, Sam ? Parlons de ce que vous en pensez.

– C’est bien. Je vais bien. Maman et moi, on s’entend bien.

– Voulez-vous la rappeler maintenant ?

Elle pousse vers moi le téléphone de son bureau en me fixant toujours de son regard insistant ; j’ai l’impression qu’elle lit en moi comme dans un livre.

– Non, je le ferai plus tard. Si possible.

– Bien sûr.

Elle écrit quelque chose sur son bloc-notes.

– Qu’est-ce que vous marquez ?

Je ne sais pas pourquoi je suis soudain aussi méfiante. Peut-être parce que sa plume crisse sur le papier comme une craie sur un tableau. J’ai presque envie de la lui arracher pour l’envoyer promener sur le canapé.

– C’est pour mes dossiers.

– Pourquoi vous m’interrogez sur ma mère ?

– Vous m’avez l’air bien agitée, Sam.

– Ma mère me protège. Elle se fait beaucoup de souci pour ma carrière. Elle veut que je réussisse. Elle m’aide tant qu’elle peut. Nous formons une équipe. Depuis que mon père l’a quittée. Il n’y a plus que nous deux, maman et moi.

La directrice se racle la gorge, apparemment pas convaincue. Je sors mon carnet.

– On pourrait parler d’autre chose ? J’ai fait mes devoirs.

– Certainement, Sam. Allez-y.

Je passe sur l’histoire de ma mère et Mme Hoyt à propos du justaucorps. Je préfère en venir tout de suite à mon premier essayage pour *Paquita*.

Miss Elise avait loué des tutus à une compagnie de ballets locale, mais aucun de ceux des solistes n'était à ma taille. Donc ma mère s'est adressée à une spécialiste pour qu'elle m'en crée un spécialement. Ce qui, en soi, a l'air plutôt sympathique, sauf que les essayages de costumes sont déjà assez désagréables quand il s'agit de passer plusieurs tutus avant de trouver celui qui vous va. Alors, quand aucun ne fait l'affaire et que vous vous retrouvez la seule personne obligée d'en commander un sur-mesure...

Je lis à haute voix :

« La couturière me fait enfiler le plus large des tutus bien qu'elle sache autant que moi qu'aucun ne m'ira. Elle veut vérifier à quel point je suis grosse par rapport à une taille normale. Le tutu reste ouvert dans mon dos. Elle le serre jusqu'à ce que je ne puisse pour ainsi dire plus respirer, mais il ne veut toujours pas s'accrocher. »

Tandis que toutes mes camarades s'admiraient dans la glace, effectuant pirouettes et fouettés, s'applaudissant les unes les autres, je restais la seule à faire prendre mes mesures. Le buste, la taille, les hanches, ça n'en finissait plus. La couturière ne me parlait pas, ne me regardait pas dans les yeux. Je n'étais pas une personne pour elle, juste des parties du corps à la mauvaise taille.

Finalement, elle a dit à Miss Elise, sans se donner la peine de baisser la voix, que ce ne serait pas facile. Ni donné. Elle devait trouver de la dentelle et des paillettes assorties aux tutus existants, puis créer un nouveau modèle qui corresponde à mes mesures.

– Je vous enverrai la facture.

Là-dessus, elle est partie.

Et ce n'était pas encore le pire.

« Lorsque mon costume arrive, il est tellement serré que je peux à peine respirer. Les baleines du corset s'enfoncent dans ma peau. Je frémis en voyant la couturière me considérer d'un air sévère et marmonner : "Un véritable défi. »

Je ferme le carnet, regarde le Dr Lancaster.

– Avez-vous dit à Bianca comment vous vous sentiez ? demande-t-elle.

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne crois pas qu'elle comprendrait. Son corps est parfait. Elle est comme Sylvie Guillem. Super-mince, sans que ça en devienne maladif. Avec de longues jambes et les pieds cambrés.

– Vous pensez qu'elle pourrait se mettre à votre place ?

– Je crois qu'elle aurait pitié.

– Et vous n'y tenez pas ?

– Je ne veux pas que nos relations changent.

*C'est déjà fait. Tu le sais bien. Et Bianca aussi.*

– Si c'est votre amie, elle...

– Je n'ai pas envie de lui en parler, d'accord ? C'est gênant. Je suis déjà assez moche comme ça... s'il faut y ajouter des crises de panique...

– Bianca ne vous a jamais vue en pleine crise.

– Si. Euh... la même que tous les autres...

– Ah ! Et comment a-t-elle réagi ?

– Très bien, en fait.

J'ai dit ça à contrecœur et je me hâte d'ajouter :

– Mais j'ai le droit de choisir à qui je vais dire ce qui se passe dans ma tête.

– Certainement. Toutefois, quand vous rentrerez chez vous, vous aurez tendance à vous entourer d'un puissant réseau de soutien. J'essaie de vous faire prendre conscience des noms de ceux qui en feront partie, dans votre vie quotidienne. Par exemple, votre professeur.

– Miss Elise ? Eh bien quoi ?

– Elle semble vous attacher beaucoup d'importance.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– C'est elle qui vous a conseillé de venir ici, non ?

Je fais oui de la tête.

– Et si je me reporte à l'histoire que vous venez de me lire, elle vous a fait faire un nouveau costume sur-mesure, malgré le prix.

– Je n'entrais pas dans ceux qu'elle me proposait. Elle n'avait pas le choix.

– On a toujours le choix, Sam.

Je prends cette remarque en pleine figure. C'est vrai, au fond, Miss Elise aurait pu confier mon rôle à quelqu'un d'autre. Elle n'était pas obligée de me faire danser, surtout si ça devait coûter de l'argent à l'école.

– Et votre maman ? Lui avez-vous avoué que cette histoire de costume vous rendait malade ?

– Non. Je lui ai dit que tout allait bien.

Elle ouvre la bouche, mais je l'interromps :

– Avec maman, on ne parle pas de ce genre de chose.

– Pourquoi ?

Je ne sais que dire. À moins que je n'aie trop de réponses et ne sache laquelle choisir.

Je quitte le bureau en pensant à mon réseau de soutien. Et si je m'étais complètement fourvoyée en cachant à Bianca combien je souffrais ? Et si Miss Elise avait toujours été de mon côté ? Maman comprendrait-elle ce que je ressens si je lui racontais tout ?

Je devrais sans doute le faire.

Cependant, je ne téléphone pas à la maison ce soir-là.

Je me dis que c'est parce que je suis occupée ailleurs. D'abord, Jenna et moi devons faire de la barre. Ensuite, il nous reste une heure après le dîner, et on décide en chœur de regarder un film dans la salle des Lilas. Même le Dr Lancaster se joint à nous. Techniquement, j'ai toute possibilité de passer un coup de fil, mais cette soirée s'annonce trop tranquille – c'est bien la première fois qu'on traîne tous ensemble – pour que j'aie la gâcher.

Je m'assieds sur le canapé entre Katie et Andrew. Peut-être quelques millimètres plus près de lui que d'elle, à moins que je ne me raconte des histoires. L'espace entre nos bras et nos jambes a un effet magnétique sur moi. Mais Andrew ne regarde pas dans ma direction. Pas une fois. En fait, il est en train de discuter avec Zoe de la suite du film, quel est le prochain Redshirt qui va y passer... je ne sais même pas ce que ça veut dire.

Je ne sais pas non plus que penser des blagues qu'il échange avec Zoe. Pour une fois qu'elle se comporte comme un être humain normal ! Et si c'est grâce à l'influence d'Andrew, tant mieux. Mais je préférerais qu'il plaisante avec moi. Qu'il flirte, comme sur l'accrobranche. Qu'il me regarde comme si j'étais la seule personne qui comptait pour lui, comme hier soir.

*Tu l'aimes trop.*

Pas du tout.

*Si.*

Je perds le fil du scénario. Je ne sais plus quel vaisseau spatial appartient aux gentils et ceux qu'on doit espérer faire sauter. Je change de position, me rapproche un peu d'Andrew. Nos hanches s'effleurent et là, il daigne enfin regarder dans ma direction.

– Alors, il te plaît, ce film ?

– Oui.

– Cool. C'est l'un de mes préférés.

Dans un sourire, il reporte son attention sur l'écran à l'instant où un vaisseau explose dans un torrent de lumière.

*Tu sais très bien que c'est une mauvaise idée. Tu ne peux pas choisir pire que tomber amoureuse d'un mec qui ne s'intéresse pas à toi. Qui va te faire du mal comme Marcus...*

D'un seul coup, ma petite voix est obligée de se taire.

Quoi qu'il se passe entre nous, je ne crois pas qu'Andrew puisse me faire du mal.



## 13

On commence la journée de vendredi par un cours de yoga, ce qui devrait me ravir. J'aime le yoga. Je suis douée et si ça peut me faire brûler des calories avant le déjeuner, c'est encore mieux. Mais, alors que je passe de la posture du chien tête en bas à celle de la planche en me rapprochant du tapis, puis remonte pour faire le chien tête en haut, je n'arrive pas à m'apaiser l'esprit.

Je me dis que je devrais parler de ma mère au Dr Lancaster.

Je pense à Andrew. Pourquoi ne puis-je chasser l'idée qu'il a un penchant pour moi ?

Je pense à Marcus, il devrait pourtant me servir d'exemple pour ne pas me laisser attirer par Andrew.

Et puis je pense à mon corps. Mon seul et unique corps pour le restant de mes jours.

*Tes hanches et tes cuisses sont énormes dans ce collant. Quand tu te retournes comme ça, on ne voit plus que ton derrière et ton ventre qui pend dessous. Regarde-moi toute cette graisse !* On saute sur nos pieds puis on se penche en avant et j'essaie subrepticement de remonter mon collant et de tirer sur ma chemise. *Trop tard.* Je ferme les yeux, me redresse, les mains jointes en un mouvement de prière.

Si je garde les yeux fermés, je ne verrai pas leurs regards fixés sur moi.

C'est Yasmin qui a ouvert la séance en nous racontant son cheminement de débutante à professeur diplômée de yoga. Après quoi, elle nous a fait commencer par une demi-heure d'exercices de respiration, pour nous aider à la réguler lorsque l'anxiété arrive. On a respiré, allongés sur le dos, les mains sur le ventre, puis dans la position de l'enfant, le front collé au sol. On a respiré assis en tailleur, puis debout comme maintenant. C'était bien. Apaisant.

Mais, à présent, avec le mouvement, je n'arrive pas à reprendre mon calme.

On commence une autre Salutation au Soleil. Je me penche puis lance mes jambes dans la posture du chien tête en bas, baisse la tête, regarde entre mes jambes. Andrew est assis derrière moi. J'essaie de suivre la direction de son regard. Difficile d'en être sûre quand on voit tout à l'envers, mais je crois qu'il observe Yasmin. Petite, ravissante avec son maquillage parfait, ses cheveux ondulés et son corps musclé, elle paraît sortie tout droit d'une pub pour tenues de gym. C'est évident qu'il la regarde. J'en pousse un soupir de frustration. Et là voilà qui aide Omar à plonger en une longue fente. Elle le fait avec lui. Elle est presque aussi souple que moi. Mais nettement plus présentable en élasthanne.

J'amène le pied droit en extension du coureur et je sens le fléchisseur de ma hanche gauche s'étirer. J'aplatis le dos, soulève la poitrine. Je me tourne de nouveau vers Andrew.

Cette fois, il me regarde. Et sourit.

Je reprends vite ma position. J'aurais mieux fait de ne pas vérifier. Mais je suis contente.

Je jette un autre coup d'œil. Maintenant, il regarde de nouveau Yasmin. Ou alors Jenna.

Ça me fait penser à ce samedi d'avril où Marcus est venu me chercher à l'école de danse après une répétition – à peu près une semaine et demie avant la représentation du printemps. Je sortais du vestiaire

quand je l'ai trouvé en train de bavarder avec Lauren, Tabitha et Becca. Et toutes les trois qui lui faisaient un rentre-dedans... Ça n'avait pas l'air de le gêner. Puis, quand Tabitha est partie, il a regardé ses fesses.

Ça m'a donné un coup de constater qu'il trouvait ces filles infiniment plus intéressantes que moi, depuis que je n'étais plus vraiment maigre... et je ressens maintenant la même impression avec Andrew.

– Revenez au chien tête en bas et roulez en avant vers la planche, psalmodie Yasmin. Jetez les genoux, le torse et le menton sur le tapis, en gardant le cœur ouvert...

Je suis ses indications tout en essayant de ne pas songer à ce que regarde Andrew en ce moment, ni si Marcus m'a moins aimée après que j'ai pris du poids. Je pense avant tout à bien me cambrer, à sentir mes abdos resserrés.

C'est là que j'entends un sifflement admiratif :

– La forme, Barbie ballerine ! Regardez-moi ce beau cul !

Je m'effondre au sol. Un quart de seconde plus tard, je suis debout, furieuse :

– Non !

J'ai lancé ça bien fort, presque un cri. Du coin de l'œil, j'aperçois le Dr Lancaster qui s'approche de nous. Je sais que je devrais la laisser prendre les choses en mains, mais je ne peux pas m'arrêter :

– Ça suffit !

– Ça suffit quoi ? demande Zoe, l'air enchantée par ma réaction.

Sa bouche moqueuse ne m'en rend que plus furieuse.

– Arrête de dire des trucs comme ça. Ni à moi ni à personne ! Arrête !

– Putain, Barbie ballerine, c'était un compliment ! Juré.

Le Dr Lancaster s'accroupit entre nos matelas.

– Debout, Zoe !

– C'est bon, je voulais lui faire plaisir en lui disant que tout le monde regardait ses fesses ! J'ai dit qu'elles étaient belles. Où est le problème ?

– Debout ! répète la directrice.

Quelque chose dans son ton, dans ses yeux, pousse Zoe à obéir. Je les regarde quitter la salle et là, je lâche prise. Mon cœur se retourne.

*Tout le monde te regarde.*

*S'ils ne regardaient pas ton cul jusque-là, maintenant ça y est.*

*Tu dois sortir d'ici.*

– Sam, murmure Katie, c'était...

Sans lui laisser le temps de finir, je me précipite vers la porte.

Voici ce qui s'est passé à la fin d'avril.

J'ouvrais la soirée du ballet de printemps. J'étais contente mais aussi affreusement inquiète. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce public qui allait me regarder. Ou, plutôt, regarder danser mon corps alourdi, ballonné. La plupart d'entre eux avaient sans doute assisté à *Casse-Noisette*. Ils m'avaient vu dans la Fée Dragée. Allaient-ils me reconnaître ? Étais-je seulement la même personne ?

Je ne me sentais pas dans la peau de la même personne.

Après un échauffement angoissé sur scène, j'étais retournée dans la loge de solistes pour achever de me préparer. J'avais relevé mes cheveux en un chignon tressé, puis posé ma coiffe ; je m'étais maquillée : trait épais d'eye-liner noir, faux cils, rose à joues, rouge à lèvres foncé. Tout ce rituel commençait à me mettre plus à l'aise. Je me sentais mieux préparée. Plus normale.

Et puis j'ai voulu enfiler mon tutu.

Quelque chose n'allait pas. Les ouvertures prévues pour les jambes étaient trop serrées, l'élastique me rentrait dans les cuisses. La guêpière ne me couvrait plus les hanches. Le corset ne se fermait pas.

Je me suis regardée dans la glace et c'est là que mon pire cauchemar s'est réalisé.

*Tu es trop grosse pour entrer dans ton costume.*

Chancelante, je me suis appuyée à la coiffeuse pour reprendre mon souffle. Le tutu restait ouvert dans mon dos, mais j'avais l'impression d'être étranglée de l'intérieur, le cœur coincé dans un poing fermé. Je me suis aperçue que je pleurais en voyant mon maquillage me couler le long des joues. J'ai glissé par terre. Effondrée.

C'est là que Lauren est entrée en demandant :

– Euh, pourquoi tu as mis mon tutu ?

À quoi elle a vite ajouté :

– Hé, ça va ?

Ça n'allait pas du tout. Je tremblais, je sanglotais, je haletais, je me griffais la peau comme si, après dix ans de danse classique, j'étais soudain devenue allergique au tulle et aux paillettes. Ma poitrine se gonflait comme sur le point d'exploser. Je croyais vraiment que j'allais mourir.

Les cris de Lauren ont alerté les autres filles qui sont arrivées en courant. Bianca s'est frayé un chemin parmi elles, m'a vue, est repartie aussitôt chercher maman et Miss Elise qui m'a aidée à ôter le tutu puis à enfiler mon jogging. Elle a défait mes chaussons de danse, puis essuyé mon visage pour en ôter toute trace de maquillage.

Maman regardait sans rien dire. Finalement, Miss Elise l'a fait sortir, lui demandant de vérifier ce que faisait le reste de la troupe. Puis de revenir dix minutes avant le lever de rideau.

Après quoi, Miss Elise s'est assise à côté de moi, pour me faire parler.

Et voilà où j'en suis.

Cette nouvelle crise de panique m'a conduite là : assise par terre dans les toilettes des filles, le dos au mur, pleurant parce que ma méchante camarade de chambre s'est moquée de moi avec son faux compliment ; je ne saurai plus jamais dire si les gens se fichent de moi et s'ils sont sincères ou même gentils.

Voilà ce que je suis devenue.

*Tu es lamentable.*

Et ça ne m'en fait pleurer que plus fort.

On frappe à la porte. Je ne réponds pas. On frappe encore.

– Allez-vous-en !

Mais la porte s'ouvre.

– Sam ?

Je lève la tête. C'est Andrew, sur le seuil, qui penche la tête vers moi.

– Je peux entrer ?

– Non.

Je lui tourne le dos, pose la joue sur le carrelage glacé.

– Tu ne veux pas sortir ?

– Non.

– Tu veux qu'on en parle ?

– Je me suis assez humiliée comme ça pour la journée. Mais merci quand même.

– Tu ne t'es pas humiliée...

Je l'interromps :

– Je veux juste être normale. Pourquoi je ne peux pas être normale ?

Cette envie de taper sur quelque chose, que j'ai ressentie il y a deux jours, voilà qu'elle revient, qu'elle bouillonne dans mon ventre parmi les crispations anxieuses qui l'habitent. J'ai envie de taper sur quelque chose, de continuer à pleurer, de tout laisser tomber, de me battre. Tout ça à la fois.

Un bruit derrière moi. La porte se ferme. Un instant, je suis certaine qu'Andrew est parti.



*Tu lui as fait peur. Beau travail.*

Et le voilà qui s'assied à côté de moi, la main dans mon dos. Il trace un cercle entre mes omoplates. Il ne dit pas un mot, me fait juste comprendre qu'il ne s'en ira pas comme ça.

Sans réfléchir à ce que je fais, à ce que ça signifie, je me blottis contre lui. Je sens son corps se tendre, comme s'il ne s'attendait pas à ça, et puis il se décontracte. Un peu. Pas complètement. Mais il ne s'en va pas pour autant, m'entoure d'un bras. Je sens sa poitrine monter et descendre. Il respire au même rythme que moi.

Près de lui, je ne ressens pas la même impression qu'avec Marcus. Ça fait bizarre, ça sonne faux, ça sonne juste. Je ne sais pas combien de temps s'écoule ainsi, quelques minutes ou davantage. Mais il finit par se racler la gorge.

Je me détache de lui.

– Pardon, je...

– Prête à sortir des toilettes, maintenant ?

– Oui. Je crois.

Je me lève lourdement, aperçois mon reflet dans la glace. Un désastre. Le visage encore rougi par l'effort fourni au yoga. Ma queue-de-cheval qui part dans tous les sens. Les yeux humides, gonflés.

Et Andrew qui est toujours là.

– Ça va Sam ? demande le Dr Lancaster en s'asseyant face à moi. J'ai encore parlé à Zoe. J'ai aussi appelé ses parents.

J'imagine Zoe, réfugiée en boule dans son lit.

– Nous en sommes au deuxième avertissement, poursuit la directrice. Je n'accepterai pas un troisième refus de leur part. Votre bien-être est trop important...

– Ça va, je vous assure...

– Voulez-vous que nous en parlions ?

– Vous avez vu ce qui s'est passé et vous savez comme je n'aime pas qu'on me regarde.

*Sauf Andrew, raille ma petite voix.*

– Je... je n'aurais pas dû me laisser aller. Désolée d'avoir dérangé le cours.

– Il n'y a pas que vous qui l'avez dérangé.

– Vous croyez que Zoe disait la vérité ?

– À quel sujet ?

– En prétendant que c'était un compliment ? Pour mon... pour mon derrière. Vous croyez que c'était par pure gentillesse ?

– Je crois, dit-elle, l'air de choisir ses mots, que Zoe n'a pas songé un instant à l'idée qu'elle pourrait vous blesser.

– Elle dit toujours des trucs odieux. À tout le monde.

Le Dr Lancaster ne fait aucun commentaire. Elle attend que j'embraie sur la suite.

– Alors, comment savoir si c'était un compliment ou une blague ?

Toujours pas de réponse.

– Je n'aurais pas dû relever ?

– Pourquoi avez-vous eu tant de mal à ignorer sa réflexion d'aujourd'hui ?

– Je dirais parce que... je... mon derrière me dégoûte.

– Et si vous aviez apprécié ce qu'elle disait sur votre corps ? Comment auriez-vous réagi ?

– Je... je ne sais pas.

– Y a-t-il quelque chose que vous aimez dans votre corps ?

– Euh... mes pieds ?

– Pourquoi ?

J'ôte ma sandale et pointe le pied droit pour lui montrer.

– J'ai une profonde cambrure et de longs doigts, ça me donne une belle allure. Mes pieds sont beaux dans des ballerines.

– Joli. Qu'aimez-vous encore en vous ?

Je marque une pause.

– Je, euh... Je pourrais y réfléchir une seconde ?

Comme je laisse passer un long moment, le Dr Lancaster reprend :

– J'aimerais tenter un exercice avec vous. Vous allez me préparer deux listes : ce que vous aimez et ce que vous n'aimez pas dans votre corps. Et je voudrais que vous tâchiez de les faire toutes les deux de la même longueur. À chaque contre, ajoutez un pour.

Je ne vois pas comment ce serait possible, mais je ne dis rien. Je prends mon carnet et me dirige vers la porte.



## 14

Ce soir, en guise de récompense à la suite d'une longue semaine aussi dure que fructueuse, nous allons tous en ville.

Enfin, si on peut appeler ça une ville.

Le petit campus de l'université, où est situé J'Optimise mes Performances, se trouve à un quart d'heure d'un alignement de vieilles boutiques et de restaurants à l'ancienne, qui forment soi-disant le centre-ville. Andrew gare la camionnette à un bout de la rue et on sort tous.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demande Zoe. On se retrouve là dans quelques heures ?

– Non, dit le Dr Lancaster en la prenant par le bras. Vous restez avec moi.

– Ah bon... Je disais ça, moi...

– Notre dîner est réservé au Loretta's pour dix-neuf heures. Mais puisque nous sommes un peu en avance, je me suis dit que vous aimeriez passer un peu de temps au bazar.

– Ouaaaais ! s'exclame Zoe.

Un couple qui passe par là se retourne. Elle leur adresse des signes de la main, salue.

– Faites pas attention. On est juste une bande d'ados cinglés en goguette pour la soirée.

Elle se retourne vers nous et fait semblant de chuchoter :

– S'ils savaient que vous êtes tous cinglés !

– Ça va ! intervient Dominic.

Avec Andrew, ils partent sur le trottoir. Je prends Katie par le bras pour leur emboîter le pas et tout le groupe suit.

En pénétrant dans ce bazar, on a l'impression d'entrer dans une machine à remonter le temps. Il y a là des équipements pour la pêche à la ligne, des bocaux en verre de toutes les tailles, un rayon de salopettes pour enfants, autant que pour adultes ou pour poupées Barbie, en jean ou camouflage.

– Sam !

Katie a posé sur sa tête une toque Davy Crockett en fourrure de raton laveur.

– Ça me va ?

– Magnifique ! dis-je.

Curieusement, elle porte ce chapeau à la perfection.

– Tu es prête pour tuer un ours, renchérit Omar.

– Beurh ! geint Katie. Pourquoi ?

– Tu sais, la chanson ?

– De quoi il parle ? me demande-t-elle.

Je me rappelle vaguement avoir appris une chanson sur Davy Crockett à l'école primaire. Je me mets à fredonner, sans doute faux :

– « *Y avait un homme qui s'appelait Davy...* »

– Mais cette histoire d'ours ? insiste-t-elle.

Elle a tourné la toque de façon que la queue arrive sur le côté et lui tombe sur l'épaule, où elle peut la caresser.

Omar se met à chanter, d'une voix d'abord tremblante puis plus claire et profonde que je ne l'en aurais cru capable :

*« Y avait un homme qui s'appelait Davy  
Il était né dans le Tennessee  
Si courageux, que quand il était p'tit  
Il tua un ours, du premier coup de fusil. »*

Yasmin s'approche de lui et ajoute dans un beau soprano :

*« Davy, Davy Crockett  
L'homme qui n'a jamais peur, qui n'a jamais peur ! »*

Katie et moi applaudissons et, derrière nous, Dominic lance :

– Joli !

Alors qu'il chantait, Omar se tenait bien droit ; maintenant, on dirait qu'il rapetisse.

– Merci, murmure-t-il.

Puis il file vers un autre rayon. Yasmin le suit.

Avec Katie, nous rejoignons un étalage de tee-shirts aux couleurs criardes.

– Ne me dis pas qu'il y a des gens qui portent ça !

Elle nous montre un modèle aux motifs d'un rose et mauve explosif, portant la mention « JEN ! » en travers.

Tout d'un coup, elle écarquille les yeux en voyant la coiffe de Katie.

– Qu'est-ce que tu as mis sur la tête ?

– J'adore ! Et tu devrais t'offrir ce tee-shirt. Sam, qu'est-ce qu'on va trouver pour toi ?

Je me le demande bien. On passe la demi-heure suivante à fouiller parmi les trucs les plus bizarres. Je rejette le pashmina au motif de camouflage, tends à Dominic un vieux rasoir démodé. Omar apparaît coiffé d'un chapeau de paille qui lui donne un air de Bruno Mars. Après quoi on arrive au rayon des tabliers. Katie m'en fait essayer quelques-uns avant qu'on ne se décide pour un modèle à fleurs bleues bordé de volants blancs.

Je virevolte en le tirant sur les bords.

– Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Parfait.

Je ne me regarde pas dans la glace. Je ne veux pas gâcher cet instant. Je préfère chercher Andrew du regard. Il est à l'avant du magasin en train de feuilleter un grand livre sur les Smoky Mountains.

– Hé, Sam ! lance-t-il en m'apercevant. J'aime bien ton tablier.

– Merci. On a tous décidé d'acheter quelque chose d'original.

– Ce bleu fait ressortir tes yeux.

Il sourit et replonge dans son bouquin.

– Tu savais que le parc national des Great Smoky Mountains faisait cent mille hectares dans le Tennessee et cent douze mille en Caroline du Nord ?

– Ah non !

Je me rapproche, jette un coup d’œil avec lui sur les photos de chutes d’eau et de chemins sinueux. Pas parce que je m’intéresse aux montagnes mais parce que j’ai envie d’être à côté de lui. Dans ces moments-là, je me sens comme avant. Comme si ces sept derniers mois ne s’étaient pas écoulés, comme si j’étais encore heureuse et mince.

Désormais, je sais qu’une longue route m’attend.

Quand le Dr Lancaster nous rassemble à la caisse pour payer nos achats, je m’aperçois que Zoe est restée tout ce temps-là assise sur une chaise pliante, entre la porte et un miniréfrigérateur vert pistache, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains.

– Joli tablier, Barbie ballerine ! lance-t-elle d’un ton moins mordant que d’habitude.

– Merci.

Je l’enlève et le tends à la caissière, puis j’attrape un porte-clés sur un présentoir. Il proclame : « Je fais partie du Wolfpack ! » d’un côté, et affiche le logo de la Caroline du Nord de l’autre.

– Je prends ça aussi.

– Ça fera encore un dollar.

Je dépose les billets sur le comptoir et lance le porte-clés à Zoe.

Elle l’attrape d’une main.

– Qu’est-ce que tu veux que j’en fasse ?

– On a tous pris quelque chose. Je le récupère si tu n’en veux pas.

Elle le regarde sur ses deux faces.

– Comme tu voudras, marmonne-t-elle.

Mais elle le garde.

Chez Loretta’s est un restaurant spécialisé dans la cuisine traditionnelle du Sud : on y trouve du poulet, du bœuf rôti ou du poisson-chat, quelques plats de légumes et un gâteau ou des biscuits au maïs pour le dessert. Le tout pour un prix modéré. Devant le buffet, je n’ai pas encore choisi, mais ma belle humeur s’évanouit vite devant tous ces plats nageant dans le beurre. Quant aux légumes, ils regorgent de bacon. Je ne vois absolument pas quoi choisir.

Je laisse passer Jenna. Elle commande du poulet frit, du chou, des haricots verts et des pommes de terre rouges. Alors, je fais de même. Elle prend du pain de maïs, mais moi je passe, malgré l’insistance de la serveuse. Je lui dis que je suis allergique et elle répond :

– Oh, ma chérie !

Comme s’il m’arrivait la pire épreuve du monde.

Je m’assieds à table et ôte la peau du poulet, sépare le bacon des haricots verts et divise ma pomme de terre en quatre.

Katie se penche près de nous :

– D’après vous, quelle vie mène le Dr Lancaster ? Tu crois qu’elle a une famille ?

– Elle ne porte pas d’alliance, dit Omar.

– D’accord, mais elle pourrait être divorcée, ou bien elle ne se serait jamais mariée. Mais vous croyez qu’elle vit avec quelqu’un ?

Katie regarde l’autre bout de la table, où le Dr Lancaster parle avec Yasmin et Dominic.

– Sa vie amoureuse t’intéresse tant que ça ? demande Jenna.

– Ça fait drôle qu’elle nous connaisse si bien alors qu’on ne sait rien d’elle. Tiens, tu crois qu’elle a des enfants ? Et tu lui donnes quel âge ?

– À peu près celui de ma mère, suggère Omar. Peut-être un peu plus âgée ?

– Je parie qu'elle a des enfants, dit Katie. Qui doivent aller à l'université. C'est pour ça qu'elle peut rester trois semaines avec nous.

– Ou elle n'en a jamais eu, suggère Omar d'un ton grave. On est les ados qu'elle n'a jamais pu élever. On donne un sens à son sacrifice.

– Quel sacrifice ? demande Jenna en haussant un sourcil.

– Elle aurait toujours voulu des enfants, mais elle a fait passer sa carrière d'abord et le temps a passé...

– En fait, c'est exactement le contraire.

On sursaute. Le Dr Lancaster se tient maintenant derrière nous, un sourire ironique aux lèvres.

– J'ai eu des enfants très jeune et puis j'ai repris mes études. Et...

D'une main, elle interrompt la question que voulait poser Katie.

– Et c'est tout ce que je vous dirai. Prêts pour le départ ?

Ce soir-là, alors qu'on est tous montés se coucher, Zoe se lève, prend le grand sac qu'elle portait en ville.

– Viens, murmure-t-elle en me secouant l'épaule.

Je me tourne vers elle.

– Quoi ?

– Viens avec moi.

– Où ?

Mes yeux se sont assez adaptés à l'obscurité pour que je la voie porter un doigt à ses lèvres.

– C'est un secret.

– Non.

– Si ! insiste-t-elle en tirant sur mon bras. Fais-moi confiance.

– En quel honneur ?

– Désolée d'avoir dit ça sur tes fesses, d'accord ? Alors... tu viens ?

– Bon...

Je finis par la suivre dans le couloir jusqu'à la porte de Dominic et Omar. Elle frappe.

C'est Dominic qui nous ouvre :

– Quoi ?

Zoe lui montre son sac.

– Je vous apporte des cadeaux.

– Parce que tu crois savoir ce qui pourrait nous intéresser ?

– Laisse-nous entrer et tu verras.

– Salut, Sam ! dit-il en ouvrant la porte en grand. Omar, j'espère que tu es présentable, on a de la compagnie.

Celui-ci s'assied sur son lit tandis que Zoe pose son sac par terre dans un cliquetis.

– Je reviens, dit-elle.

Et la voilà repartie. Dominic me désigne la chaise du bureau entre leurs deux lits.

– Tu veux t'asseoir ?

– Oui. Merci.

Je m'installe en croisant les bras pour bien cacher mon ventre, puis regarde la chambre autour de moi. Étonnamment propre. Leurs deux valises sont fermées. À part un emballage de barre énergétique sur la table de nuit de Dominic et un bouquin écorné sur celle d'Omar, on pourrait à peine dire que quelqu'un habite là.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Omar en bâillant.

– Aucune idée. Désolée de vous déranger.

– On ne dormait pas.

Dominic s'adosse à ses coussins, croise les mains derrière sa tête. Position qui fait ressortir ses muscles – et, à en juger par son sourire, il le sait.

Zoe revient, accompagnée de Jenna et Katie, puis éteint la lampe du plafonnier. Après quoi, elle ouvre le rideau pour bien nous faire profiter du clair de lune et se pose par terre. Jenna prend place au bord du lit de Dominic, et Katie s'installe en tailleur près d'Omar. Et on se regarde.

– Alors ? demande brusquement Jenna. On est là. Qu'est-ce qu'il y a de si important ?

– Ceci.

Zoe fouille dans son grand sac, en sort une bière qu'elle met sur le sol devant elle.

– Où tu as trouvé ça ? demande Dominic.

– Je l'ai pris dans le bazar.

– Tu as volé une bière.

– Pas juste une bière.

Elle en sort cinq autres qu'elle dispose en cercle.

– Une pour chacun. Bienvenue à la première réunion de...

Une pause puis :

– La Société Secrète des Campeurs Cinglés.

– On n'est pas cinglés, objecte Omar.

– On pourra toujours trouver un autre nom plus tard.

– C'est pas vrai, tu les as volées ? s'écrie Katie en s'écartant comme si le seul fait de les regarder était déjà un crime.

– C'est pas vrai, tu as fait ça en cachette du Dr Lancaster ? marmonne Jenna.

– Elle est partie aux toilettes. Je suis restée avec Andrew. Merci de l'avoir si bien distrait, Barbie ballerine.

Zoe attrape une canette, la débouche et la brandit comme pour trinquer.

– Alors, qui en veut ?

Dominic se penche pour en prendre une.

– Moi.

– Tu ne devrais pas, maugrée Katie.

– C'est pas comme si elle en avait volé un tonneau. C'est juste une bière.

– Bon, c'est pas grave, dit Jenna. On pourra rembourser le magasin la prochaine fois qu'on ira en ville.

– Barbs ?

Zoe me tend une bière.

– Non merci. Je ne bois pas, et de toute façon, ce ne serait pas de la bière.

– C'est les calories qui t'embêtent ?

Inutile de le nier. Tout le monde me connaît maintenant.

– Je déclare solennellement que nous sommes ici dans une zone franche hors thérapie, annonce Zoe. On ne parle pas de ses problèmes ni rien.

Elle avale une gorgée de bière.

– Santé ! s'exclame Dominic.

Il boit et fait la grimace.

– Tu n'aurais pas pu voler quelque chose de meilleur ?

– Sam n'a pas flirté assez longtemps pour que je puisse faire la difficile.

Je jette un regard mauvais à Zoe. Elle saurait donc ce que je ressens pour Andrew ?

Elle me décoche un clin d'œil. Ce qui n'a rien de rassurant.

– D'accord, donne-m'en une, dit Omar.

Il avale une grande gorgée, la recrache sur le lit en toussant. Katie pousse un cri et saute en arrière.

– Beurk ! C'est infect !

– Omar, s'esclaffe Dominic. C'est ta première bière ?

– Oui. Et alors ?

– Parce que je devais faire à peu près la même tête quand j'y ai goûté. Tu t'habitueras.

– De toute façon, j'en avais pas vraiment envie, grommelle Omar.

– Alors, pourquoi tu l'as prise ? demande Jenna, l'air de se régaler comme devant un cocktail raffiné.

– Parce que... parce que Dominic en avait pris une.

Il a maintenant l'air de transpirer.

– Oouaaah ! s'esclaffe Zoe. On est en kif ! C'est trop chou.

– Je kiffe pas Dominic ! proteste Omar.

– Pas grave. Tu es un acteur, on comprend...

– J'ai dit hier que j'avais une copine.

Il sort une photo qui lui sert de marque-page dans son bouquin.

– Vous voyez ?

C'est lui avec une jolie brune, tous les deux en costumes victoriens. L'image fait le tour du groupe.

– Allôôô ! s'écrie Zoe. Vous fêtez la mi-carême ? Raté pour toi, Dominic !

– Avec Helena, on jouait dans *My Fair Lady*. C'est comme ça qu'on s'est connus.

– Zoe, tu m'as l'air de terriblement t'intéresser aux gens qui m'aiment bien, déclare Dominic en posant sa canette vide et en reprenant sa posture *admirez mes biceps*. C'est peut-être toi qui as le kif. Ce ne serait pas la première...

– Oh non ! Tu n'es pas mon genre.

– Tu n'aimes pas les grands beaux bruns ?

– Pas trop les mecs.

– Tu es gay ? demande Katie.

– Ça te pose un problème ?

– Non, bien sûr que non.

– J'ai trop fondu pour mon partenaire de patin à glace quand on dansait en couple, dit Jenna. Jusqu'au jour où j'ai appris qu'il était gay.

– Et toi, Sam ? demande Zoe. Le monde de la danse est plein de mecs gays, non ?

– Et d'hétéros. Le danseur gay, c'est un stéréotype, comme...

J'allais lui rappeler ce qu'elle a dit lundi sur les ballerines toutes atteintes de troubles alimentaires.

Mais je n'ai pas envie de m'engager sur cette voie. C'est encore trop proche de ce que j'essaie de chasser de mon esprit.

– Enfin bref, dis-je. Le seul garçon de mon cours de danse est hétéro.

– Et tous les deux vous êtes... tu sais...

– Non.

La seule évocation de ce petit ballot de Theo me fait pouffer de rire.

On continue ainsi à bavarder quelques instants. On apprend ainsi des choses aussi importantes que la couleur préférée de Dominic – l'orange – et à quel âge Jenna s'est cassé un os pour la première fois : trois ans ; il s'agissait de son petit doigt et ça lui est arrivé quand elle sautait sur le lit alors que ses parents lui avaient dit d'arrêter.

Jusqu'à ce qu'on entende un craquement dans le couloir.

– Chut ! souffle Zoe.

Comme si on allait se remettre à bavarder... Mais rien ne bouge plus, alors Zoe finit par reprendre :



– Allez, les losers. Au lit !

Elle récupère ses canettes et sort de la chambre sans rien dire de plus.

Jenna et moi nous regardons dans les yeux.

– Trop bizarre, commente-t-elle à voix basse.

Je hoche la tête.

– Mais pas trop épouvantable.

Je hoche de nouveau la tête.

Jenna passe la main sur son haut de pyjama, comme s'il était plein de miettes.

– Bon, alors bonne nuit, Sam.

– Bonne nuit.

J'adresse un signe aux autres et suis Zoe dans le couloir.



## 15

**S**amedi à sept heures et demie du matin, Andrew m'a préparé une tasse de café qui m'attend sur le comptoir de la cuisine.

– Bien noir comme tu l'aimes, me dit-il dans un sourire.

En fait, je commence tout juste à l'aimer ainsi. On goûte mieux sa force et sa volupté quand il n'y a ni sucre ni crème pour les masquer. À moins que ce ne soit parce que ça me rapproche d'Andrew. Il sait comment je préfère mon café. Enfin presque.

Je l'aide à couper des fruits et mange ma clémentine quotidienne en me disant qu'à défaut d'autre chose, j'aurai eu ma dose de vitamine C durant mon séjour. Et puis je pose à Andrew quelques-unes des questions qui ont animé la dernière réunion de notre Société Secrète.

– Quelle est ta couleur préférée ?

– Le vert, dit-il en rinçant la coupe de fruits. Et toi ?

– Le bleu canard.

– Joli !

Il y verse les fraises coupées, les morceaux de clémentines et les grains de raisin.

– Comme le ciel après le coucher du soleil ? demande-t-il.

– Oui, exactement.

Il a tout compris. Il me comprend. Je dois en savoir davantage :

– Tu as un nombre favori ?

– Le quarante-deux, répond-il sans hésiter.

– C'est plutôt... aléatoire.

Il se penche vers moi, l'air grave :

– Pas du tout. C'est la réponse à la vie, l'univers et le reste.

– D'accord...

Il recule et je le trouve déjà trop loin.

– Ça provient d'un livre, explique-t-il. *Le guide du voyageur galactique*. Je parie que tu ne l'as pas lu ?

– Non.

– Tu devrais essayer.

– Certainement.

Je ne lis pas beaucoup pour le plaisir, mais si Andrew me le conseille, je vais m'y mettre.

– Bonjour !

Zoe entre d'un pas hésitant dans la cuisine, ouvre le réfrigérateur.

– Il me faut un Bloody Mary. Gueule de bois et tout...

– Trop fait la fête hier soir ? s’esclaffe Andrew.

– Tu le sais bien.

Je ris sans conviction. Parce que non, elle n’a pas vraiment fait la fête hier soir. Ces bières qu’elle a volées se trouvent toujours sous son lit, dans notre chambre.

– Tiens, dit Andrew en lui tendant une tasse.

Je suis jalouse... jusqu’à ce qu’il ajoute :

– Dis-moi comment tu aimes ton café.

Là, je peux déguster mon expresso un sourire aux lèvres.

Après le petit déjeuner, le Dr Lancaster nous rassemble dans la salle des Lilas.

– Vous valez mieux que vos seuls talents, commence-t-elle. Aujourd’hui, vous allez chacun enseigner à l’un de vos camarades un nouveau savoir-faire. Mais, attention : pas celui qui vous caractérise, bien sûr !

– C’est-à-dire ? demande Omar.

Il a déjà l’air anxieux. Il se remet à trépigner.

– On peut vous considérer comme des experts dans vos spécialités respectives, mais vous êtes débutants dans les autres. Et c’est très bien comme ça. Vous pouvez encore vous amuser quel que soit votre niveau.

Elle nous sépare en plusieurs couples : Jenna et Dominic, Zoe et Katie, Omar et moi.

– Jenna, vous allez enseigner à Dominic comment fabriquer un animal avec des ballons. Dominic, vous allez enseigner à Jenna comment sauter à la corde – avec l’aide d’Andrew et Yasmin.

Jenna en reste bouche bée tandis que Dominic éclate de rire.

– Zoe, poursuit le Dr Lancaster, vous allez enseigner à Katie comment construire une table de nuit Ikea. Katie, vous allez enseigner à Zoe comment programmer un vieux magnétoscope.

Zoe secoue la tête.

– Oh, Katie, tu es fichue !

– Et, enfin, Omar, vous allez enseigner à Sam comment faire un château de cartes et, vous, Sam, vous allez enseigner à Omar comment plier un origami.

Je regarde Omar.

– Je n’ai jamais touché un origami de ma vie.

– C’est dur de faire un château de cartes ?

On en a vite la preuve : très dur. Surtout au milieu de toutes les autres activités. Yasmin et Andrew nous apportent une table pliante. Je reçois un jeu de cartes tout neuf et Omar des instructions. Je n’ai pas le droit de regarder son papier et il n’a pas le droit de toucher les cartes.

« Appuyez deux cartes l’une contre l’autre pour former un toit, lit-il. Un V renversé. Comme une tente. »

Il élève la voix afin de dominer celle de Zoe déjà en train de hurler après Katie pour lui faire trier différentes vis et trouver la clé Allen.

Je suis les instructions d’Omar.

– Voilà.

« Dressez-en encore six, alignées l’une à côté de l’autre. »

Je dresse les tentes deux et trois, puis éloigne délicatement les mains de la quatrième quand Dominic fait claquer un ballon et pousse un juron. Je sursaute, et toutes mes cartes s’écroulent.

Zoe se met à l’invectiver.

– Tu ne peux pas faire attention ?

– Désolé.

Il en fait claquer un autre.

Je recommence à bâtir mon château de cartes en me concentrant sur les mouvements de mes mains, en évitant de respirer trop fort. J'essaie de ne pas entendre les martèlements de Katie ni les grincements de dents de Dominic en train de tordre ses ballons.

Cette fois, j'arrive au deuxième étage lorsque tout s'écroule.

– Euh, soupire Omar, il est écrit que si tu utilises des cartes neuves, elles peuvent glisser les unes sur les autres. Peut-être que celles-ci sont trop neuves ?

Il tapote la table du bout des doigts. Quand je recommence le château, il se met à tapoter ses cuisses.

– Peut-être, dis-je en positionnant deux cartes.

– Je n'aime pas te regarder faire ça, avoue-t-il. Ça me rend anxieux.

– Essaie de respirer, comme on a appris hier.

– Oui, tu as raison.

– Mais ne souffle pas sur les cartes.

– Évidemment.

Il se tourne sur le côté. Je reprends ma construction, déposant doucement une carte après l'autre contre sa voisine. Tandis qu'Omar aspire des bouffées d'air, moi je retiens mon souffle. Lorsque mes mains se mettent à trembler, je les frotte l'une contre l'autre pour les apaiser.

D'un seul coup, il devient urgent pour moi d'achever ce château. C'est si délicat ! Si difficile à construire, si facile à renverser !

Je dépose une carte en guise de toit puis m'adosse à mon siège, pousse un soupir tremblé.

– Ça va ? demande Omar.

– Mmmouais...

– Tu as l'air perturbée.

– Non, ça va.

Devant son air inquiet, je me ravise :

– Bon, d'accord, je suis perturbée. Et c'est idiot. Ce...

Je désigne le château et, sous mon geste, il flageole. Je retiens un cri. Mais il reste debout.

– C'est une métaphore, d'accord ?

Le Dr Lancaster s'approche, l'air intéressée.

– Vous avez fait exprès, lui dis-je.

– Quoi ?

– Ce château de cartes... c'est une métaphore. C'est moi.

– Comment cela ?

Je lui jette un regard noir.

– Ça saute aux yeux, pourtant ! Tout en moi est tremblotant. Je tiens à peine debout. Si je respire trop fort, je m'écroule.

Comme pour prouver mes dires, Dominic fait éclater un autre ballon. Katie pousse un couinement de surprise, je sursaute, heurte la table et mon château s'écroule.

Le visage dans les mains, je gronde entre mes dents :

– Vous ne pouviez pas au moins nous laisser travailler dans un endroit tranquille ?

– On ne choisit pas toujours où on va bâtir ses châteaux.

Encore une métaphore. Super !

– Parfois, il y a des interruptions, des contretemps. Comment réagissez-vous ?

– Je peux le reconstruire. Repartir de zéro. Mais... il va s'écrouler encore. Il n'y a pas de raison, avec les mêmes cartes...

– Alors, comment pouvez-vous augmenter vos chances pour qu'il reste debout ?

Je sais qu'on ne parle plus vraiment du château, mais je ne peux m'empêcher de répondre :

– Je ne sais pas. Avec de la colle ?

Elle sourit.

– Intéressant. Je vais vous en chercher.

Là-dessus, elle quitte la salle.

Je me rends alors compte que personne ne fait plus rien. Ils nous regardaient, nous écoutaient. Ça me donne instantanément cette chair de poule que je déteste.

– Vous pourriez regarder ailleurs ? dis-je, mortifiée.

– Bien sûr, répond Dominic. À mes ballons ! Ma petite sœur sera dingue d'apprendre que je sais faire ça.

– Parce que tu trouves, marmonne Jenna en désignant le tortillon entre ses mains, que ceci ressemble à un animal ?

– C'est un pur caniche ! Fais un peu preuve d'imagination.

– Bon, lance Zoe à Katie, finie la récré. Tu dois trouver huit vis qui ressemblent à celle-ci.

Toujours assis l'un en face de l'autre, on évite de se regarder, avec Omar. Mais il s'agite trop sur sa chaise, je sens qu'il brûle de dire quelque chose. Je finis par lui demander :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il écarquille les yeux derrière ses lunettes rondes.

– Pourquoi tu n'aimes pas que les gens te regardent ? On est des artistes, toi et moi. C'est notre métier de nous donner en représentation, non ?

– Certainement.

– C'est parce que tu as pris du poids ?

Il lâche ça sans la moindre arrière-pensée ; il ne fait que répéter ce que j'ai moi-même dit il y a quelques jours. Pourtant, je tressaille.

– Je connais un peu le monde de la danse, poursuit-il. Plutôt du côté de la comédie musicale ; mais ça doit quand même être nul.

– Comme tu dis.

– C'est un peu mon problème aussi. Les gens ne veulent pas d'un acteur avec ma couleur de peau, ou alors ils veulent quelqu'un de beaucoup plus enflammé. Comme s'ils se fichaient que je joue bien ou non. Tu connais ?

– Je connais.

– C'est pour ça que tu es si anxieuse ? Parce que tu as l'impression que ton talent ne compte pour rien ?

C'est si simple, si vrai !

– Il y a de ça.

– Tes parents te soutiennent ?

– Mon père a plutôt disparu de la circulation. Ils ont divorcé. Mais ma mère... oui, on peut dire qu'elle me soutient à fond.

– Mes parents aussi, quand j'étais petit. Seulement, mon père est physicien et ma mère anesthésiste, alors tu imagines comment ils ont réagi quand leur fils unique a déclaré qu'il voulait faire carrière à Broadway !

– Maman était danseuse, elle me comprend.

– La veine !

– Comme tu dis...

Une minute plus tard, le Dr Lancaster revient avec une bouteille de colle.

– Qu'est-ce que ça représente ? me demande-t-elle.

Je tourne le bouchon.

– Disons... de nouvelles solutions contre l'angoisse ? Genre, ce que je faisais jusque-là ne marchait pas, alors on essaie autre chose ?

– Par exemple. Autre chose ?

– Eh bien, on a parlé, jeudi, de mon réseau de soutien. Il fonctionne un peu comme la colle, m'aide à tenir quand je n'y arrive plus toute seule. C'est ça ?

– C'est ça.

On dirait qu'elle s'interdit de sourire trop fort. C'est gênant. Alors, je suis contente de l'entendre ajouter :

– Bon, faites-vous plaisir. Nous avons un quart d'heure avant d'intervertir les rôles des partenaires.

J'envisage de tenir les cartes le temps que la colle sèche.

– Je sais qu'Omar n'est pas censé m'aider, mais je vais avoir besoin d'un coup de main.

– Très bien, conclut la directrice. Omar peut vous aider. Et Yasmin aussi.

Elle leur fait signe.

Il ne nous faut pas longtemps pour trouver notre rythme. Yasmin tient deux cartes pendant que je les borde de colle. Pendant ce temps, Omar prépare une autre tente pour que Yasmin ne soit pas forcée de lâcher son V renversé tant qu'il n'est pas sec. Après quoi, ils échangent.

– L'année où j'étais pensionnaire, nous dit Yasmin, j'ai dû enseigner à mon partenaire la danse country et lui devait m'apprendre à faire du monocycle.

– Du monocycle ? dit Omar. C'était quel genre de métaphore ?

– L'équilibre, je suppose.

Yasmin lâche délicatement ses cartes. Elles tiennent debout.

– Je ne voyais pas trop les choses sous cet angle, dit-elle. Je m'inquiétais davantage de passer pour une idiote aux yeux de mon partenaire. C'était un joueur de football très mignon qui venait de Floride. Je craquais trop pour lui.

J'étale un trait de colle le long des cartes d'Omar.

– Vous vous êtes revus ?

– Pendant quelques mois. Mais il n'a jamais su ce que j'éprouvais. À l'époque du lycée, je ne redoutais pas seulement de jouer en public.

Elle pose la dernière paire de cartes et attend que je les colle.

Quand le Dr Lancaster nous appelle pour échanger nos rôles, Yasmin se lève.

– À présent, je suis de corde à sauter, annonce-t-elle. C'était sympa de bavarder avec toi, Sam. On pourra peut-être remettre ça dans la semaine ?

– Ça marche.

Mon attention se détourne aussitôt. Andrew arrive dans notre direction.

– En voilà une métaphore bien construite ! observe-t-il.

– Ha, ha !

– Tu veux que je la monte dans ta chambre ?

– Plus tard, pourquoi pas ? Pour l'instant, j'ai envie de la regarder. Ça me plaît bien qu'elle tienne debout toute seule. Achevée. Solide.

– Tu me diras quand tu voudras. D'ici là, tu vas voir un truc que personne n'a encore jamais vu.

– À propos de trucs que personne n'a encore jamais vus... intervient Zoe en examinant le magnétoscope avec Katie. Ça date de quand ce vieux machin ?

– De 1989. Amusez-vous bien avec les instructions.

Je me tourne vers Omar. Il tient du papier d'origami dans une main. Un papier bleu canard qui me fait penser à notre conversation avec Andrew au petit déjeuner. Le ciel au coucher du soleil.

– Tu as bien choisi, dis-je. C'est ma couleur préférée.

Il grimace un sourire. Son stress le reprend.

– On s’y met ?

– D’abord plie ce papier en deux, dis-je.

Ce qu’il fait.

Au bout de trois plis, les choses se présentent nettement moins bien.

– Je... il faut que je recommence, balbutie Omar.

Il froisse la feuille, la jette.

– Je l’ai mal pliée.

– Bon.

Je lui en tends une autre.

Il la repousse.

– Pas bleue. Le rouge marchera peut-être mieux.

On recommence. Cette fois, il fait cinq plis avant de s’arrêter.

– Les pliures devraient être plus marquées, marmonne-t-il comme pour lui-même.

J’essaie de l’encourager :

– Ce que tu es en train de faire ressemble exactement à la photo sur mes instructions.

Mais, dans un grognement exaspéré, il chiffonne le papier.

– Vert, dit-il d’un ton irrité. On va essayer le vert.

– D’accord.

Je lui tends une feuille vert gazon.

Il plie, replie, en tirant la langue. Il se met à chantonner.

La corde à sauter émet un *clac-clac-clac* sur le tapis. Les deux conseillers éclatent de rire quand

Jenna se prend les pieds dedans et doit sauter de côté. Katie crie à Zoe :

– Non, pas ce bouton ! Celui avec le carré dessus.

Tandis qu’Omar bredouille, en arrachant un pétale vert :

– J’y arrive pas.

– Tu t’en tires très bien. L’important, c’est d’essayer quelque chose qu’on n’a jamais fait avant et de comprendre au fur et à mesure ce qui se passe.

À croire qu’il n’a rien entendu.

– J’y arrive pas. J’y arrive pas.

Ses grimaces donnent l’impression qu’il est au bord des larmes. Je me penche, lui prends la main avec laquelle il pianote sur la table.

– Hé ! C’est bon. On ne te demande pas non plus que ce soit parfait !

– J’y arrive pas.

Je prends deux feuilles jaunes, dépose les instructions sur la table pour qu’on les voie tous les deux.

– On va le faire ensemble, d’accord ?

– Tu n’es pas censée m’aider.

Je jette un coup d’œil vers le Dr Lancaster.

– Non. Je vais faire ma propre fleur. Par hasard, elle se trouve à côté de la tienne.

Peut-être que ce moment de panique n’aura été que ça – juste un moment. En tout cas, l’un près de l’autre, avec des gestes lents et sûrs, en vérifiant sans cesse notre travail, on finit par fabriquer deux belles jonquilles dorées.

Il brandit la sienne avec un faible sourire. Je m’extasie :

– Magnifique !

– Là, je me sens plutôt idiot.

– Tu dis ça à la fille qui a failli s’effondrer en larmes quand son château de cartes s’est écroulé.

Je parcours la salle du regard. Le Dr Lancaster est penchée sur le magnétoscope avec Katie et Zoe, et l’équipe du saut à la corde évolue dans son monde, en prenant son temps, concentrée.

Je demande à Omar :

– Tu veux en parler à quelqu'un ? Je veux dire, à part moi ?

– Non. Ça va, maintenant. Merci.

Il fronce les sourcils.

– Je n'aime pas penser que j'ai pu flipper sur un truc qui n'en valait pas la peine.

– Moi non plus.

Je dépose ma fleur près de la sienne.

– Mais au moment où ça nous arrive, on a l'impression que c'est très grave.

– Je sais.

Ça me fait penser à lundi, quand j'ai sauté dans ce trou. Bon, je n'étais pas blessée, pourtant j'avais l'impression de vivre la fin du monde.

– Ça va s'arranger.

*Pour lui, peut-être. Pas pour toi.*

Je secoue la tête dans l'espoir de chasser cette petite voix. Et je me répète, dans l'espoir de me convaincre cette fois :

– Ça va s'arranger.





## 16

Cet après-midi, alors que le Dr Lancaster est en réunion avec Andrew et Yasmin, Jenna et moi installons nos chaises-barres dans la salle des Lilas. À côté de nous, Katie se met à faire des tractions et des pompes, bientôt rejointe par Dominic qui l'imites dans ses moindres mouvements. Omar apporte son roman illustré et s'assied avec Zoe qui regarde un film d'horreur.

On est ensemble. À la fin de la semaine, ça paraît important.

Une fois nos exercices terminés, alors qu'on s'étire au sol, Jenna se rapproche de moi.

– Tu as dit jeudi que tu pensais qu'on avait pas mal de choses en commun, énonce-t-elle à voix basse.

– Oui.

– Tu passes ton temps à comparer ton corps à celui des autres ?

*Oui. Toujours. Et tu perds chaque fois.*

– Euh, plus ou moins. Pourquoi ?

Je prends la posture de l'angle ouvert puis me penche en avant, le ventre au sol.

– Parce que moi je n'arrête pas, explique-t-elle. Je regarde des photos et des vidéos de moi-même sur la glace et je regarde les autres patineuses faire ces mouvements, et je ne peux pas m'empêcher de nous comparer. Jusque dans les moindres détails. L'aspect de mes petits doigts. Je ne suis jamais satisfaite. Jamais.

Je pose la joue gauche sur le tapis, vois l'usure sur la pointe de ma ballerine droite. Je suis à bout de nerfs. Tendue comme cette pointe usée par le temps qui coule, jour après jour.

– C'est à peu près la même chose pour moi, dis-je doucement. Mais pas tout à fait. Je me fie à ma technique. Je sais en quoi je suis douée et où je dois encore travailler. Je crois en mon art. Alors, quand je compare mon corps à celui d'autres filles, ce n'est pas comme si elles réalisaient des exploits que je ne peux pas atteindre. C'est juste qu'elles ont un peu plus de chance que moi.

– Ça se tient. C'est dégoûtant, mais logique.

– Il n'y a pas longtemps, mon corps était parfait pour la danse classique. Et ce n'est plus le cas. Mais personne n'y est pour rien. C'est à moi de régler ça.

– Tu es jalouse ?

Je pense à Bianca. Ces derniers mois, je l'ai plus ou moins tenue à distance – peut-être même depuis *Casse-Noisette*. Quelque part, elle est l'incarnation de tout ce que j'ai perdu.

Lundi, elle commence son stage estival de danse intensif. Elle va passer les cinq prochaines semaines à la célèbre Washington School of Ballet. On a passé l'audition toutes les deux ensemble. Elle a réussi, moi pas. Elle m'a proposé d'attendre avant d'accepter sa place pour savoir où je serais, mais je lui ai dit de ne pas commettre cette bêtise. Que c'était la chance de sa vie. Qu'elle devait y aller.

Cette année, on a passé toutes nos auditions ensemble. Quand je repense à celle où j'étais persuadée d'avoir si bien dansé – celle où le professeur et le directeur du stage m'avaient ensuite regardée de travers dans le couloir. Je ne crois pas que Bianca ait jamais ressenti ces picotements dans la nuque. Je ne crois pas qu'elle se doute de ce qu'on ressent quand les autres vous toisent, l'air d'estimer que vous ne méritez même pas d'arpenter ces couloirs.

– Oui, dis-je dans un murmure. Je suis jalouse.

Je n'aime pas penser à Bianca sous cet angle. Je n'aime pas prendre conscience de ma jalousie – si ce n'est de ma colère – envers ma meilleure amie, surtout pour une chose qu'elle ne contrôle absolument pas. D'autant que, comme l'a fait remarquer le Dr Lancaster, Bianca m'a toujours soutenue. Du coup, je me sens assez nulle, mauvaise amie.

Il faut que je change de sujet, que je m'allège l'esprit.

– Mais, dis-je à Jenna, pour ce qui est de la jalousie, ne t'inquiète pas, je ne suis pas du genre à te taper dans les rotules.

– Tu fais allusion à Nancy Kerrigan, là ?

– Pardon ?

– Oui, la patineuse blessée aux Jeux olympiques de 1994 par le petit copain de sa rivale. Il doit se passer les mêmes choses chez les ballerines, non ? Vous ne mettez pas toutes des éclats de verre dans les chaussons des copines ?

– Si, si, tout le temps. Dès que je vois un miroir ou une vitre, ça me donne envie.

Apparemment, Katie a entendu la fin de notre conversation, car elle intervient, l'air indigné :

– De quoi vous parlez ?

Avec Dominic, ils continuent de faire des pompes en se regardant.

– De sabotage, dit Jenna.

– À propos, souffle Katie, vous ne voudriez pas venir toutes les deux vous asseoir sur le dos de Dominic ?

– Ça ne m'empêcherait pas de gagner, s'esclaffe celui-ci.

– C'est... ça... souffle-t-elle en passant d'un bras à l'autre. Raconte-toi... des... craques...

– Je dois reconnaître que tu es plutôt coriace pour quelqu'un d'aussi petit.

– Merci.

– Je parie sur la petite ! lance Zoe de son canapé.

Finalement, c'est match nul. Ils nous font compter jusqu'à trois avant de lâcher prise en même temps.

Alors, Katie lance farouchement à son voisin :

– On remet ça ?

Il éclate de rire.

– Une autre fois.

Ils se serrent la main, et puis on s'en va tous rejoindre Omar et Zoe sur les canapés.

– Alors, demande Dominic. Ça parle de quoi, ce film ?

– Tu vois ce fantôme, dit Zoe, c'est celui d'une femme morte il y a... dans les cinquante ans. Et voilà une famille qui s'installe dans sa maison sans le savoir.

Sur l'écran, un beau garçon se défend à coups de batte de base-ball contre des objets qui volent à travers la pièce dans sa direction.

– Et puis vous n'avez qu'à regarder ! conclut-elle.

C'est ce qu'on fait.

Au dîner, c'est barbecue. Andrew est à la tâche, revêtu d'un tablier « Embrassez le Cuisinier ». Je suis assise à côté d'Omar et on a tous les deux apporté nos carnets. J'essaie de dresser la double liste que

m'a demandée hier le Dr Lancaster, mais j'ai du mal à me concentrer. C'est à cause de la présence d'Andrew – et de l'odeur des hamburgers sur le gril.

Bon, ça ne va peut-être pas me tuer d'en manger un. Je pourrais demander à Andrew de m'en faire un miniature. Genre quatre bouchées. Ça vaudrait la peine.

*Pente glissante, Sam, susurre ma petite voix.*

Je commence à inscrire ce que je n'aime pas en moi : *hanches larges*. Ce que j'aime en moi : *voûtes plantaires bien cambrées, superbes en chaussons de danse*. Ce que je n'aime pas : *Mon ventre, toujours gonflé, même quand je le rentre*. Ce que j'aime : *Mes cheveux – j'ai de beaux cheveux*. Ce que je n'aime pas : *Mes grosses cuisses*. Ce que j'aime...

– Comment ça se passe ? demande Andrew en venant se poser dans le transat voisin.

– Ça va.

Ça ne va pas : je ne sais déjà plus quoi ajouter à la liste de ce que j'aime. Mes yeux ? Je note mes yeux.

– Tu veux que je te laisse tranquille ?

– Tu peux rester. Ça m'est égal.

Je le vois à contre-jour devant un halo de lumière qui éclaire ses cheveux blond foncé et son polo rouille. Je me hâte d'ajouter :

– Franchement, je crois... je préfère quand tu es là.

J'articule la fin de ma phrase vite et plus bas pour qu'Omar n'entende pas.

– Tant mieux, dit Andrew tout aussi bas.

Je me replonge dans mes listes. J'essaie d'écarter toute distraction. L'odeur des grillades. Katie et Yasmin qui rient dans la cuisine. Omar qui chantonne en écrivant. Dominic qui court à travers la maison, passe et repasse devant nous. Le bourdonnement des insectes, le hululement des hiboux de plus en plus fort à mesure que le soir descend. Les lucioles qui pétillent sur la pelouse.

Et Andrew. Près de moi.

Il est encore près de moi le lendemain, alors que je me retrouve devant la plus grande table de salle à manger que j'aie vue de ma vie. On doit pouvoir y asseoir au moins cinquante personnes. Toutes les places sont immaculées. Les fruits artificiels en cire qui ornent le centre semblent des plus appétissants. Le long des murs s'alignent d'autres chaises de velours, sous d'énormes tapisseries. Un orgue immense occupe une paroi entière et deux lustres ronds pendent au plafond voûté.

Cette salle me fait penser aux élégants dîners où les femmes portent des gants et les hommes des queues-de-pie. Si j'étais invitée à ce genre de soirée, je ne crois pas que j'hésiterais à manger. Je viderais mon assiette et en réclamerais davantage.

Bien entendu, je porterais également un corset, ce qui limiterait la quantité de nourriture que je pourrais absorber. L'élégance d'abord. Juste goûter chaque mets...

– Sam ? Andrew ? On continue ! lance le Dr Lancaster.

Je quitte à contrecœur la salle des banquets et nous poursuivons notre découverte de cette extravagante maison. Le domaine Biltmore a été bâti à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par George Vanderbilt, héritier de la fortune d'un empire maritime et ferroviaire. Avec deux cent cinquante pièces, c'est la plus grande maison privée des États-Unis. On dirait un château européen implanté au beau milieu de la Caroline du Nord.

Apparemment, je ne suis pas la seule à m'imaginer vivre ici parce que, quand on atteint la chambre de George Vanderbilt, Omar annonce :

– Cette nuit, c'est ici que je dors.

Il se tourne vers Andrew et ajoute avec un élégant accent britannique :

– Je ne veux pas qu'on me réveille avant dix heures demain matin, mon brave. Je prendrai mon petit déjeuner en robe de chambre.

Et Andrew de répondre en riant :

– Très bien, Monsieur.

Après quoi, c'est la mêlée générale. Jenna s'attribue la chambre d'Edith Vanderbilt, toute décorée de mauve et d'or. Dominic en choisit une marron en expliquant :

– Ça, au moins, c'est une chambre de mec.

Katie pousse un cri perçant quand on arrive dans une pièce ovale aux murs décorés de motifs pêche, qu'on retrouve également sur le lit et sur les coussins. Yasmin en choisit une équipée de lits jumeaux.

– De toute façon, lance-t-elle d'un ton amusé, je dors seule ces temps-ci.

Le Dr Lancaster lui jette un regard critique.

– Zoe, Sam et Andrew... dit Katie. Vous n'avez pas encore choisi.

– Moi, dis-je en riant, j'ai besoin de quelqu'un à qui parler. C'est très important pour moi.

– Je sais laquelle je veux, dit Zoe. Je suis déjà venue ici.

– En tout cas, tu ne prendras pas la mienne ! affirme Jenna.

– Attends, intervient Katie, si Omar est George Vanderbilt et toi Edith, ça veut dire que vous êtes mariés ?

Il la prend par le bras.

– Si nous poursuivions ce tour de la maison, ma chère ?

L'air ravi, elle hoche la tête.

Finalement, nous arrivons dans une chambre qui me tente. Murs rouges damassés. Rideaux jaune d'or. Beaucoup d'espace et de lumière.

– Voilà la mienne, dis-je. Ça valait la peine d'attendre.

– Et moi, je prends celle-là, annonce Andrew dans la pièce voisine.

Bleue aux meubles sombres, elle suscite une totale impression d'élégance. J'imagine assez un homme – Andrew – debout devant la fenêtre, en vêtements de chasse, avec ses bottes et son haut-de-forme, son fidèle golden retriever à ses pieds.

Alors que tout le monde s'éloigne, je retourne dans « ma » chambre. Si je me réveillais ici tous les matins, je prendrais un thé – ou du café noir – en regardant les jardins par la fenêtre.

Après quoi je retourne dans la chambre bleue. Andrew de la vraie vie m'y attend.

– Salut, voisine ! lance-t-il.

Avec nos chambres contiguës, serions-nous faits pour former un couple marié ? Je jette un coup d'œil sur la brochure du domaine Biltmore, pour cacher mon soudain émoi.

Andrew. Et moi. Mariés.

L'image suivante qui surgit dans mon esprit représente un Andrew en tenue de chasse en train d'embrasser une Sam gantée et corsetée. Dingue.

Et adorable.

À quoi penses-tu ?

*Même si ce mec te plaît, il n'en a rien à fiche de toi...*

Et si quand même... ? J'ai bien le droit d'y croire !

Devant nous, j'entends Zoe brailler qu'elle a trouvé la chambre Louis XV, l'une des plus luxueuses de toute la maison. S'ensuivent des rires, puis un des nombreux gardes chargés de s'assurer que personne ne touche aux meubles lance un « chut » retentissant.

Il faut que je dise quelque chose. N'importe quoi, avant qu'Andrew ne s'en aille. Tant pis, je me lance :

– Je me suis fait larguer il y a deux semaines.

Aussitôt, j'ai envie de me réfugier dans un trou de souris. Pas à cause de mon image corporelle ni de mon angoisse ou je ne sais quoi, mais parce que c'est le truc le plus lamentable que j'aurais pu sortir.

– Je... euh... désolé, dit Andrew. C'est nul.

– Ouais.

– C'était mutuel ? Tu t'y attendais ?

– Non et non.

Je n'ai pas pleuré quand ça s'est produit – à l'époque je savais très bien retenir mes pleurs. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Marcus pourquoi. Cela faisait neuf mois qu'on était ensemble. On s'amusait bien. C'est avec lui que j'ai échangé mon premier baiser. Je suis sûre que c'était la même chose pour lui. Et voilà tout ce qu'il a pu me répondre :

– Tu as changé. Tu es différente de la fille avec qui ça a commencé.

*Différente. Autrement dit plus grosse, plus flasque, plus moche.*

J'avais raison, ce jour-là, à l'école de danse. Il ne s'intéressait plus à moi.

– Je crois que ça vaut mieux ainsi, dis-je encore.

Pas parce que j'y crois mais parce que je pense que c'est ce que je dois dire.

– Peut-être, murmure-t-il, n'empêche que c'est quand même nul.

Il se passe la main dans les cheveux, comme chaque fois qu'il réfléchit à la meilleure façon d'exprimer ses pensées. Tout d'un coup, j'aimerais bien joindre mes doigts aux siens.

*Qu'est-ce qui te prend ?*

– Je ne devrais sans doute pas te répondre ça, hésite-t-il en regardant tout autour de lui sauf moi, parce qu'on n'est pas censés trop parler de nous. Dixit le Dr Lancaster...

Là, il en a trop dit.

– Je ne le répéterai pas.

– Ça n'a rien d'un terrible secret. Tous mes camarades de classe sont au courant. Ma copine Caroline et moi... on traverse une mauvaise passe. Je me demande si on ne devrait pas... Enfin, je sais ce que tu ressens.

– Ah...

*Tu vois ? Il a une copine. Dommage pour toi.*

Mais... ils sont sur le point de rompre, non ? C'est bien ce qu'il est en train de m'avouer ?

– Ton mec t'a donné une raison quand il t'a larguée ?

– Oui.

*Tu as changé... J'entends encore sa voix, constamment...*

– Tu lui as reparlé, depuis ?

– Non. C'était juste une semaine avant mon arrivée ici. Et puis le Dr Lancaster a confisqué nos téléphones... Pourquoi ? Tu crois que je devrais reprendre contact avec lui ?

– Je crois qu'il est important de tourner la page en cas de rupture. Pour pouvoir passer à autre chose. Pour avoir des projets plus sympas à l'horizon.

Il parle de nous, là ?

– J'aimerais bien.

– Je sais, dit-il en m'effleurant le bras. Il faut qu'on rejoigne le groupe, maintenant.

Notre tour de la maison s'achève par l'aile des domestiques, puis le gymnase et la piscine. Après quoi, on se promène dans les magnifiques jardins, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus supporter la chaleur humide qui règne cet été. Alors, tout le monde se retrouve dans le minibus J'Optimise mes Performances.

Je suis assise entre Katie et Omar et je les écoute parler de nos alter ego du domaine Biltmore. Apparemment, je suis lady Samantha, une débutante britannique en vacances. Lord Andrew est un cousin

écossais éloigné, en voyage aux États-Unis pour affaires. J'ai envie de leur parler de nos chambres communicantes – laissant entendre qu'Andrew et moi sommes mari et femme –, mais je n'arrive pas à trouver une formule élégante pour m'exprimer. Inutile de leur laisser croire que j'en pince pour lui.

Et ma petite voix qui s'en donne à cœur joie :

*C'est ton conseiller. Trop vieux pour toi. Il a une copine.*

N'empêche qu'il est gentil et drôle, intelligent et mignon. Il me comprend. Il me fait sourire. Il me met à l'aise. Jamais je ne me serais attendue à rencontrer quelqu'un comme ça dans un camp thérapeutique.

*Tu n'es pas assez jolie. Pas assez mince. Pas assez stable.*

Zoe envoie des coups de pied à l'arrière de mon siège. Comme une gamine dans un avion. Ma petite voix répète en rythme : *Non. Non. Non. Non.*

On arrive à la pension à l'heure du dîner. Le Dr Lancaster a commandé des pizzas. Au fromage, aux légumes, au jambon et hawaïennes. Je prends une tranche aux légumes. Celle qui semble comporter le moins de fromage. Je l'emporte sur la véranda, respire un bon coup et la mange en douze bouchées.

Andrew est assis non loin de là. Avec Zoe. En pleine conversation. Il la contemple du même air attentif et gentil qu'il m'accorde quand on parle de choses sérieuses. Il l'écoute. Il se penche vers elle, lui dit un truc trop bas pour que je puisse l'entendre. D'ailleurs, ça ne me regarde pas. Sauf que... j'aimerais bien entendre.

Il se comporte comme ça avec tout le monde ? Je suis complètement idiote quand je crois que c'est juste avec moi ?

*Oui. Arrête tes idioties.*

Il a bien le droit de parler aux autres pensionnaires. En fait, c'est son boulot de conseiller.

– Sam, dit Jenna.

Elle m'arrache à mes pensées, me regarde d'une drôle de façon.

– Tu veux faire un peu de barre ?

– Oui, dis-je vivement.

Il faut que je m'en aille de cette véranda, que je m'éloigne d'Andrew et de Zoe avant de devenir folle. Encore plus folle. Je commence à croire que Zoe pourrait bien avoir raison en surnommant cet endroit le Camp des cinglés.

Durant l'heure qui suit, je m'exerce avec acharnement. Pas à cause de mon prochain stage de danse intensif ni parce que je voudrais faire passer plus vite ma délicieuse part de pizza mais à cause d'Andrew. Il faut que j'arrête de penser à lui.

Je ferme les paupières pour mieux me concentrer sur mes développés et je m'imagine non pas dans la salle des Lilas ni dans un cours de danse mais sur scène. Les projecteurs m'éclairent le visage, mais le théâtre est désert, pas un spectateur, personne dans les coulisses. Il n'y a que moi, qui fais ces mouvements pour moi et moi seule.

Je rouvre les yeux à la fin de l'exercice, tends les genoux devant la fenêtre. Le soir tombe et je vois mon reflet dans la vitre, fantomatique, comme le jour de mon arrivée.

Derrière moi apparaît un autre fantôme : Andrew.

Il se tient sur le seuil, appuyé à l'encadrement. Nos regards se croisent sur la fenêtre et je fais volte-face, je sens mes joues s'enflammer. Instinctivement, j'ai envie de m'enfuir, mais ses yeux me clouent sur place.

Les secondes qui s'ensuivent me semblent interminables. Ralenties, distendues, resserrées. Jusqu'à ce qu'il lève le pouce avant de reprendre son chemin dans le couloir.

Et c'est comme si une partie de moi le suivait.



**L**e lendemain matin, Yasmin me rejoint dans la salle de bains.

– Sam ?

Je sursaute. J’avais pris l’habitude de rester complètement seule le matin, de me lever assez tôt pour que personne ne me voie prendre ma douche ou me changer. Ça fait drôle de répondre à quelqu’un avant de descendre l’escalier.

– Tu as un appel au téléphone. Ta maman.

Je la regarde dans la glace.

– Maman ? À sept heures et demie ?

– Oui. Elle dit que c’est important.

Je repose mes affaires de maquillage sur mon étagère et la suis dans le bureau du Dr Lancaster.

– On est à la cuisine, avec Andrew, m’indique Yasmin. Si tu as besoin de nous...

Comme si je n’étais pas déjà morte d’inquiétude.

Je prends le combiné.

– Allô ?

– Samantha. Tu n’as pas répondu à mes coups de fil.

– Maman, je...

– Je ne devrais pas avoir à essayer de te joindre par surprise dès la première heure, tout ça pour avoir le privilège de parler à ma fille.

– Je sais. Mais on fait tellement de trucs ici, et...

Sa voix se radoucit.

– Tu me manques, Samantha. Ça me fait du bien d’entendre ta voix.

– Moi aussi, je suis contente de t’entendre.

J’ai le cœur serré, je me force un peu pour pouvoir émettre un son.

– Raconte-moi ce que vous faites.

– Hier, on a visité le domaine Biltmore...

– Ce devait être très amusant. Mais je voulais parler de tes discussions avec le Dr Lancaster. Vous avez trouvé une stratégie pour lutter contre ton angoisse ? Ton stage commence dans quinze jours, tu sais. Il faut que tu sois prête, d’autant que tu auras une semaine de retard sur les autres.

– Je sais.

– Tu t’exerces bien tous les jours ? Tu fais attention à ce que tu manges ? Je ne veux plus entendre parler de spaghettis ni de boulettes...

Elle a prononcé ces derniers mots comme une plaisanterie, mais je sais qu’elle est tout ce qu’il y a de sérieux.

Je réponds à ses questions. Sans lui en dire trop.

Par exemple qu'avec le Dr Lancaster nous avons parlé d'elle. Ni combien j'ai réfléchi à ce qu'elle me disait. Ni à l'anxiété qu'elle a provoquée en moi avec cet appel.

Pas plus que je ne mentionne Andrew. Même pas pour le citer comme un camarade sympathique parmi d'autres. Elle n'approuverait pas. Elle n'était déjà pas d'accord pour que je sorte avec Marcus. Sans doute parce qu'elle était en plein divorce, mais pas seulement. Elle me rappelle sans cesse que les garçons ne font que vous distraire de ce qui compte vraiment. Elle dit que j'aurai tout le temps de sortir avec quelqu'un une fois que j'aurai été engagée dans une compagnie... ce qui n'est sans doute pas vrai. Je crois qu'elle a été plutôt soulagée quand Marcus a rompu avec moi.

Et ça fait mal. Très mal.

Quand maman se lance dans les papotages sur l'école de danse – lesquels de mes camarades sont en stage intensif aujourd'hui, quels chorégraphes Miss Elise compte faire venir l'année prochaine, combien d'élèves l'école où je vais faire mon stage accepte à l'année –, je ne peux plus l'écouter.

Je lui coupe carrément la parole :

– Maman, il faut que j'y aille.

– Ta première séance ne commence pas avant huit heures et demie. On a encore sept minutes. Et je suis déjà au travail.

– Le Dr Lancaster m'appelle.

– Ah bon ! Alors, on se reparlera ce soir.

– Non.

Je suis la première étonnée de ce refus catégorique et je recule aussitôt :

– On a plein de choses prévues aujourd'hui, je ne sais pas à quelle heure je serai libre. D'ailleurs, ça risque d'être comme ça toute la semaine, je n'aimerais pas que tu appelles quand je ne suis pas là. Alors, si on décidait de se parler samedi prochain ?

– Samedi...

Elle semble très déçue.

– Je mange bien, Maman. Je m'entraîne tous les jours et je crois... enfin, il me faudrait un peu d'air. Tant que je suis là.

– De l'air.

– Oui. Pour que je gère un peu moi-même.

Long silence au bout de la ligne. Je voudrais le combler, mais je m'oblige à tenir bon. J'ai dit ce que j'avais à dire, ce n'est pas la peine d'empirer la situation.

– Très bien, conclut-elle. Si tu crois que c'est ce qu'il te faut. Mais je compte sur toi pour maintenir le cap. Et rester honnête avec moi.

– Bien sûr. Et merci.

– Passe une bonne journée, Samantha. Je t'aime.

– Moi aussi.

Je raccroche et reste un instant assise, comme libérée d'un grand poids. Mais aussi anxieuse. Jamais je n'avais ainsi tenu tête à maman. Je n'en éprouvais pas le besoin. Quand j'ai dit au Dr Lancaster que toutes les deux nous formions une équipe, j'étais sincère. Mais bon, on a parfois le droit de se détacher un peu de l'autre. De vivre sa vie. De respirer.

Les yeux fermés, je m'impose quelques exercices de respiration tels que nous les a enseignés Yasmin, vendredi. Je ne sais pas ce qui va se passer aujourd'hui, mais je n'ai pas envie de commencer crispée comme je le suis en ce moment. En fait, il faudrait que je me fixe un objectif.

Je finis par me dire tout bas :

– Je n'aurai pas de crise de panique cette semaine.

Inspire.



– Pas de crise de panique.

Expire.

Deux minutes s'écoulent avant que je ne m'interrompe, car on frappe à la porte. Je me lève d'un bond, rajuste mon tee-shirt puis vais ouvrir.

C'est Andrew.

– Salut. Tu vas ?

Je fais oui de la tête en essayant de cacher le brusque embrasement de tout mon corps.

– Tant mieux, reprend-il en me tendant une tasse de café noir. Je me suis dit que ça te ferait du bien.

Je la prends en le remerciant d'un sourire.

– Merci.

– Je ne te voyais pas arriver, ce matin.

Il me heurte l'épaule et je dois empêcher mon café de se renverser.

Je lui manquais donc... Je sens mon sourire s'élargir, porte la tasse à mes lèvres pour le cacher.

– Oui, il fallait que je parle avec ma mère...

– Je sais. Yasmin a dit qu'elle semblait inquiète. Tout va bien ?

Je songe aux six jours de liberté qui m'attendent.

– Ça va aller.

– Génial ! Bon, on ferait bien de se bouger.

Il m'entraîne vers la salle des Lilas.

– Bonjour, Sam, lance le Dr Lancaster alors que je m'assieds entre Dominic et Zoe.

– Bonjour. Désolée, je suis en retard.

La directrice regarde mon café.

– Vous avez pu manger quelque chose ?

– Non, mais ça va...

– Yasmin, pourriez-vous vous en occuper ?

Celle-ci quitte la salle et revient avec une assiette contenant une gaufre couverte de fraises fraîches, de myrtilles et de miel. J'en reste coite. Pas de crise de panique cette semaine.

Je relève la tête. Le Dr Lancaster me regarde. Du menton, elle me fait signe de manger. Je coupe un carré de pâte que je surmonte d'une fraise, porte le tout à ma bouche. C'est bon. Croquant à l'extérieur, crémeux à l'intérieur. La fraise est fraîche. J'avale, me coupe un autre morceau, cette fois orné d'une myrtille. Je me demande combien de carrés le Dr Lancaster va vouloir que je mange.

– Maintenant que vous vous connaissez tous un peu, déclare-t-elle au groupe, que vous êtes au courant de vos combats respectifs, nous allons passer la semaine qui vient à relever ce que j'appelle des challenges. Ce sont des activités destinées à cerner ou à simuler le problème de l'un d'entre vous. Par exemple, l'accrobranche de jeudi dernier a tourné au véritable challenge pour Katie, bien que vous y ayez tous participé et, j'espère, pris du plaisir.

Je mâche mon troisième carré de gaufre. À présent, il me semble sec. Le miel trop gluant. La myrtille éclate dans ma bouche comme un jet d'acide.

– Nous allons utiliser les ressources du campus, et mes collègues du département de psychologie nous donneront un coup de main le moment venu. Ce sont tous des spécialistes de la santé mentale, tenus au secret professionnel ; vous pouvez donc vous rassurer, vous êtes entre de bonnes mains. Alors, demain, nous allons nous rendre au terrain de football pour le challenge de Dominic. Ensuite, nous gagnerons la salle de cinéma pour le challenge de Jenna. Mercredi, nous nous occuperons d'abord du challenge de tennis de Zoe, après quoi ce sera un challenge de cuisine pour Sam. Jeudi, nous nous rendrons au théâtre du lycée pour le challenge d'Omar. Et dimanche, nous retournerons à l'accrobranche afin que Katie puisse de nouveau traverser les poutres suspendues.

Je m'écrie :

– De la cuisine ? Qu’est-ce que ça a à voir avec...

– Vous verrez, dit le Dr Lancaster. À présent, j’espère que vous avez tous apporté vos carnets ?

Tout le monde présente le sien. Je m’apprête à lever les mains pour dire que je ne l’ai pas pris quand Zoe me le jette à la figure.

– Tiens. Juré, je ne l’ai pas lu.

J’ignore si je peux la croire, mais je souris machinalement et dis merci.

– À présent, reprend la directrice, je voudrais que vous preniez tous quelques minutes pour réfléchir à ce qui vous motive. Après quoi, nous en discuterons en groupe.

Je dépose par terre ma gaufre entamée puis tourne une nouvelle page de mon carnet. Je commence à y jeter quelques idées et je me retrouve à penser en images au lieu de mots. Finalement, j’aimerais plutôt faire un autre collage qu’une simple liste.

Une salle de danse vide qui attend de s’emplir de vie de mouvement.

Une paire de pointes parfaitement cassées.

La vue depuis la scène, au-delà des feux de la rampe, sur l’obscurité de la salle.

Moi, à six ans, dans mon justaucorps préféré rose à volants.

Moi en décembre dernier, dans mon costume de Fée Dragée.

Un piano, pour représenter la musique qui m’émeut : *Le lac des cygnes*, de Tchaïkovski ; *Roméo et Juliette*, de Prokofiev ; *Spiegel im Spiegel* d’Arvo Pärt, avec son obsédant pas de deux d’*After the Rain* chorégraphié par Christopher Wheeldon.

Mais comment représenter mon euphorie lorsque je parviens enfin à maîtriser un pas ou une variation difficiles ? Mais comment représenter mon triomphe lorsque je me sens dans la peau d’une autre – de quelque chose d’autre – sur scène ? Quelque chose de mieux que soi-même, de plus fort, de plus varié, de plus imaginaire, de plus beau.

Cet après-midi, le Dr Lancaster me demande de lui présenter ma double liste de ce que j’aime et n’aime pas dans mon corps. Elle remarque vite que j’ai noté un peu n’importe quoi dans la colonne de ce que j’aimais. Par exemple, que j’avais de beaux ongles. Ou que c’était bien si mes poils sur les jambes poussaient lentement, car ça me permettait de ne pas les raser trop souvent.

– Je vais vous poser quelques questions, commence-t-elle. Voyons si nous ne pouvons faire passer les impressions négatives dans le positif.

– C’est ça, dis-je pour lui faire plaisir. Essayons.

– Grosses cuisses, lit-elle. Si nous disions plutôt cuisses puissantes ? Elles vous permettent de sauter, non ?

– Bien sûr. Mais il y a des gens avec des cuisses plus minces qui sautent aussi haut.

– Gros seins, hanches larges. N’est-il pas normal pour quelqu’un de votre âge de développer une silhouette féminine ?

Ces mots, « silhouette féminine », me font frémir.

– Pas pour une vraie danseuse classique.

– Et votre robuste abdomen ne vous vient-il pas en aide durant les exercices d’équilibre ou en duo ?

– Mon « robuste abdomen »...

Je lui prends le carnet des mains pour m’assurer que ma liste n’a pas changé pendant que je regardais ailleurs. Non. Elle parle bien de mon ventre, *toujours gonflé, même quand je le rentre*.

Là, je proteste :

– C’est vous qui changez les termes.

– Parce que vous ne pensez pas avoir un robuste abdomen ?

– Si. Sans ça, je ne serais pas capable d’exécuter la moitié de mes exercices. C’est juste que...

Pour appuyer mes dires, je pince mon pneu ventral, et le relâche d'un coup, horrifiée.

– Voilà ce que je déteste.

– Qu'est-ce qui compte le plus : l'aspect de votre corps ou ce dont il est capable ?

Question piège, évidemment.

– Les deux.

– Mais avez-vous une préférence ?

– La danse classique est un art visuel. Qui parle de formes dans l'espace. De mouvements. Sauf que ce sont des corps qui créent ces formes et ces mouvements. Leur apparence est essentielle.

– Ainsi vous croyez que seuls les corps minces peuvent se produire sur scène ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Et, de toute façon, ce que j'en pense n'a aucune importance. Ce sont les directeurs de ballet qui choisissent. En fonction de la demande du public.

*Autrement dit : pas toi.*

– Quand avez-vous commencé à vous voir ainsi, à croire que tout le monde vous voyait ainsi ?

Il me faut une seconde pour comprendre de quoi elle parle : qu'est-ce qui est arrivé d'abord ? Cette haine de moi-même et des changements que subissait mon corps, ou ma prise de conscience que les gens n'aimaient pas mon apparence ? L'œuf ou la poule ?

Ça me rappelle une répétition de ballet, cet hiver. Après l'exercice à la barre, j'ai pris ma place habituelle dans le coin avant droit de la salle pour m'élancer dans mes exercices au centre. Pas au milieu, car il est habituellement réservé aux débutants et aux anciens, mais quand même au premier rang. Je dansais là où je pouvais me voir dans la glace. Là où on pouvait me voir. À l'époque, j'aimais qu'on me voie.

On a commencé notre adage, rempli d'exercices d'équilibre sur une jambe et d'extensions en hauteur. Alors que je développais ma jambe vers le plafond, j'ai remarqué quelque chose. Un petit rouleau à ma taille, comme si ma cuisse repoussait un excès de chair. Contrariée, j'ai entamé mon arabesque avec un temps de retard.

Et Miss Elise de réagir aussitôt :

– Sam, le rythme !

Mais je ne pouvais m'empêcher de surveiller ma taille. À chaque mouvement, elle formait de nouveaux plis. Un port de bras en avant faisait ressortir mon ventre potelé, tandis que la moindre cambrure me dessinait un tuyau de graisse dans le dos. J'avais l'impression de regarder un monstre au zoo. Ou un extraterrestre. Mais sûrement pas le reflet de la danseuse que je connaissais depuis au moins dix ans.

J'ai achevé mes mouvements en cinquième position, le souffle court. D'un regard circulaire, j'ai vérifié les regards alentour. En quelques secondes, mon corps avait totalement changé. Mais quelqu'un s'en était-il aperçu ?

Quelques semaines plus tard, sans m'avertir, ma mère prenait rendez-vous pour moi chez le nutritionniste qui donnait une conférence annuelle à l'école de danse. Il m'a d'abord rappelé que le corps d'une danseuse était un instrument et qu'en mangeant sainement, on baignait et détendait en quelque sorte nos muscles dans du sel d'Epsom – façon de se rendre plus performante que jamais.

Moi, je n'entendais qu'une chose : *tu grossis.*

Assise dans un coin, ma mère ne cessait de hocher la tête. Une fois rentrée à la maison, elle a collé sur la porte du réfrigérateur les recommandations du médecin, à cette même place où, autrefois, elle mettait mes dessins de fleurs et de dinosaures. Plus tard, en regardant la pyramide alimentaire, j'ai eu ma première crise de panique.

Le Dr Lancaster attend toujours ma réponse. Je murmure :

– Je ne sais pas.

– Racontez-moi ce que vous savez.

– Euh... je sais que j'aime la danse.

– Bon...

– Mais je ne sais pas si la danse m'aime.

Un ange passe. Jusqu'à ce que je demande d'une voix cassée :

– Je peux continuer à aimer la danse même si elle ne m'aime pas ?

J'ai l'impression de toucher là un point crucial.

– Je ne peux pas répondre à votre place, Sam. J'aimerais pouvoir le faire, mais cela fait partie des éléments que vous devez résoudre par vous-même.

– Ce serait plus facile si je prenais ça moins à cœur.

– Sans doute.

– Mais j'y tiens. Sinon, je ne serais plus moi-même.

Le Dr Lancaster se penche en avant sur sa chaise :

– Alors, comment entretenir cet amour pour votre art tout en trouvant un moyen d'aimer votre corps ?

Croyez-vous que ces deux amours peuvent coexister ?

Notre entretien s'achève sur cette question à un million de dollars.



Ce mardi matin, je pense toujours à sa question alors qu'on accompagne Dominic au terrain de football pour son challenge. Comment se fait-il que j'aime encore un truc qui me donne des crises de panique ? Et un si profond mépris de moi-même ? Et si je me mettais à accepter mon corps actuel, avec toutes les conséquences que ça impliquera pour l'avenir, ainsi que le voudrait le Dr Lancaster – un énorme « et si » – est-ce que j'aimerais toujours autant la danse ? Ou deviendrait-elle *cette chose que je pratiquais avant* ?

Je refuse. Autant que je refuse de paniquer ou de me mépriser.

– À quoi tu penses ?

C'est Katie qui vient de me rejoindre.

– À un truc dont on a discuté hier avec le Dr Lancaster.

– Ah ! N'en dis pas plus. Sauf si tu en as envie, bien sûr. Mais ne te sens pas obligée.

– Comment tu...

J'aurais préféré que ce soit Andrew qui me rejoigne et pas Katie. Non seulement pour le love mais aussi parce que je sais qu'il comprendrait.

– Comment tu sais quand il est temps d'arrêter ?

– Comme arrêter la danse ? demande Katie. Tu y es vite venue.

– Je n'ai pas pris ma décision. Toi, qu'est-ce que ça te ferait d'arrêter la gymnastique ?

Elle n'hésite pas :

– Si ça ne me plaisait plus, j'arrêtera.

– Mais comment savoir que tu en es là ?

– Je crois que... je saurais. Je ne voudrais peut-être plus m'entraîner. Je n'aimerais plus me lever tôt pour aller à la gym. Je ne donnerais plus le meilleur de moi-même aux compétitions.

– Ça se tient.

– Tu aimes encore danser ?

– Oui. Mais j'ai du mal, avec toutes ces choses dans ma tête...

– Complètement.

On achève notre chemin en silence.

Jusqu'à ce qu'on arrive sur le terrain. Ce n'est pas un stade immense mais, dans le grand soleil du matin, entouré de toutes ces tribunes vides, il me donne l'impression d'être toute petite.

Il ne provoque pas le même effet sur Dominic qui bombe le torse et commence à se pavaner comme s'il était propriétaire des lieux.

– Celui de mon lycée est plus grand, déclare-t-il avant de crier : Veuillez... Accueillir... Les... Champions !

Il imite le rugissement d'une foule et part au petit trot vers le milieu du terrain en agitant les bras.

Le Dr Lancaster sort du stand de l'équipe hôte, accompagnée de trois hommes revêtus de polos des écoles secondaires d'Alabama, de Géorgie et du Tennessee ; ils portent chacun un bloc-notes. D'après ce que le Dr Lancaster a dit hier, je sais que ce ne sont pas de vrais recruteurs mais des professeurs de psychologie. Ils font pourtant très officiels. Leur présence emplît tout de suite l'atmosphère.

– Euh, salut, lance Dominic en leur tendant la main. Ravi de vous rencontrer, les gars.

– Moi aussi, dit le type d'Alabama. Si vous couriez vraiment pour nous montrer de quoi vous êtes capable ?

– Oui, Monsieur.

Dominic commence par faire un peu de surplace en tournant la tête et les épaules.

– Mais... euh... je dois jouer avec qui ?

Celui du Tennessee nous désigne tous :

– Il semblerait que votre équipe soit là.

Je sursaute et Omar s'écrie :

– Quoi ?

Dominic écarquille les yeux avant de se renfrogner :

– Ils n'y connaissent rien en football.

– Eh bien, enseignez-leur, dit le mec de Géorgie. Montrez-nous quelque chose.

– Génial. Euh... rassemblez-vous là, dit Dominic en traçant un petit cercle. Katie, Zoe, on a lancé le ballon, alors, euh... je sais que vous n'aurez pas de mal à l'attraper. Vous serez mes receveurs. Sam, Jenna, Omar, vous formerez l'équipe de défense. Votre tâche consiste à... euh... empêcher Katie et Zoe d'attraper le ballon. Et à m'empêcher de le lancer.

Dans un soupir agacé, il lève les yeux sur Andrew debout à côté de Yasmin.

– C'est nul, maugrée-t-il.

– Continue, sourit Andrew.

Et Dominic continue. Il nous place sur le terrain, nous donne ses instructions puis émet le « Hike ! » du départ. On court. Omar fonce sur lui, mais s'arrête et plonge quand Dominic recule pour lancer. Jenna court après Katie et je cours après Zoe. Elle va plus vite que moi, mais tout de même pas assez – le ballon lui passe devant le nez et heurte le sol.

Dominic jette un coup d'œil vers les blocs-notes sur la ligne de touche puis crie :

– Rapportez-le ! On relance une tentative.

Ce qu'on fait. Encore et encore et encore.

Et, tout d'un coup, Dominic explose :

– Je t'ai dit d'y aller, Zoe. Tu sais ce que ça signifie ? Courir vite et loin. Et attraper ce putain de ballon !

Elle lui jette un regard indigné.

– Je te demande pardon ?

– Écoute-moi un peu ! Quand le quarterback te dit de faire quelque chose, tu obéis !

Il lui lance brutalement le ballon.

– Attrape !

Elle le reçoit dans les bras avec un « ouf » de surprise.

– Super, raille Dominic, tu vois que tu peux l'attraper ! C'est bon à savoir.

Il se tourne vers nous. Je recule involontairement. Ce n'est pas le Dominic qu'on fréquente depuis une semaine. Je ne connais pas ce type-là.

– Rassemblez-vous. On repart...

Zoe lui fonce dedans.

– Tu es complètement...

Elle lui balance quelques amabilités, chacune accompagnée d'une tape.

– Je vais te dire. On s'en fout de tout ça ! On s'en fout du football ! Ta vie, on n'en a rien à cirer.

Quand est-ce que tu vas te fourrer ça dans la tête...

– Moi, je m'en fous pas ! crie-t-il.

Il se retient de la frapper à son tour mais, bientôt, Andrew s'interpose, ce qui ne les empêche pas de continuer à hurler.

– C'est le sport le plus nul de la terre ! braille-t-elle. Tu ferais mieux de passer à autre chose...

– C'est pas qu'un sport, rétorque-t-il, le visage grimaçant. C'est... c'est...

– C'est quoi ?

Il s'assied par terre, se prend la tête dans les mains, ne dit plus rien. Je me rends compte alors qu'il est en train de pleurer. Avec un juron, il finit par s'essuyer les joues.

– C'est mon avenir, d'accord ?

Il se reprend la tête dans les mains.

– Ne bouge pas, dit Andrew à Zoe.

Puis il s'accroupit devant Dominic et lui parle à voix basse.

– Ça va ? demande Yasmin à Omar qui semble sur le point de pleurer lui aussi.

Jusqu'au moment où il lance :

– Katie ?

Elle répond de la tête. Yasmin me regarde :

– Sam ?

Je hoche la tête.

Zoe laisse échapper un rugissement guttural puis se précipite vers le Dr Lancaster en criant :

– C'est pas moi qui ai commencé. Vous l'avez vu ! C'était pas moi ! En plus, il aurait pas dû commencer un truc qu'il voulait pas finir.

La directrice l'entraîne sur le côté en lui parlant à voix basse.

Je m'aperçois que les hommes aux blocs-notes ont disparu.

– On va s'asseoir, propose Yasmin en posant un bras sur mon épaule, l'autre sur celle de Jenna.

Suivies de Katie et d'Omar, on va s'installer ensemble dans les gradins.

– Hé bé ! lance Jenna au bout de quelques minutes.

– Hé bé ! dis-je à mon tour.

De nous tous, Dominic semblait le plus froid, le plus... normal. Pourtant, il nous a dit, cette semaine, qu'il avait besoin de ce séjour ici. On ne voyait pas trop pourquoi.

Andrew l'aide à se relever puis ramasse le ballon, le lui présente. Dominic fait oui de la tête et tous deux s'écartent l'un de l'autre. Andrew lance une passe. Le ballon s'élève brutalement et Dominic court jusqu'à se retrouver en dessous pour le cueillir. Il le renvoie.

À côté de moi, Jenna s'agite et ça ne lui ressemble pas. Elle repousse sa queue-de-cheval, rajuste son tee-shirt, s'éponge le visage avec un mouchoir, remet de l'ordre dans ses cheveux. Tout d'un coup, je comprends. C'est son challenge qui passe ensuite. Je lui demande :

– Ça va ?

Elle me décoche un clin d'œil.

– Super.

J'hésite :

– Tu es sûre ?

– Hummm...

Une main devant les yeux, elles se tourne vers moi.

– Tu vas prendre un coup de soleil.

Je remonte mes bretelles jusqu'aux joues. Elle a raison.

- Heureusement qu'on rentre bientôt.
- Heureusement, approuve-t-elle en lissant encore une fois sa queue-de-cheval.

Le Dr Lancaster vient nous voir peu après, suivie de Zoe.

- Tout le monde va bien ? Nous sommes attendus d'ici un quart d'heure dans la salle de projection.
  - On a encore le challenge de Jenna ? demande Omar. Après... ça ?
- Sa question s'est achevée dans un couinement, alors il se racle la gorge.
- Jenna, demande la directrice, vous êtes prête pour prendre la suite ?
  - Hummm...
- L'air plus troublée que jamais, Jenna se lève quand même.

Dans la salle de projection, le Dr Lancaster installe Jenna sur une estrade face à l'écran vidéo géant, et celle-ci s'agrippe au pupitre comme si elle n'avait rien d'autre pour se retenir. Elle écarquille les yeux et serre les lèvres.

- Tu crois qu'elle va piquer une crise comme Dominic ? me murmure Katie.
- J'espère que non.

Pour elle autant que pour nous. Je me sens trop à cran et je ne dois pas être la seule. Katie, Omar et moi sommes assis au deuxième rang et nos nerfs vibrent autour de nous. Dominic et Andrew sont derrière nous, et Yasmin et Zoe complètement à l'arrière. J'ai quand même bien l'impression de sentir Zoe trépigner et faire la tête.

L'air conditionné est trop froid. Je frissonne malgré mes coups de soleil, tout en regardant le Dr Lancaster brancher son ordinateur au projecteur. Finalement, l'écran s'anime. On est sur un site vidéo en ligne qui montre une patineuse en tenue bleu roi, en train de tourner presque cambrée en deux.

Le Dr Lancaster se place derrière le micro.

– J'ai le plaisir de vous présenter notre experte invitée d'aujourd'hui. Jenna est ici pour commenter quelques vidéos de patinage. Elle nous expliquera chaque mouvement, nous dira à quel point il est bien exécuté, afin que nous sachions à l'avenir ce que nous voyons dans cette discipline.

Les lumières baissent. La vidéo commence. La patineuse prend sa pose et attend le début de la musique. *La Rhapsody in Blue* de Gershwin. Elle se met à glisser en un cercle voluptueux, les bras flottant sur ses côtés. Puis elle recule pour prendre de la vitesse.

Jenna émet un soupir tremblé qui passe dans le micro.

– Jackie est connue pour ses magnifiques programmes courts. Son énergie monte délicatement. Là, elle nous prépare une combinaison difficile ; je dirais triple lutz, double boucle...

En effet, nous voyons Jackie se lancer dans les airs, tourner trois fois, atterrir, repartir dans un double tourbillon pour se poser dans une arabesque, avec une expression triomphante.

– C'était une réception puissante, dit Jenna tandis que Jackie exécute une séquence de pas. Voici une autre combinaison de sauts... Elle est repartie. Elle a un patinage très limpide. Et regardez la fluidité de ses mouvements de bras...

Jenna nous parle ainsi tout au long de la vidéo, puis de trois autres numéros. Elle semble chaque fois gagner en aisance, devient d'une précision impressionnante, insistant sur le fait que l'important est avant tout la flexibilité.

– Regardez comme son genou est tendu pour cette arabesque !

Mais elle peut également montrer de la passion.

– Là, elle a chancelé, mais on sent son ardeur.

Soudain, une vidéo la fait agripper de nouveau son pupitre. Sa voix se casse :

– Euh... là, c'est moi.

Je reste très droite sur mon siège.



– C’est bien vous, reconnaît le Dr Lancaster. Et j’aimerais que vous nous disséquiez cette séquence comme vous l’avez fait avec les autres.

Jenna semble éperdue.

– Mais...

Sur l’écran, elle prend sa pose de départ. Devant nous, elle s’embrouille dans sa présentation.

– C’est mon... c’est la première fois que Jenna se lance dans cet exercice sur la glace. J’ai un... elle a un nouveau chorégraphe beaucoup plus orienté sur la technique du ballet classique. Ça se voit grâce à... grâce à... Les mouvements de ses bras sont beaucoup plus fluides qu’auparavant.

Jenna la patineuse entame une pirouette, sa jupe rose vif flottant autour d’elle. Elle se cambre, une jambe dressée derrière elle, les bras levés vers le ciel. On dirait un nénuphar tourbillonnant dans un torrent.

– Ses bras... continue-t-elle. Ses mains, sont... elle...

La pirouette est finie. Jenna la patineuse prend de la vitesse en vue d’effectuer un bond.

– Là, elle va nous faire une triple boucle, double boucle. En tout cas, elle va essayer. Elle se prépare bien, et...

J’ai l’impression qu’on retient tous notre souffle quand elle s’élance dans les airs.

Pour moi, le mouvement est parfait, mais Jenna se rembrunit.

– Elle n’a pas achevé sa dernière boucle, alors la préparation pour la double n’est pas...

Le Dr Lancaster s’éclaircit la gorge et Jenna blêmit avant de se hâter d’ajouter :

– Mais elle s’en est bien tirée. Elle ne va pas forcément perdre ses points de composition. Euh, il y a un jeu de jambes qui arrive. Jenna travaille sa vitesse et la clarté dans son jeu de jambes...

Elle continue de parler, les dents serrées, jusqu’à ce que son double tombe au milieu d’un bond vers la fin du programme. Alors, elle frémit de tout son corps et se tait.

Le Dr Lancaster met la vidéo sur pause et on ne voit plus que Jenna la patineuse essayant de se relever sur la glace.

– Dites-nous ce qui se passe, Jenna.

Celle-ci regarde l’image en secouant la tête, l’air horrifiée, dégoûtée.

– Je ne peux absolument rien en dire de bien.

– Prenez votre temps. Réfléchissez.

Jenna passe d’un pied sur l’autre, ferme les yeux puis finit par expliquer :

– C’est une nouvelle combinaison de bonds. Les patineuses les plus anciennes ne s’y sont pas encore risquées.

– Bien.

La vidéo repart. Jenna la patineuse effectue une dernière pirouette allongée assise, saute puis s’immobilise. La foule applaudit, mais la caméra montre son visage en gros plan et on voit alors qu’elle arbore la même expression circonspecte qu’à son arrivée.

Ou qu’en ce moment.

– On a terminé ?

– Je voudrais continuer un peu, dit le Dr Lancaster en lançant la vidéo suivante.

Pendant ce temps-là, l’air conditionné souffle plus fort que jamais et je frissonne encore, je me passe les mains sur les bras. C’est là qu’un sweat-shirt apparaît sur mon épaule. Je me retourne, jette un coup d’œil dans l’obscurité tout en sachant déjà très bien qui je vais y voir.

Andrew se penche vers moi :

– C’est ce que tu cherchais ?

Sans me faire prier, j’enfile le pull, remonte la fermeture jusqu’au cou et l’odeur d’Andrew m’envahit les narines. Jusque-là, je ne m’étais pas rendu compte que je la connaissais si bien.

– Je ne sais pas combien de temps on va encore rester ici, dit-il à mon oreille. Heureusement que je l'avais pris avec moi, hein ?

– Oui.

J'entends le déclic de son siège quand il s'y radosse. Je sens le regard de Katie flotter sur moi. Mais je me concentre sur Jenna en train de nous exposer les nuances de diverses pirouettes. Visiblement, elle voudrait souligner encore les erreurs commises sur l'écran, mais elle se tait. Je frémis encore et, cette fois, ce n'est pas de froid.

Mon propre challenge arrive demain. J'espère que je tiendrai le coup.

Je respire profondément et me blottis dans le sweat d'Andrew.



## 19

**D**e retour à la maison, le Dr Lancaster nous réunit dans la salle des Lilas. Dominic et Zoe sont assis aussi loin que possible l'un de l'autre, ce qui n'empêche pas la tension de peser dans l'atmosphère.

– Qui veut commencer ? demande la directrice.

Après quelques instants de silence, Dominic marmonne :

– Désolé, j'ai perdu mon calme.

– Zoe ? interroge le Dr Lancaster en lui effleurant l'épaule.

– Rien à dire.

– Ce n'est pas ce que nous avons conclu...

– Pourquoi je devrais m'excuser ? maugrée-t-elle en croisant les bras.

– Vous êtes ici pour vous soutenir mutuellement, pas pour rabaisser les sentiments des autres.

Elle s'adresse directement à Dominic :

– Qu'est-ce que j'en ai à fiche de tes sentiments ? En plus, je croyais que c'était pas ton truc.

Affalé dans son fauteuil, les yeux mi-clos, celui-ci répond à son tour :

– Rien à dire.

– Dominic, voulez-vous raconter ce que vous avez tiré de ce challenge ?

– Non. Je passe.

– D'accord. Nous y reviendrons peut-être plus tard. Jenna, et vous ? Comment avez-vous vécu ce challenge ?

– Très bien.

C'est une réponse automatique, dénuée d'émotion.

– Selon vous, pourquoi avez-vous eu tant de mal à louer votre propre performance ?

Jenna se tient raide comme un piquet sur son siège.

– Ça allait. On peut passer à autre chose ?

– Si vous vouliez développer, cela pourrait aider vos camarades à se préparer pour leur challenge...

– Je préfère vous le dire en privé.

– Très bien.

La directrice nous regarde les uns après les autres avant de reprendre :

– N'oubliez pas que si votre anxiété est interne, c'est souvent une réponse à des stimuli externes. Ça n'opère pas dans le vide.

Bon, certes.

Je ne crois pas que je détesterais tant mon corps si les gens ne me regardaient pas. S'ils ne faisaient pas de commentaires sur moi. Si je ne me voyais pas à côté de danseuses plus minces, si je ne faisais pas partie d'une culture de danse classique qui s'attache tellement à l'aspect du corps.

En même temps, j'éprouve une anxiété qui m'est totalement particulière. Je ne crois pas qu'aucune personne dans ma situation réagirait comme moi. Personne n'a une petite voix qui lui répète constamment, *tu es grosse, tu es laide, tu es immonde, tu n'obtiendras jamais ce que tu veux, laisse tomber, laisse tomber*. Aucune danseuse ne s'effondrerait en une boule de larmes et de sueur à la vue de son propre corps dans une glace.

Je ne peux changer le monde de la danse classique. Pas plus que je ne peux changer mon corps – du moins pas autant que je le voudrais. Je suis coincée sous ces sept kilos de trop qui m'accablent.

Nous avons passé trois quarts d'heure avec le Dr Lancaster, à discuter de nouveau de l'aspect de mon corps. Par exemple, avec qui échangerais-je le mien ? Au début, ça m'a fait drôle d'évoquer la mince silhouette de Jenna, les jambes de Zoe, les abdos de Yasmin, les épaules et les bras de Katie ; mais j'ai vu assez vite le résultat que ça donnerait. Un collage comme je sais les faire, représentant une danseuse en pleine arabesque, fabriquée à partir de toutes ces pièces assemblées. La ballerine de Frankenstein.

Je sais très bien ce que voulait me faire dire le Dr Lancaster : je vaudrais mieux que la somme de toutes ces parties. Mais je n'y crois pas et je n'avais pas envie de lui mentir. Je suis trop inquiète à cause de mon challenge de cuisine demain. Le sweat-shirt d'Andrew est la seule chose à laquelle je puisse me raccrocher.

Ainsi qu'à Andrew lui-même.

Alors que Jenna et moi nous étirons sur le sol après un rude exercice à la barre, le voilà qui arrive dans la salle et vient s'accroupir entre nous. Je m'assieds en rentrant mon ventre, attrape son sweat que je pose sur mes épaules afin qu'il ne me le reprenne pas.

– Je voulais juste vous donner un tuyau, nous annonce-t-il, l'air malicieux. Yasmin et moi avons prévu quelque chose de marrant pour ce soir.

– Quoi ?

– Vous viendriez si on décidait de filer en douce pour aller prendre un bain de minuit dans le lac ? Ses paroles me laissent bouche bée, comme si je venais de prendre un coup de poing dans l'estomac. Un bain. Dans le lac. Après ce qui s'est passé la semaine dernière...

Il me touche le bras.

– Sam. Je comprends. Mais je crois que tu devrais venir.

Je reste encore coite.

– Moi, j'y tiens, insiste-t-il.

Il ne regarde que moi, comme si Jenna n'était pas là, comme si nous étions les deux seules personnes dans cette salle, dans cette maison, sur cette planète.

– C'est une tradition de J'Optimise mes Performances. Nos conseillers l'ont fait avec nous, et on le fait avec vous. On voudrait que vous veniez.

Je finis par balbutier :

– Je... euh... D'accord.

– À minuit. On se retrouve à la porte de derrière.

Puis il se tourne vers Jenna qui hoche la tête.

– Bravo ! conclut-il.

Il se relève en prenant appui sur mon épaule. Tandis qu'il s'en va, je sens encore l'empreinte de sa main sur mon corps et la frotte machinalement.

– Ça va, ton coup de soleil ? me demande Jenna avec un petit sourire.

– Ça brûle.

Je me tourne sur le côté pour ne pas croiser son regard.

Elle ne dit plus rien, ne me pose pas de questions auxquelles je ne saurais répondre.

Cette nuit, après m’être lavé le visage et brossé les dents, puis avoir enfilé mon pyjama – mon maillot de bain en dessous, qui m’enserme comme un étau –, je me suis réfugiée sous mes couvertures en surveillant les aiguilles de la pendule qui avancent vers minuit. Zoe, quant à elle, reste assise sur son lit, revêtue de son deux-pièces rose, d’un short et d’un bonnet de bain ; à croire qu’on n’avait pas décidé de se cacher.

– Tu veux qu’on se fasse prendre ? lui dis-je.

– Par qui ? La directrice est couchée. C’est Andrew et Yasmin qui ont organisé tout ça.

– Mais si...

– Tu t’inquiètes trop, Barb.

Je lui jette un regard mauvais et lui balance toute mon inquiétude.

– Pourquoi Andrew t’a dit de venir, d’abord ?

– Parce que je l’ai obligé. Je lui ai dit que sinon j’attendrais que vous soyez tous partis pour aller prévenir le Dr Lancaster.

– C’est vrai ?

– Non. N’empêche que je pourrais. Peut-être que ça la mettrait de mon côté pour une fois. En fait, je ne sais pas pourquoi Andrew m’a invitée. Peut-être parce qu’il est gentil. Tu n’as qu’à lui demander. Vous avez l’air de bien vous entendre, tous les deux.

Je ne mords pas à l’hameçon et on reste silencieuses jusqu’à ce que la pendule indique vingt-trois heures cinquante-neuf. Là, Zoe se lève d’un bond, attrape sa serviette.

– Viens.

Elle ouvre la porte sans bruit, jette un coup d’œil dehors. Personne dans le couloir, mais on devine les silhouettes d’Omar et Dominic qui disparaissent en bas de l’escalier. On les suit et, arrivées dans la cuisine, on trouve Andrew et Yasmin, avec Katie, Jenna et les deux garçons. Andrew ouvre la porte de derrière et, posant un index sur ses lèvres, il nous fait sortir.

Je me colle à ses pas et on court à travers la pelouse obscure. Je lui demande :

– Tu es sûr qu’on n’aura pas d’ennuis ?

Comme si rien d’autre ne me préoccupait.

– Oui. On ne risque rien. Le tout, c’est de se comporter normalement. Comme des ados.

Cette dernière remarque me détend un peu. Avec sa collègue, ils seraient plutôt passés du côté adulte. Tandis que j’ai seize ans. Pourtant, il me sourit de toutes ses dents.

– Content que tu sois là.

– Moi aussi.

Mais, à mesure qu’on approche du lac, mon anxiété revient et s’installe. Je m’arrête là où je me suis effondrée il y a une semaine, recule d’un pas, puis de deux.

– Tout se passe bien ? me demande Andrew avec un nouveau sourire. Tu vas...

– Non.

Bon, je ne vais pas non plus faire une crise de panique, mais pas question de mettre un pied dans l’eau. Je m’assieds sur un tronc d’arbre, à l’entrée du chemin qui mène au ponton, et là je les regarde tous se déshabiller, plonger, patauger.

Andrew prend place près de moi, bras nu contre bras nu.

– Sam, dis-moi quelque chose.

– Je ne peux pas. Il faut que je retourne là-bas. Tu n’auras qu’à dire que j’ai oublié quelque chose.

– Parce que tu ne veux pas te mettre en maillot devant nous ?

Je ne réponds pas, mais c’est comme si j’avais dit oui.

– Sam, soupire-t-il, tu ne peux pas oublier ton corps une minute dans ta vie ? Tu ne peux pas l'empêcher de te priver de tout ? Tu as envie de te baigner ?

Je hoche la tête.

– Alors, viens.

– Je ne peux pas.

Il reste un instant silencieux.

– Quand j'envisageais de quitter le football, reprend-il, j'ai failli me dégonfler en chemin.

– Tu as failli ne pas quitter ?

– Non, j'ai failli... je me disais... que si je me blessais, je pourrais cesser de jouer sans devoir dire à mon père et à mon entraîneur que j'en avais marre du football. Ça aurait été si facile : il suffisait de mal me positionner, de me laisser tomber... J'aurais été sorti sans rien dire à personne, sans lâcher qui que ce soit. Mais ça n'aurait pas été honnête. Et je ne pouvais pas m'en aller sur un mensonge. Le Dr Lancaster m'a dit que, même ici, je ne savais pas trop si je voulais vraiment arrêter.

Je ne vois pas vraiment où il veut en venir, mais je le laisse poursuivre. J'ai l'impression qu'on se retrouve tous les deux tout seuls, avec sa voix qui murmure à mon oreille, son bras qui effleure le mien...

– Je sais que ce n'est pas du tout la même chose, commente-t-il, et je ne veux surtout pas que tu prennes ceci comme une suggestion. Mais pourquoi n'as-tu jamais essayé de t'affamer jusqu'à devenir aussi mince que tu le voudrais ?

Cette fois, on y est. La question que j'espérais ne jamais l'entendre poser.

Je garde les yeux fixés au sol.

– J'y ai pensé. Beaucoup.

Je préfère ne pas lui dire ce que j'ai essayé...

– Mais je ne suis pas si courageuse...

– Justement, je ne crois pas que le courage consiste à se faire du mal. Je crois qu'il est plus courageux de ne pas prendre cette voie.

– Tu dois avoir raison, dis-je dans un soupir. En plus, si ça ne servait à rien de m'affamer ? Si je voulais devenir encore plus mince, toujours plus mince ? Si je devais constamment penser que... j'ai tort ?

– Si tu arrêtais surtout de croire que tu as tort ?

– Là, je te suis parfaitement.

– Bon... alors un pas après l'autre. Là, tu vas au bout de la jetée en maillot de bain – je suis sûr que tu es magnifique – et tu sautes dans l'eau. Vas-y en toute confiance, et tu verras bien que tu n'avais rien à craindre.

– « Fais comme si et ça viendra » ?

– C'est une autre façon de le dire.

Nos deux visages ne sont séparés que par quelques centimètres. Nous pourrions nous embrasser. Un minuscule mouvement et... D'autant qu'il me regarde de ses grands yeux brillants, les lèvres entrouvertes...

– Bon, vous venez tous les deux ? lance Zoe depuis le lac.

Andrew se redresse, se lève, ôte son tee-shirt et j'en reste le souffle coupé. Il baisse les yeux vers moi.

– Viens, s'il te plaît.

– Je...

Je pousse un soupir tremblé. Et pas seulement à cause de cette anxiété qui me dévore. Je sens sa présence, cette esquisse de baiser – s'il pensait à la même chose – sur tout mon corps.

– D'accord.

Il me tend la main pour m'aider à me lever.

– Tu peux te retourner ?

Autant j’aimerais qu’il apprécie ce qu’il voit – qu’il m’apprécie –, autant je ne suis pas prête à me déshabiller devant lui. Ni personne d’autre.

– Bien sûr.

Je ne vois plus que son dos.

Je me débarrasse de mon pantalon de yoga, passe mon haut par-dessus la tête, et je me retrouve en maillot une-pièce noir. Le grondement de mes oreilles atténue le clapotis de l’eau et le bourdonnement des insectes. Je respire encore un grand coup. Et je cours. Je dépasse Andrew. Tout le long de la jetée. Je me retrouve dans l’air, flotte une fraction de seconde et atteins l’eau dans un bruyant plouf.

Andrew plonge peu après. Il remonte à la surface et me sourit. Je lui rends son sourire au milieu de ce lac froid et sombre, mais la lune et les étoiles s’y reflètent et seules ma tête et mes épaules demeurent visibles. Je me sens à l’abri.

– Tu en as mis un temps ! lance Zoe en nageant sur le dos autour de nous.

– Je... j’ai dû...

– On devait discuter d’un truc, coupe Andrew. C’est ma faute.

Il se rapproche de moi :

– Tu veux leur raconter ?

– Pas du tout ! Je voudrais profiter de l’eau ! Avec toi.

Je n’en reviens pas d’avoir ajouté ces deux derniers mots, alors je m’empresse de rectifier :

– Avec vous tous !

Là, je me sens tellement idiote que je préfère continuer à barboter parmi le groupe sans plus rien dire.

L’eau me glisse sur la peau. Je suis là. Je nage. Ça fait peur, et en même temps pas trop. Je me tourne sur le dos pour mieux admirer le clair de lune. Je laisse l’eau me bercer. Je me sens légère.



## 20

On regagne la maison vers deux heures du matin, dans l'obscurité et le silence. Je redoute de faire craquer le parquet, de peur de réveiller le Dr Lancaster, et je ne respire plus avant de nous retrouver dans la chambre avec Zoe. Mais, alors que j'ai tout juste ôté mon maillot pour m'installer au lit, la voilà qui rouvre la porte.

– Je reviens, me dit-elle tout sourires.

– Tu vas où ?

– Nulle part. En bas.

– Pourquoi ?

– J'ai oublié quelque chose.

– Quoi ?

Pour autant que je sache, elle a rapporté tout ce qu'elle avait emporté. Bikini, short, bonnet de bain, chaussures, serviette – pas grand-chose à oublier dans tout ça.

Zoe pousse un grand soupir.

– Bon, d'accord, tu m'as eue. Tu peux venir avec moi.

– Mais où ça ?

– Viens. Allez, Barbs, vis un peu.

Elle me fait signe de la rejoindre.

Sans trop savoir pourquoi, je la suis. On redescend dans l'entrée, nos pas étouffés par l'épais tapis qui couvre les marches. Zoe s'arrête devant la porte du bureau du Dr Lancaster, tourne la poignée, ouvre et me pousse vivement à l'intérieur.

– Qu'est-ce qu'on...

– Chut ! souffle-t-elle en plaquant la main sur ma bouche.

On attend pour vérifier si quelqu'un nous a suivies et moi, je n'ai plus qu'une envie : remonter en haut au galop. Quelle idée, aussi ! Je ne tiens pas à me faire surprendre ici avec elle. Je n'aurais jamais dû l'écouter. Il y a des limites à ce qu'un « vis un peu » peut vous entraîner à faire.

Mais si Zoe libère ma bouche, elle ne lâche pas mon poignet lorsqu'elle ouvre le premier tiroir du bureau.

– Lequel est à toi ? demande-t-elle en désignant les six téléphones qui s'y trouvent.

Je désigne le mien et elle me le tend, avant de prendre celui qui doit être le sien.

– Comment tu savais...

– Je suis déjà venue ici.

– Quand ?



– L'autre soir. Je voulais inspecter les lieux. C'était du gagnant-gagnant : soit je trouvais du nouveau sur chacun de vous, soit je me faisais prendre et renvoyer chez moi. Ou mieux : je trouvais du nouveau sur chacun de vous *et* je me faisais prendre et renvoyer chez moi.

Là, ça devenait du gagnant-gagnant-gagnant.

– Tu as lu nos dossiers ? C'est personnel !

– Plus maintenant, s'esclaffe-t-elle. Tu devrais voir ta tête, là ! Mais non, je n'ai pas lu vos dossiers personnels. Ils sont dans un placard fermé à double tour, et je n'ai pas trouvé la clé. Peut-être que le Dr Lancaster la garde autour du cou la nuit.

Je me tords les mains pour les empêcher de trembler.

– Bon...

– Juré ! Parole de scoute. Tes secrets sont à l'abri.

– D'accord.

Elle allume son téléphone et se met à textoter. Je ne sais plus trop quoi penser.

– Pourquoi tu m'as donné le mien, au juste ?

– Fais-en ce que tu veux.

Ce que je veux.

Qu'est-ce que je veux ?

Aussitôt, je sais. Dimanche, dans la chambre bleue du Biltmore, Andrew a dit que je devrais parler à Marcus, tourner la page, aller de l'avant. Sans plus y réfléchir, j'allume mon téléphone.

Marcus répond à la troisième sonnerie, d'une voix endormie.

– Allô ?

– Salut, c'est moi.

Long silence, puis :

– Sam ?

– Oui.

– Ça va ? Il est quelle heure ?

– Tard. Tôt. Désolée.

– Tu n'es pas à ton camp thérapeutique ?

– Si.

– Et tu dois m'appeler ?

– Non.

– Ah, bâille-t-il. Tu vas bien ?

– Oui. Très bien. C'est dur, tu sais, ici. Mais je crois que je...

Je m'interromps, Marcus n'est plus censé connaître chacune de mes pensées. C'est à lui de tout me raconter.

– Je t'appelle parce que...

Je jette un coup d'œil vers Zoe ; et puis non, l'important, c'est ce que Marcus veut me dire, pas ce qu'elle pourrait entendre.

– Pourquoi tu as rompu avec moi ?

– Oh là ! Droit au but. C'est, euh... nouveau.

Il pousse un grognement, comme s'il était en train de s'asseoir.

– Je te l'ai dit, Sam. Tu étais... différente. Et je ne savais pas comment...

La colère me monte au nez.

– Alors, tu m'as laissée tomber parce que je ne suis pas aussi... parce que je... et toi, tu te crois génial, peut-être ?

– Attends, quoi ? De quoi tu parles ? On est en pleine nuit, Sam. Vas-y, dis ce que tu as à me dire.

– Parce que j'ai grossi.

Un éclat de rire retentit au bout du fil. Ça me donne envie d'envoyer promener le téléphone à travers la pièce. Mais je tiens bon. J'attends.

– Arrête... tu rigoles, là ?

– Non, dis-je d'une toute petite voix.

– Mais, on n'a pas rompu parce que tu avais... grossi. D'ailleurs, c'est faux. Sauf si tu as horriblement changé depuis quinze jours. Pour tout te dire, j'aime bien les rondeurs.

Là, j'ai presque l'impression de l'entendre sourire.

– Alors pourquoi ?

– Tu étais toujours trop déprimée. Comme si la moindre chose te faisait pleurer. J'avais beau faire, rien ne te remettait de bonne humeur. Et quand je t'en parlais, tu paraissais prête à m'arracher la tête. Alors, je n'ai plus rien eu envie de te demander. Et, dès qu'on sortait, tu paraissais trop... complexée.

– Continue.

– Alors, je ne savais pas comment te remettre à l'aise. Et je... j'avais tellement de trucs à faire, tu sais, avec le base-ball, et le club de sciences et... et avec toi, ça devenait moins sympa. C'était stressant, énervant. J'en pouvais plus.

– Oh !

– Ouais, désolé si j'ai l'air vache.

– Ça va. C'est moi qui t'ai posé la question. Je voulais savoir.

Ce qu'il dit là... ça change tout. Il ne m'a pas lâchée à cause de mon apparence. On a rompu à cause de mon état émotionnel. Or, c'est juste ce que j'essaie d'améliorer en ce moment. Et je vais mieux. Je n'ai plus qu'à me préparer pour... le prochain.

Marcus bâille encore. Je l'imagine bien, la bouche ouverte comme celle d'un lion. Il a toujours eu l'air si content de lui !

– Alors, c'est réglé entre nous ? finit-il par demander.

– Oui.

– Si ça peut te faire plaisir, je suis content que tu te fasses soigner.

– Moi aussi.

– Bon, Sam. Je me lève tôt, aujourd'hui.

– Bonne nuit, Marcus.

Ça ressemble plutôt à un adieu, mais ça me touche moins que je ne l'aurais cru.

– Bonne nuit.

Il raccroche.

Et l'écran s'éteint.

– C'était... intéressant, commente Zoe, assise sur le canapé. Tu croyais vraiment qu'un type t'avait lâchée parce que tu avais grossi ?

– Oui, vraiment.

– Au moins, maintenant, tu sais la vérité. Tu as quelqu'un d'autre à réveiller pour le passer au gril ?

J'ai presque envie d'appeler Bianca. Mais elle est à son stage de danse intensif et je ne voudrais pas trop la fatiguer en vue des cours de demain. De toute façon, je ne sais pas ce que j'aurais voulu lui dire. Peut-être m'excuser... mais pour quoi, au juste ? Et comment ?

J'ouvre mes mails, saute les spams, finis par trouver un message de Bianca, daté de dimanche soir :

Salut, Sam-a-lam-a !

Juste pour te dire bonjour, que je pense à toi, que tu me manques. Dommage que tu ne sois pas ici.

Je viens de m'installer dans ma chambre. Ma coloc est de San Francisco. Elle vient de passer toute l'année là-bas, à l'école de ballet. Du coup, j'ai droit aux derniers potins de la côte Ouest. Je te tiendrai au courant régulièrement.

Tu peux m'appeler ? M'envoyer un texto ou un mail ? On ne t'interdit quand même pas toute communication !  
C'est comment, là-bas ? Je veux tout savoir !  
Non, sérieux, j'espère que tu fais des progrès.  
Je suis là si tu as envie de parler.  
De ce que tu veux, quand tu veux.  
Bises, B

Comme toujours, Bianca termine son message par une tonne d'émoticônes. Cette fois, c'est un smiley à lunettes, un chat aux yeux en cœur, la danseuse en robe rouge, une fleur, un caneton et une statue de l'île de Pâques.

Avec un sourire, je tape « réponse ».

Zoe s'éclaircit la gorge.

– Il faut y aller. Désolée.

– D'accord.

Je tape :

Toi aussi, tu me manques. Beaucoup de choses à te dire, mais pas le temps maintenant. En principe, je ne suis pas censée me reconnecter. Biz. Sam.

J'attends que le message soit parti pour éteindre mon téléphone et le remettre dans le tiroir que Zoe tient encore ouvert.

– Alors, demande-t-elle, contente d'être venue avec moi ?

– Oui. Tu as déjà amené quelqu'un d'autre ici ?

– Non, juste toi.

– Pourquoi ?

– Comme ça. En remerciement du porte-clés. Désolée d'avoir parlé de ton cul devant tout le monde.

– Comment tu savais que j'avais un appel à passer ?

– Tout le monde en a un, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

La matinée du lendemain commence sur le court de tennis. En principe, c'est Zoe qui doit nous apprendre les règles du jeu, afin que nous puissions jouer un match amical. Son challenge consiste à se rappeler que le tennis ne représente pas seulement un devoir infligé par les parents. Que c'est aussi un jeu et qu'elle est douée.

Elle semble d'ailleurs s'amuser, à en juger par les insultes qu'elle nous balance :

– Peur du bal, Princesse de Glace ? crie-t-elle à Jenna qui vient de plonger face à un service puissant.

Andrew s'approche d'elle, pose les mains sur ses épaules, lui dit quelque chose, les yeux dans les yeux. Elle hoche la tête, répond.

– Il est si gentil avec elle ! observe Yasmin à l'adresse du Dr Lancaster.

Elles se trouvent à quelques mètres de là. Je leur tourne le dos, jouant à envoyer des balles dans un seau, tout en les écoutant.

– Elle est gentille avec Andrew, continue Yasmin, alors qu'elle ne m'a jamais adressé un mot gentil.

– Chaque pensionnaire mérite une approche différente de la part des représentants de l'autorité, répond le Dr Lancaster. Zoe a besoin de ce qu'Andrew peut lui offrir. Tandis que vous, autant qu'Omar, semblez l'avoir repoussée.

– C'est encore un jeune. Et nous avons le même genre de tâche à remplir.

– Vous m'avez dit que Katie avait aussi confiance en vous.

– Oui, elle me rappelle ma petite sœur.

Je suis restée trop longtemps près d'elles. Je n'ai plus de balle à ramasser. Je devrais m'en aller. Mais j'ai envie d'en entendre davantage. Je voudrais savoir si elles vont dire quelque chose sur Andrew et moi. Si elles ont remarqué le temps qu'il passait avec moi ?

– Barbie ballerine ! Viens ici, s'écrie Zoe.

Je me dirige vers elles à contrecœur.

– Montre-leur comment on fait, ajoute-t-elle en me lançant une raquette.

Je l'attrape au vol, prends une balle dans le seau, la lance en l'air et, pur coup de chance, l'envoie par-dessus le filet.

– Là ! couine Zoe. On va tous faire la même chose !

Elle nous dispose en ligne, chacun avec plusieurs balles, et nous fait effectuer plusieurs services. Je lance, swingue, frappe ; lance, swingue, frappe ; lance, swingue, frappe. Certaines balles vont dans le filet, plusieurs passent, après la première.

Ce matin, je me sentais plus légère en me réveillant. Comme si ça m'avait fait du bien de me jeter à l'eau en parlant à Marcus. On va ensuite passer à mon challenge. Hier encore, je redoutais cet instant, mais plus maintenant. Je me sens plus calme que jamais depuis mon arrivée. En fait, je suis optimiste. Impression que je n'ai plus ressentie des mois durant.

Tout ça grâce à Andrew et ses petits gestes : en m'incitant à me secouer, en venant à ma rencontre, une tasse de café à la main. En m'assurant que je peux tout affronter. Quand il dit ce genre de chose, je le ressens au fond de moi. Il me rend plus forte. Meilleure. D'une main, il protège ses yeux du soleil. Et, dans cette lumière, moi j'ai l'impression de le voir scintiller. Irradier. Et, quand il me sourit, je ne parviens plus à voir autre chose.



## 21

**L**a première chose qu'on doit faire, en entrant dans le Kitchen Café du campus, c'est de passer un tablier et de coiffer des toques de cuisinier, comme dans les films. Ensuite, on doit se laver les mains. Longtemps. Dès que j'ai fini, le Dr Lancaster m'entraîne dans l'arrière-cuisine pour me parler en tête à tête.

– Savez-vous ce que vous faites ici, Sam ?

Je regarde autour de moi, les étagères et les instruments. Je me sentais bien en entrant ici mais, maintenant, j'éprouve mes premiers serremments de cœur.

– Parce que, j'ai, euh... un problème d'alimentation. Mais je ne vois pas comment...

– Andrew me dit que vous l'avez aidé plusieurs fois à préparer le petit déjeuner.

– Oui. Je me lève souvent tôt, alors je me suis dit que je pourrais peut-être m'y coller.

Je ne précise pas que je me lève tôt parce que je n'ai pas envie qu'on me voie me doucher ni m'habiller. Ou alors que j'aide Andrew parce que j'ai envie de me trouver auprès de lui.

– Cependant, comme nous en avons discuté, vous avez du mal à manger certains aliments que nous vous servons.

– Mais, dis-je en secouant la tête, ce challenge concerne bien la cuisine ? Pas... l'alimentation ?

– Ne préférez-vous pas connaître tous les éléments des plats que vous mangez ? Pouvoir les assembler vous-même ? Par exemple, comme dans un bar à salades ?

– Sans doute. Je crois.

– Avez-vous tendance à estimer certains aliments « bons » et d'autres « mauvais » ?

Là, c'est facile :

– Oui.

– Et si vous saviez quels ingrédients composent les « mauvais » aliments ? Si vous saviez comparer les mêmes portions différentes en fonction de leur pouvoir nutritif ? Manger sainement ne signifie pas forcément stresser et se priver. En apprenant à cuisiner, vous pourriez récupérer en quelque sorte le pouvoir que la nourriture a sur vous.

– D'accord...

Là, je suis dévorée d'anxiété. J'ai envie de relever le challenge. Ou de passer à autre chose. Le Dr Lancaster me ramène dans la cuisine. Tout le monde m'attend. Ainsi qu'un plat à lasagnes.

Comment savait-elle ?

Les lasagnes sont l'un des aliments sur lesquels ma mère a posé le plus grand interdit. Alors que j'aimais bien ça.

*Prends les bonnes options, Samantha.*

Le Dr Lancaster appuie une main sur mon épaule. Et je finis par demander :

– Il faut que je mange ça ?

– Pas encore. Vous allez d'abord apprendre à le préparer.

Puis elle nous présente la femme qui va diriger la session.

– Voici Lisa. Non seulement elle fait partie de mes professeurs de psychologie associés, mais elle enseigne aussi la cuisine en cours facultatifs du service santé.

– Merci, Debra, dit celle-ci. Nous allons donc faire des lasagnes, aujourd'hui. Nous en mangerons pour le déjeuner et nous donnerons le reste demain à la réunion du département des sciences.

Qu'ils les prennent. Je n'en veux pas.

*Bien sûr que si ! Tu en crèves d'envie. Tu désires toutes ces calories.*

Lisa nous installe chacun devant une place du comptoir, où nous attendent une planche à découper, un couteau, un plat à lasagnes, un panier de légumes et d'autres ingrédients. Je me retrouve juste à sa droite. Andrew prend la place à ma gauche. J'essaie de me concentrer sur sa présence apaisante pour me sentir moins secouée.

– Règle numéro un ! lance Lisa. On ne joue pas avec les couteaux. Un couteau n'est pas un jouet.

Elle désigne Zoe qui brandit déjà le sien, mais se hâte de le reposer avec un sourire crispé.

– Règle numéro deux, poursuit Lisa. Suivez mes instructions. Je n'ai aucune envie de voir quelqu'un s'empoisonner aujourd'hui.

Dominic ricane. Katie rit doucement mais, quand nos regards se croisent au-dessus du comptoir de métal, elle articule, ça va ?

Je fais oui de la tête.

– Nous allons commencer par découper les légumes. Nous avons des carottes, des aubergines, des courgettes et des épinards. Tout se coupe, sauf les épinards.

Là-dessus, elle fait des rondelles de carottes avec des gestes sûrs et rapides.

– On dirait un « Masterchef » ! observe Omar l'air ravi.

– Je suis flattée, répond-elle.

– J'aime bien la chaîne Cuisine, dit-il alors à Dominic. Tu regardes ce genre d'émissions où...

Je préfère ne pas écouter la suite et choisis une courgette que je me mets à découper lentement, méthodiquement. Je m'aperçois que je suis en train de compter, dans ma tête. Vingt-trois tranches. Ensuite viennent les carottes. La première donne dix-sept rondelles, la deuxième vingt-six. Ces mouvements répétitifs me font du bien. Coupe, coupe, coupe, coupe. J'en oublierais presque qu'il s'agit de nourriture.

Mais quand on se met à superposer les couches de pâtes, de sauce, de fromage et de légumes, ça prend vraiment l'allure de ce que je redoutais. J'essaie de suivre les instructions, en même temps, il m'est difficile de mettre autant de fromage que le dit Lisa. Même s'il y a écrit « light » sur l'emballage. Lisa s'en aperçoit.

– Problème de maths ! s'écrie-t-elle. Combien de portions avez-vous dans ce plat à lasagnes ?

– Euh... huit ?

– Erreur ! Douze.

Elle montre avec son couteau où on va couper.

– Combien de calories y a-t-il dans chaque paquet de ricotta ?

Je m'étrangle presque en lisant l'étiquette.

– Sept cents !

Un repas complet.

Et je dois verser le tout dans ce plat. Ça me dégoûte presque de le toucher.

*Tu es trop répugnante...*

– Que donnent sept cents calories divisées par douze ?

– Euh...

J'hésite, jusqu'à ce que Dominic vienne à mon secours :

– Cinquante-huit, virgule trois.

Katie en reste bouche bée.

– Quoi ? dit-il. Je suis bon en maths.

Lisa me soulève le menton pour que je la regarde.

– Si nous utilisons un paquet pour chaque couche de lasagnes, ça nous fera à peine plus de cent seize calories de ricotta par portion. Ça vous va ?

Je me sens mortifiée.

– Oui, je préfère.

– Et ceci ? demande-t-elle alors en agitant une boîte.

– Pâtes de blé entier...

– Voilà.

– Et donc, ces lasagnes vont avoir un goût de carton, lâche Zoe.

– Je vous demande pardon ? interroge Lisa, l'air faussement horrifiée.

– J'ai dit que ça aurait un goût de...

– Je croyais que vous proposiez de m'aider à nettoyer la cuisine lorsque nous aurions fini !

– Quoi ? Non ! Sûrement pas !

– Ça vous fera du bien. Le ménage forge le caractère.

Quand Lisa traverse la cuisine pour vérifier la température du four, Zoe lui envoie un morceau de carotte. Qui atterrit entre Andrew et moi. Je suis tellement sur les dents que je ne prends pas le temps de penser à ce que je suis en train de faire. J'attrape le morceau de carotte et le lui renvoie.

Zoe me décoche un sourire.

– Ah, c'est parti !

– Zoe... lance Andrew comme un avertissement.

C'est là qu'il reçoit un morceau de nouille crue sur la tête.

– Vingt points pour Serpentard !

Zoe balance sur Jenna une mince tranche d'aubergine qui lui rebondit sur le bras avant d'atterrir au sol. Avec une grimace, Jenna lui renvoie un bout de courgette.

– Arrêtez, quoi ! crie Yasmin.

Trop tard.

Omar jette une poignée d'épinards à travers le comptoir vers Dominic qui réplique avec une boule de mozzarella sur Katie, qui balance de la ricotta à Jenna ; alors Zoe ouvre sa bouteille de marinade et...

– Arrêtez ! ordonne le Dr Lancaster d'une voix si forte que tout le monde s'immobilise.

Surpris. On a trouvé le moyen de se battre comme des gamins. Pendant vingt secondes. Mais ça m'a permis de me détendre. Pour le moment.

Je jette un coup d'œil à Andrew, qui se mord les lèvres.

– C'est bon, lâche sèchement Lisa toujours devant les fours. Ils seront tous de corvée pour nettoyer la cuisine.

Tout le monde grogne, mais personne ne semble révolté.

On achève d'assembler nos lasagnes et on les met au four. Après quoi, Lisa distribue les tâches de chacun. Je suis chargée de rincer les plats, Dominic doit passer la serpillière, Omar ranger les ingrédients, Katie nettoyer le comptoir, Jenna mettre la table pour le déjeuner, Zoe sortir les ordures. Pas seulement celles que nous avons produites au cours de la dernière heure, mais aussi celles d'hier. Elle passe devant moi, chargée d'un énorme sac. Ça empeste.

Andrew reste à côté de moi, chargeant le lave-vaisselle à mesure que j'ai passé les plats sous l'eau.

– Ça va ? me demande-t-il.

J'arrose un saladier.

– Je me sens drôle.

– Comment ça ?

– Je n’ai pas aimé... pourtant, je n’ai pas fait de crise de panique, c’est bon signe, non ?

– D’après toi, comment ça se serait passé si c’était ton premier jour ici ?

– Bien pire.

– Alors oui, je dirais que c’est bon signe.

– Et toi, quel était ton challenge quand tu étais pensionnaire ?

– Le Dr Lancaster m’a fait écrire tout ce que l’entraîneur, mon père et tout le monde me disaient sur le football. Positif comme négatif. Après quoi, les autres m’ont relu mes phrases pendant que je m’exerçais à faire des passes.

– Ouille ! Ça semble terrible.

– Oui, mais au bout de quelques minutes j’avais juste l’impression d’entendre du bruit.

Il me prend des mains une poignée de couverts mouillés et les pose dans la machine.

– Alors, continue-t-il, j’ai vite trouvé le moyen d’arrêter d’écouter ces voix pour juste faire ce que j’avais à faire.

– Tu t’es mis en pétard ?

J’ai beau me sentir mieux, je suis sûre que j’aurais explosé, à sa place.

– Ça m’a énervé, bien sûr. Mais aussi obligé à me concentrer.

Je rince les derniers plats avant de demander :

– Alors, tu crois que ça me ferait du bien d’apprendre à faire la cuisine ?

– Tu as bien acheté ce tablier, vendredi dernier. Ça semble écrit dans ta destinée.

Je pouffe de rire.

– C’est ça, ma destinée. Non, sérieux. Ça pourrait m’aider à manger devant les autres ? Toi qui as commencé tes études de psychologie, qu’est-ce que tu en penses ?

– Je ne sais pas. Jusque-là, mes cours portaient surtout sur l’histoire et sur la théorie – genre les hypothèses de Freud sur le développement humain opposées à celle de Jung ou d’Erikson. J’avais pris psychopathologie le dernier semestre, mais c’était surtout une revue de tous les désordres mentaux et émotionnels qui pouvaient exister. On n’a pas beaucoup parlé de traitement.

– Ah...

– En fait, si je devais te poser une question, en tant que mentor, ce serait : comment te sens-tu à l’idée qu’on va manger ces lasagnes ?

J’ôte mes gants de caoutchouc, en songeant au regard de ma mère si elle me surprenait devant un plat de pâtes.

– Anxieuse. Mais peut-être pas autant que je le devrais.

– L’important, c’est de te dire que tu ne devrais pas t’inquiéter à l’idée de manger, Sam. Ni te regarder dans la glace ni inciter les autres à te regarder.

– Pourtant, c’est exactement ce que je fais tout le temps.

– Je sais.

Il me sourit et, malgré mon anxiété, ce sourire me réchauffe le cœur. Quoi que je puisse penser de moi-même, il ne semble pas me critiquer.

*Il a une petite amie.*

Il a dit que c’était difficile entre eux. Il m’a pratiquement laissé entendre qu’ils allaient rompre.

*Il est trop vieux pour toi.*

Quatre ans, franchement, ce n’est pas grand-chose.

*Tu es une pensionnaire. Lui, un conseiller.*

M’en fiche.

Quand les lasagnes sortent du four, crépitantes et fumantes, Lisa me tend le premier plat. J’en coupe une petite tranche, souffle dessus pour la refroidir. Tout le monde me regarde, dans l’attente du verdict.



– Vous pourriez... euh... vous retourner ?

Je n'arriverai jamais à avaler ce morceau avec tous ces yeux posés sur moi.

Ils le font tous, sauf Zoe, qui continue de m'observer avant de lâcher :

– Oh, tu veux dire tout de suite, là ?

Enfin, elle se retourne aussi.

J'ouvre la bouche, y pose la lasagne, mâche. Je réprime de justesse un gémissement de satisfaction.

C'est trop bon ! Ce fromage crémeux, ces légumes si tendres, cette sauce goûteuse et acide juste ce qu'il faut.

– Délicieux ! dis-je au groupe. Et chaud.

– Très bien, dit Lisa en coupant des parts. Vous tous, maintenant, allez-y !

Je mange la mienne en onze bouchées. À l'aide de ma fourchette, je récupère les épinards et la sauce restés dans l'assiette. Après quoi, je me lève de la table, parfaitement rassasiée. Et heureuse. J'ai affronté le challenge. Malgré mon anxiété, je m'en suis tirée. Quand j'aperçois Andrew qui me sourit, je me sens encore mieux.

Comme nous regagnons J'Optimise mes Performances, Andrew reste à côté de moi. J'aimerais qu'on se tienne par la main, qu'il me passe un bras autour de la taille.

Alors que je me mettais à évoquer ses mains, ses bras, je nous ai vus en train de danser. Je suis sûre que c'est un excellent partenaire. Fort, attentif, gentil.

J'adore la danse classique en couple.

Du moins j'adorais, avant. Quand je n'avais pas encore pris sept kilos.

Ce n'est quand même pas ma faute si je n'ai pas fait assez de pas de deux cette année. Une fois que Bryce a obtenu son diplôme, il ne restait que Theo dans notre compagnie. Il a vraiment du talent... mais il est également plus petit et plus maigre que moi. Jamais il ne pourrait me soulever au-dessus de sa tête.

Tandis qu'Andrew... Je parie qu'il pourrait me faire voler.

Sa voix interrompt mes pensées.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais une tête !

– Rien.

– Tu veux qu'on en parle ?

– Non, c'est bon.

– Arrête ! Je croyais qu'on avait dépassé ce stade.

Il me heurte l'épaule et une tornade se lève en moi ; mais ce n'est plus de l'anxiété, plutôt de l'impatience.

– Je me disais qu'on pourrait danser en couple.

– En couple ?

– Oui, tu sais, quand un mec et une fille dansent ensemble et qu'il soulève la fille... pas obligé que ce soient un mec et une fille, ça peut être deux mecs, ou deux filles, ou un groupe... Enfin, voilà, ça me manque.

Flotter dans les airs. Bondir plus loin que je ne pourrais jamais le faire seule. Tourner plus vite, garder l'équilibre plus longtemps. Sentir deux corps ne plus faire qu'un, changer l'espace.

– Pourquoi ça te manque ? Qu'est-ce qui t'a empêchée de continuer à danser en couple ?

Je désigne mon corps. Il me regarde des pieds à la tête ; j'essaie de ne pas frissonner.

– Là, lâche-t-il d'un ton neutre, il va falloir m'en dire plus.

– Personne ne peut plus me soulever dans mon école de danse.

– Tu plaisantes ! Ce sont tous des mauviettes ou quoi ?

– Il n'y a plus qu'un mec, dis-je en riant. Et ce n'est pas vraiment un athlète.

– Ah ! D'accord, je pourrais sans doute effectuer quelques figures avec toi. Et puis ce serait bon pour me remettre à l'entraînement.

Je retiens mon souffle. Je vis un rêve éveillé, là.

– C'est vrai, tu veux bien ?

– Je ne... enfin, bon, pourquoi pas ? Tu pourras m'enseigner quelques portés de ballet. Je te parie dix dollars que je pourrai te soulever au-dessus de ma tête.

Il jette un coup d'œil au reste du groupe.

– On devrait peut-être faire ça ce soir. Une fois que tout le monde sera couché.

Nous deux ensemble. Seuls. Pour danser.

J'ai trop hâte.



## 22

**S**andwiches au fromage grillé à préparer soi-même. Voilà ce qui m'attend lorsque j'entre dans la cuisine pour dîner. Le buffet regorge de bonnes choses. Des odeurs de beurre, de fromage fondu, d'oignons frits et de bacon emplissent l'air. Je m'arrête sur le seuil et Zoe surgit dans mon dos.

– Qu'est-ce qui se passe, Barbie ballerine ? Tu ne supportes pas les bienfaits du fromage ?

– Ta gueule !

Néanmoins, je reste sur le seuil sans entrer.

Zoe se plante devant moi.

– Bon retour.

Je ne suis pas d'humeur à lui répondre, alors que mon estomac fait des bonds entre les bienfaits de ma discussion avec Andrew et la nourriture qui se présente à moi.

Yasmin est au fourneau.

– Prenez votre pain, votre fromage et tout ce que vous voudrez. Je m'occupe du reste.

– Je ne peux pas faire le mien moi-même ?

– J'ai du levain et du cheddar maigre avec du bacon de dinde, annonce Jenna en arrivant de la salle à manger. Si ça t'inspire.

Ses paroles me glacent. Pourquoi a-t-elle dit ça ? Elle s'est aperçue que je copiais ses repas ?

– Ça m'a l'air délicieux, dis-je en hâte.

Néanmoins, je décide de tester mon nouveau savoir-faire et de fabriquer mon propre sandwich. Je choisis du multigrain, y glisse une seule tranche de cheddar maigre, ajoute des tomates fraîches, des oignons, des épinards. Quand je compte les calories, ce n'est pas mal du tout, alors je m'offre un peu de beurre sur chaque tranche pour mieux les saisir. Et je reste devant le grill, une spatule à la main, jusqu'à ce que le sandwich soit bruni à la perfection.

Cette fois, en m'asseyant à la table, je me sens capable de le manger.

Bon, ce sera sans doute plus dur dans un environnement de danse. Ou avec ma mère. Mais là, je mange un truc que j'ai préparé moi-même, et c'est très bon.

– Alors, Sam...

Je lève les yeux sur une Katie au sourire malin.

– Comment ça se passe entre Andrew et toi ?

Je me sens rougir comme une tomate du buffet.

– Il ne se passe rien, pourquoi ?

– Je ne sais pas, on dirait que vous vous parlez tout le temps...

– Il m'aide à résoudre un petit problème.

– Un problème ? demande Jenna sceptique.

– Question d’anxiété.

– Ah, d’accord.

– Il est trop mignon, ajoute Katie en le regardant discuter à la cuisine avec Yasmin. Et puis il est drôle, gentil et...

– Et beaucoup plus âgé que toi, tranche Jenna.

– Il est à l’université, pas en maison de retraite, non plus...

– En tout cas, tu l’aimes bien. C’est réciproque ?

J’ouvre la bouche, la referme.

– Bravo ! s’exclame Katie en croisant les mains sur son cœur, c’est génial. Un amour d’été. Moi je n’ai jamais eu de petit ami. Et toi ?

– Oui, mais on a rompu avant mon arrivée ici.

– Donc, tu cherches à te consoler, constate Jenna, la tête penchée sur le côté.

– Pas vraiment.

Je ne sais comment expliquer ce que je ressens avec Andrew, alors j’essaie de détourner leur attention.

– Et, toi, Jenna, tu sors avec quelqu’un ?

– Non, là je suis célibataire.

– Sam et Andrew ensemble... c’est trop chouette ! couine Katie.

– Ça n’a vraiment rien de...

J’ai beau vouloir corriger leurs dires, je sais déjà que mon visage m’a trahie.

– Bravo, reprend Jenna. Profite, mais... enfin, non. Ne m’écoute pas. Amuse-toi.

Zoe surgit près de moi.

– Amuse-toi comment ?

– Sam avait envie de sortir se promener après le dîner, ment Jenna sans hésitation. Mais je lui ai dit qu’il allait pleuvoir.

– Oh ! Oui, tu ferais mieux d’éviter le concours de tee-shirts mouillés, observe Zoe en mordant dans son sandwich.

Je murmure *merci* à Jenna. Quand je pense à la façon dont Zoe s’est moquée de moi cette nuit à propos de nos dossiers personnels, c’est bien la dernière personne que je voudrais mettre au courant de ce qui se passe entre Andrew et moi.

Il entre dans la salle à manger et je me laisse aller à le regarder une seconde. À observer ses larges épaules et la façon dont ses cheveux blond foncé ressortent sur son polo couleur d’un coucher de soleil en été.

On a rendez-vous ce soir.

*Absolument pas.*

Ma voix intérieure ne semble pas convaincue.

Andrew s’approche de notre table.

– Sam, ta mère a laissé un message durant notre absence.

– Ah oui ?

J’aurais dû me douter qu’elle n’allait pas passer une semaine sans m’appeler.

– Elle voulait te faire savoir qu’elle avait téléphoné à ton stage de danse intensif pour redire que tu allais commencer avec une semaine de retard. Elle ou bien ton professeur te tiendront au courant dès qu’ils en auront reçu la confirmation.

– Génial ! Elle veut que je la rappelle ?

– Non. Elle a dit qu’elle te parlerait samedi, sauf si elle a du nouveau avant.

Je suis trop soulagée. Rien ne pourra gâcher ma nuit.

Andrew et moi devons nous retrouver devant la porte du fond, à minuit et demi. J'attends, le temps de m'assurer que Zoe dort, pour rabattre mes couvertures, passer les jambes au-dessus du lit. Je m'étais couchée en pantalon de yoga et débardeur noirs. J'y ajoute une chemise noire à manches longues pour le cas où il ferait froid dehors.

J'ouvre la porte lorsque Zoe s'assied sur le lit.

– Où est-ce que tu vas ?

– Aux toilettes.

– Dans cette tenue ?

– J'ai froid. Et qu'est-ce que ça peut te faire, d'abord ?

– Il fait dans les cent degrés, ici.

Elle retombe sur son oreiller.

J'attends pour m'assurer qu'elle ne va pas dire autre chose, puis je pars.

Je me rends aux toilettes. En partie parce que j'ai un peu de temps à perdre, mais aussi pour le cas où Zoe me suivrait. Je me passe les doigts dans les cheveux, afin de les tirer en queue-de-cheval, mets un peu de fond de teint sur les deux boutons qui ont jailli sur mon menton, applique du mascara sur mes cils. J'observe mon reflet dans la glace. J'ai l'air... ça va. Pas mal du tout.

À minuit trente-deux, je descends, mes tennis à la main pour faire encore moins de bruit. Je contourne le bas de l'escalier, entre sur la pointe des pieds dans la cuisine.

Quand Andrew me voit, il sourit.

– Tu as l'air d'un cambrioleur.

Est-ce bon signe ? Trouve-t-il ma tenue sexy ou ridicule ?

– Merci.

– Prête ?

Je fais oui de la tête.

Il glisse une clé dans la porte.

– Yasmin nous donne une heure. Elle lit dans la salle des Lilas. Elle m'enverra un texto s'il arrive quoi que ce soit.

– Tu as mis Yasmin au courant ?

– Il fallait bien. Ne t'inquiète pas. Elle ne sait pas ce qu'on va vraiment faire.

Un court instant, j'en reste anéantie. Et puis je me rends compte qu'il devait effectivement lui en parler.

– Pas de soucis avec Zoe ?

– Elle dort.

J'espère que c'est toujours le cas.

– Bon, alors on y va.

On prend la direction du belvédère, pas loin de la maison, pour le cas où il faudrait rentrer vite, mais hors de la vue des fenêtres. On devrait être tranquilles. Pourtant, alors qu'on court sur la pelouse encore humide après une récente averse, je ne peux m'empêcher de regarder derrière moi. Comme si toutes les lumières de la façade allaient s'allumer d'un seul coup, nous éclairer comme sur une scène. Mais non. On grimpe l'escalier de bois peint et on dispose nos lampes torches sur le banc, de façon à les orienter sur nous.

– Alors, demande Andrew. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Il faut que je m'échauffe un peu.

– Vas-y.

Je m'abaisse en seconde position, sens mes jarrets s'étirer. Je change de pied, tendant d'abord une jambe puis l'autre. Après quoi, je fais un grand écart, me penche en avant jusqu'à ce que mon abdomen touche le sol de bois.

– Tu es drôlement souple, observe Andrew.

– Pas vraiment. Il y avait une fille à mon cours, Becca, qui arrivait à se cambrer comme une contorsionniste.

– Attends. Moi, j’arrive à peine à me toucher les pieds. Tu vois ?

Je m’appuie sur les coudes pour regarder Andrew se pencher en avant, les genoux même pas tendus, les doigts balayant le sol. Quand il voit que je l’observe, il fait la grimace puis s’assied dans le pire étirement papillon que j’aie jamais vu, les pieds pointés vers le toit, le dos voûté comme Quasimodo.

– Combien de temps il t’a fallu pour parvenir à faire ça ? demande-t-il.

Je prends la même position sauf que, lorsque j’assemble les plantes de mes pieds, mes genoux reposent au sol.

– J’ai toujours été très souple, et je fais de la danse depuis dix ans. Tous les jours après l’école et pendant plusieurs semaines durant les vacances d’été.

– Tu es une dure à cuire.

Ce qui me fait sourire. Oui, je suis une dure à cuire. Comme toutes les ballerines. Mais il est rare qu’un footballeur, ou n’importe quel autre athlète, reconnaisse le travail acharné des danseurs.

– Merci.

– De rien. Encore que je me demande si ce n’est pas là, justement, ton problème.

J’en perds mon sourire.

– Si je comprends bien, on passe directement au mode « thérapie » ?

– Non, je voulais dire que tu pourrais peut-être t’accorder un peu de vacances, du temps pour toi ; après quoi, le reste de l’année te paraîtrait moins dur. Voilà.

– Je ne deviendrai une vraie danseuse que si je suis constamment dure avec moi-même, avec mon corps. Sinon, je grossirai de plus en plus, et ce sera fini pour moi.

– Tu n’es pas grosse.

– Si.

– Non, Sam, pas du tout.

Ça tourne à l’affrontement style *Il était une fois dans l’Ouest*. Je verrais presque les boules de paille rouler entre nous.

Il lâche prise le premier.

– Si je ne peux pas te faire changer d’avis, on va passer à ce qu’on avait décidé. Transforme-moi en danseur.

On se relève tous les deux.

– D’abord, dis-je, il faudrait vérifier si tu peux vraiment me porter. Ce sera inutile d’aller plus loin si je suis trop lourde...

Avant même d’achever ma phrase, je me sens soulevée de terre, un bras dans mon dos, l’autre sous mes genoux.

– Voilà, dit-il en me hissant à plusieurs reprises au-dessus de sa tête. Tu vas me devoir dix dollars. Je prends les cartes et les espèces.

Je me détends dans ses bras. Jusqu’à me sentir trop gênée. Alors, je me libère, saute à terre, manque de tomber. Pas le moment le plus gracieux de ma vie.

– D’accord, Barychnikov, dis-je. Si on commençait par le sauté de base ?

– Le sauté de quoi ?

Je m’avance vers lui, tourne la tête en tâchant d’apaiser les battements de mon cœur.

– Pose tes mains ici.

Je tapote mes côtes et sens bientôt ses paumes se poser dessus.

– Je vais sauter et tu vas devoir me soulever.

– Ça semble facile.

Son souffle me chatouille le cou et me rappelle l'exercice les yeux bandés de la semaine dernière, quand il m'a aidée à nouer le bandana derrière ma tête.

– Bon, je vais compter un, deux trois, plier les genoux et sauter à quatre.

– D'accord.

Je compte, je saute en levant les bras en cinquième position, pointe les pieds, serre les cuisses et les abdominaux. Mes bras touchent presque le toit du belvédère. Andrew me repose un peu brusquement : mais ça fonctionne. Génial !

– Encore ? dis-je. Tâche de m'aider à ne pas m'écraser au sol, d'accord ?

– Compris.

Je compte, saute, m'envole. Cette fois, j'arrive à tourner mes pieds et plier les genoux pour amortir l'atterrissage. Aucun bruit.

– Bravo ! dis-je ravie.

Et pas seulement à cause du contact avec Andrew. Voilà trop longtemps que je n'avais pas été soulevée ainsi.

– Tu veux qu'on essaie le sauté porté ?

– Bien sûr. Tout ce que tu voudras.

– Je vais le préparer ainsi...

J'effectue deux petits pas de course vers lui.

– Et là, dis-je, je vais bondir et tu vas en profiter pour me porter vers l'avant, aussi loin que tu pourras. Même si on n'a pas beaucoup de place ici.

– Donc, je reste sur place et je t'attrape ?

– Non, tu effectues ces deux pas derrière moi. Je te montre.

Je mime les mouvements qu'il devra effectuer quand il me soulèvera et me reposera.

Il hoche la tête.

– D'accord.

On essaie. Le premier n'est pas génial, le deuxième bien meilleur et ensuite, ça va de mieux en mieux. Andrew n'est pas gracieux, mais fort. Et il écoute. Quand je lui dis qu'il me serre trop, ou qu'il ne doit pas m'agripper du bout des doigts, il lâche prise très vite, attend que je lui montre la pression qu'il doit utiliser. Quand il ne compte pas bien les temps, il veut recommencer pour se corriger. Ça lui vient sans doute de la discipline sportive, à moins que ce ne soit sa personnalité qui parle, mais il suit avec beaucoup de sérieux cette première et sans doute dernière leçon de danse.

Ce qui ne me le rend que plus sympathique.

Je n'ai aucune idée du résultat que ça peut donner – c'est peut-être horrible –, mais je marche sur un nuage. Tout ça m'a tellement manqué. Je plane au septième ciel. Flotte au-dessus du sol une seconde avant d'atterrir. C'est fabuleux.

– On va essayer un piqué de poisson.

– Un piqué de poisson ? On va au restaurant, maintenant ?

Je ris plus fort que je ne l'aurais voulu.

– Non, euh... Je plonge en arabesque devant toi. Comme ça.

Je plie la jambe gauche derrière moi et tends le bras droit en avant. C'est une position qui me semble aussi naturelle que respirer. Pourtant, j'ai du mal quand il se trouve derrière moi.

– Tu vas poser un bras sous ma jambe et l'autre autour de ma taille, d'accord ?

Il s'exécute avec mille précautions. Non pas qu'il ne veuille plus me serrer. Mais il reste loin, très loin de toute... zone délicate.

– Comme ça ?

– Oui. Mais il va falloir que tu... euh... attires mon corps contre le tien. Pour ne pas garder tout le poids sur tes bras. Prêt ?

Son étreinte se resserre autour de moi.

– Prêt.

Je me redresse et pointe mon pied droit vers mon genou gauche.

– Bon. Maintenant, tu me fais plonger.

– Je quoi ?

– Me fais plonger.

– Entre le poisson et le plongeur, c'est un peu marin tout ça.

– Tu me courbes vers l'avant, de façon que ma jambe se lève et que mon corps s'abaisse et... Tu sais ? Repose-moi.

Ce qu'il fait.

Je mime la position du danseur portant une partenaire imaginaire.

– Une fois que tu m'as déposée, tu plies le genou comme ça et tu te penches ainsi.

– Compris.

Il répète plusieurs fois le mouvement.

– Tu veux qu'on essaie encore ? propose-t-il.

– Oui.

Je me mets en position et il me soulève. Et puis, comme s'il s'y entraînait depuis des années, il me fait plonger et me ramène vers le haut.

– Je crois que je fais un bon partenaire.

– Tu es naturellement doué pour ça.

Je repose le pied au sol, m'appuie dessus. Dès qu'Andrew me lâche, je regrette ses bras, l'appui de son torse.

– Tu t'amuses ? demande-t-il.

– Oui, dis-je avec ferveur. Merci.

– Alors, on en essaie encore un ?

Je me demande s'il s'amuse lui aussi. S'il a encore envie de me porter, autant que j'en ai envie.

Lorsque l'alarme de son téléphone retentit, pour nous avertir qu'une heure vient de s'écouler, on est en plein porté d'épaule. Je saute à terre et on s'assied ensemble sur l'un des bancs de bois. Nous sommes si proches... Je sens la sueur sous son tee-shirt, mais ne bouge pas. Lui non plus. On reste là, tranquilles, silencieux, les yeux tournés vers la maison. Juste une seconde, mais qui semble durer une éternité. Je voudrais que ça ne s'arrête pas.

Il se relève, et j'ai l'impression qu'on l'arrache à moi. Il tend une main que je prends comme si j'étais en train de me noyer et qu'il venait me sauver. Quand il me lâche, je me sens presque abandonnée.

Je me glisse dans ma chambre, prends la bouchée qu'il m'a donnée la semaine dernière. Je l'ai gardée sur le rebord de la fenêtre, près de mon lit. J'en ôte la délicate enveloppe d'aluminium, passe les doigts sur la douce surface de chocolat, en respire le parfum exquis. Et là, avant de songer aux calories ou à l'heure ou à rien d'autre, je la porte à ma bouche et l'y laisse fondre. Lentement.

Je m'endors avec le goût interdit du chocolat sur la langue.





## 23

**L**e lendemain matin, je n'arrête pas de penser à Andrew. Ses yeux fixés sur le clair de lune. Son grand sourire soudain profond, comme s'il s'adressait à moi seule. Ses mains sur ma taille, nos corps l'un contre l'autre. A-t-il ressenti les mêmes étincelles que moi ? Pense-t-il à moi comme je pense à lui ?

Et quelles conclusions en tirer ? Que va-t-il se passer maintenant ?

Physiquement, je me trouve dans la salle de spectacle de l'université, à regarder Omar en train de balbutier un monologue sur la scène. Mentalement – émotionnellement –, je suis toujours dans ce belvédère.

– On devrait peut-être le chahuter un peu ? propose Katie à ma gauche.

– Sûrement pas, intervient Jenna à droite.

– Alors, comment participer à ce challenge ? On a fait des trucs comme ça avec tous les autres.

– Pas avec moi, rétorque Jenna. Vous n'avez fait que me regarder.

– Ah oui...

Tout le monde parle autour de moi. Normalement, je devrais détester ça mais là, j'en suis presque contente. Andrew est assis à quelques rangs devant nous, avec Dominic, et je me régale à observer l'arrière de sa tête.

– « Être ou ne pas être... » entonne Omar sur la scène.

– Non, non, non !

L'un des faux sélectionneurs du challenge de Dominic joue maintenant un directeur de théâtre en train de diriger ses comédiens depuis la salle.

– Soyez plus introspectif.

Omar répète le vers une fois, deux fois, trois fois. Il se met à faire les cent pas, se frotte la tête comme si elle le faisait souffrir.

– Je ne sais pas ce que vous voulez, dit-il. Qu'est-ce que je dois faire, là ? Je ne sais pas quoi faire !

– Tâchez de respirer un bon coup, lance le Dr Lancaster depuis le premier rang.

Il remplit ses poumons puis hurle :

– « Être ou ne pas être ! » C'était mieux ?

– Ce n'est pas une question d'interprétation, mais de ce que vous ressentez en ce moment.

– Aaaaah ! gémit Omar en allant et venant. Je meurs d'inquiétude. Et ce n'est même pas vrai ! Pourquoi ai-je si peur alors que tout est faux ?

Andrew se tourne pour dire quelque chose à Dominic et j'observe son profil.

J'ai encore envie de danser avec lui. Et de faire bien d'autres choses.

Une heure plus tard, de retour dans la salle des Lilas, le Dr Lancaster nous demande ce qui nous rend fébriles à l'idée de partir d'ici. Ma première pensée : ne plus voir Andrew tous les jours. Et, oui, j'ai de

plus grandes inquiétudes encore. Mais après cette nuit...

Jenna se met à parler de ses compétitions à venir.

– Les sélections régionales et nationales arrivent dans quelques mois. Je ne faisais pas partie des cinq premières l'année dernière, alors je dois être maintenant dans les quatre premières pour être qualifiée, et la compétition... c'est dur.

Elle poursuit en secouant la tête :

– J'ai dix-sept ans. Il y a des filles de l'âge de Katie qui atteignent les sommets beaucoup facilement que moi.

– Tu es bien arrivée en sélection nationale l'année dernière, observe celle-ci.

– Et je suis tombée trois fois dans mon programme libre, devant les caméras de la télévision. Vous avez tous vu ce film.

– Donc, intervient patiemment le Dr Lancaster, cette saison, souvenez-vous qu'à chaque jour suffit sa peine ; cessez de considérer la sélection nationale comme un sombre spectre qui se dresse dans le lointain. Vous allez vous concentrer sur vous-même et non sur vos adversaires, faire confiance à votre entraînement. Et respirer.

– Évidemment ! répond Jenna en remontant sa queue-de-cheval.

– Si nous accordions un peu de temps, avant le déjeuner, à définir les déclarations de pouvoir ? propose le Dr Lancaster à la cantonade. Ce sont des mantras que vous pouvez vous répéter dans les moments difficiles.

Elle se met à écrire quelques idées au tableau :

« J'ai les qualités requises ! »

« J'ai travaillé dur pour y arriver ! »

« L'important, c'est d'essayer ! »

Quand elle nous renvoie avec nos cahiers, je me hâte de rejoindre Andrew.

– On va faire un tour ? Tu peux m'aider à trouver des idées ?

– Bien sûr.

On traverse la pelouse, passe devant le belvédère pour emprunter le chemin dans le sous-bois qui mène au lac. Dans la lumière de cette fin de matinée, l'eau paraît d'un bleu clair et vif. Des canards et des oies s'interpellent et, dans le lointain, j'aperçois des gens qui se baladent en canot.

Andrew se dirige vers le bout du ponton, s'assied, les pieds au-dessus de l'eau.

– On devrait revenir par ici cette nuit, souffle-il. En principe, il va pleuvoir toutes les nuits la semaine prochaine. Alors, ce sera peut-être notre dernière chance.

– J'aimerais bien, dis-je en m'asseyant près de lui. Même heure et tout ?

– Oui. Tu préviens les autres ?

Je fais oui de la tête.

– Bon, maintenant, on cherche des idées. Tu veux que ta déclaration de pouvoir corresponde à ton spectacle ? Ou à ton apparence ?

– Euh... je suppose que ça devrait tourner autour de mon corps, non ?

– Si c'est ton corps qui te fait paniquer, je pense que oui. Et arrête de dire « beurk » chaque fois que tu y penses.

J'éclate d'un rire nerveux.

– Désolée, je ne me rendais pas compte que je disais ça.

– Ne t'en fais pas. C'est dur de changer de comportement mental. Et je crois que tu dis moins ces choses-là qu'il y a une semaine, alors c'est bon signe.

– Oui, j'essaie...

– Parce que tu n'es pas grosse ni laide, ou quoi que tu penses de toi.

– Je...

Il me prend par les épaules.

– Je te jure que non.

Nouveau rire nerveux.

– De toute façon, je ne suis pas belle.

– Mais si ! Tu es belle. Tiens, ça pourrait faire partie de tes déclarations de pouvoir.

Comme si ce moment à lui seul était une déclaration de pouvoir. Je ne peux pas bouger, je ne peux pas respirer, je ne peux pas penser. Tout ce que je peux faire, c'est regarder Andrew dans les yeux.

– Dis-toi : mon corps est souple, fort et beau.

– Mon corps est souple, fort et... beau.

Je m'étrangle sur ce dernier mot.

*Menteuse.*

– Mon corps est souple, fort et beau, répète Andrew.

– Mon corps est souple, fort et... beau.

Je suis capable de le dire plus fermement et, cette fois, aucune réponse ne me passe par la tête.

– Tu vois, ce n'est pas si difficile.

– C'est plus facile à dire qu'à croire.

– Crois-le.

Il lâche mes épaules, se retourne vers le lac. Je n'arrive pas à le quitter des yeux, incapable de sélectionner une émotion dans l'ouragan qui m'habite.

Marcus ne m'a jamais dit que j'étais belle. Jolie, mignonne, parfois, selon son humeur et ce que je portais, mais jamais *belle*. Maintenant que je l'ai entendu de la part d'Andrew, je ne crois pas que je pourrai jamais revenir en arrière.

Je ne sais pas quoi répondre.

Heureusement, il ne me demande rien. Il s'étend sur la jetée, croise les mains derrière la tête et ferme les yeux.

Et moi, je le regarde. Son beau visage. Un peu de peau qui apparaît entre le bas de son polo et son pantalon kaki. Il balance ses pieds dans le vide au-dessus de l'eau, comme un petit enfant. Je m'étends auprès de lui, pose moi aussi les mains sous ma tête. Nos coudes se touchent, mais il ne bouge pas le sien, alors je ne bouge pas le mien.

J'ai l'impression de me trouver au cœur d'un paradis. Rien qu'une bulle de savon – bien structurée mais susceptible d'éclater à tout moment. Je ne veux pas qu'elle éclate. Alors, je reste dedans et je laisse les rayons du soleil me réchauffer la peau, les paroles d'Andrew me réchauffer le cœur.

Le Dr Lancaster se rend compte que quelque chose a changé en moi.

– Vous m'avez l'air heureuse aujourd'hui. Auriez-vous quelque chose à nous annoncer ?

*Oui.*

– Rien en particulier.

– Avez-vous hâte de rejoindre votre stage de danse intensif ?

– Oui, je suis impatiente.

Plus que dix jours d'attente. Pas encore d'appel de maman ni de Miss Elise pour le confirmer, mais je ne m'inquiète pas.

– Avez-vous l'impression d'avoir acquis quelques aptitudes durant cette semaine et demie, qui pourraient vous servir pour la danse ?

– Je peux essayer certains des exercices de respiration de Yasmin lorsque je commence à sentir monter l'anxiété. J'ai déjà essayé, après... la dernière fois que j'ai discuté avec ma mère. Je me sentais tendue, et ça m'a fait du bien.

Le Dr Lancaster ne me demande pas ce qui a pu me crispier dans l'attitude de ma mère, mais je sais qu'elle va garder cette information en tête, pour la réutiliser plus tard.

– Bien. Autre chose ?

– Euh... Je crois que j'aimerais faire davantage la cuisine quand je rentrerai à la maison. Ça n'a pas grand-chose à voir avec la danse mais beaucoup avec la vie.

– Magnifique !

– Et, peut-être que je prendrai des cours d'art à la rentrée prochaine.

Je pense à mes collages de photo. Ma mère n'aimera sans doute pas, dans la mesure où ça n'aura pas grand-chose à voir avec la danse, à moins de lui dire que ça pourrait me servir de thérapie.

– Tout cela est excellent. Et si vous vous retrouvez obligée de surmonter une anxiété, une panique pour réussir ? Avez-vous trouvé une déclaration de pouvoir qui pourrait vous aider ?

J'inspire un bon coup, puis lâche le mantra qu'Andrew a créé pour moi :

– Mon corps est souple, fort et beau.

Le Dr Lancaster semble impressionnée. Elle laisse mes paroles valser dans le silence pendant quelques secondes avant de reprendre :

– Bravo, Sam ! Croyez-vous que vous auriez pu dire ça en arrivant ici ?

Je réponds honnêtement :

– Non. Et je ne suis pas sûre d'encre vraiment y croire. Mais... je pourrais peut-être. Un jour. Je veux dire, je crois aux deux premiers adjectifs, mais pas...

– « Beau » est un mot puissant.

– Oui.

Je ne peux pas lui parler d'Andrew. Pas encore – tant que je ne suis pas certaine qu'il éprouve pour moi ce que j'éprouve pour lui. Et sans doute jamais puisqu'il est conseiller. Je ne veux pas lui attirer d'ennuis.

Impossible de raconter comment il m'a portée au clair de lune.

Impossible de dire que le mot « beau » venait de lui, pas de moi.

Pourtant, j'aimerais tant qu'elle sache comment il m'écoute et m'entend et me comprend. Comment il me voit, peut-être même mieux que je ne me vois moi-même. Il me fait du bien, j'en suis certaine, et si je n'étais pas venue à J'Optimise mes Performances, je ne l'aurais jamais rencontré.

– Je suis contente d'être venue ici, dis-je seulement.

J'en suis surprise, et elle tout autant. Elle semble enchantée.

– Contente que vous soyez contente, Sam, dit-elle en prenant note sur son cher carnet. La semaine prochaine, nous insisterons davantage sur l'avenir. En fait, notre rituel de fin de séjour tournera autour de vos espérances d'avenir. Je demanderai à chaque pensionnaire de rédiger quelques phrases positives sur son expérience ici ; puis on accrochera le message à un ballon d'hélium qu'on libérera au-dessus du lac.

Je vois ça d'ici, nos six ballons qui s'envolent et grimpent, grimpent. Je voudrais écrire cent fois *Mon corps est souple, fort et beau* et envoyer cent ballons.

– Puisque vous allez partir directement d'ici pour vous rendre à votre stage de danse intensif, continue le Dr Lancaster, j'espère que vous consacrerez toute votre attention à nos discussions pour aller de l'avant. Car vous pourrez les mettre en pratique à peu près immédiatement.

– D'accord.

J'ai encore l'esprit envahi par cette masse de ballons en train de disparaître dans les nuages.

– Vous avez du talent, vous êtes ambitieuse et n'avez aucune raison de laisser cette image négative de votre corps vous empêcher d'atteindre vos plus hautes aspirations.

– C'est vrai.

À peu près exactement ce qu'Andrew a dit il y a deux nuits, au lac : *Tu ne peux pas empêcher ton corps de te priver de tout.*

– Il y a, dans le monde de la danse, des occasions que vous ne pouvez laisser passer. Vous devez les saisir, faire le grand saut.

– Faire le grand saut... Mais comment ?

– Lorsque vous désirez quelque chose, et que vous croyez en vous, mais qu’il reste un cap à franchir pour l’obtenir – en l’occurrence, la façon dont vous avez ressenti les changements de votre corps –, vous devez parfois décider de sauter ce cap.

– Faire le grand saut... Ça me plaît.

Je sais qu’elle parle de danse tandis que je ne pense qu’à Andrew. Il est peut-être temps pour moi de faire le grand saut vers ces merveilles que j’entrevois. Pas seulement pour moi. Pour nous deux.

Tout le reste de la journée, je me répète les mots du Dr Lancaster. J’y songe alors qu’avec Jenna nous faisons de la barre ensemble, alors que mon dos se penche et s’étire, que mes pieds s’élèvent vers le ciel. Je les murmure lorsque, avec les cinq autres pensionnaires, nous nous détendons sur les canapés après le dîner. Je les dis à mon reflet en me lavant le visage et les dents avant d’aller au lit. Je les écris dans mon carnet, à plusieurs reprises, tandis qu’avec Zoe nous attendons minuit pour nous glisser au dehors et rejoindre le lac.

J’en arrive même à lui demander :

– On ne pourrait pas retourner dans le bureau du Dr Lancaster ?

– Tu as encore un appel important à passer ?

– Non, un mail à envoyer.

J’ai décidé de raconter à Bianca ce qui se passait. Une personne dans ma vie doit connaître toute l’histoire. Et si je commence à lui parler d’Andrew – de l’effet qu’il produit sur moi –, autant aller jusqu’au bout et lui dire le reste. Pourquoi j’ai... si peu été moi-même. Je pourrai m’excuser de l’avoir tenue écartée jusque-là. D’avoir considéré son amitié et son soutien comme normaux.

– D’accord, dit Zoe. Ça marche.

– Merci.

À l’idée de me mettre à jour avec ma meilleure amie, je m’emballe et l’anxiété me gagne. Mais une forme positive d’anxiété.

J’ai l’impression d’avoir embarqué dans des montagnes russes et de filer vers le dernier tour. À moi de soutenir le mouvement. Et je veux continuer à tourner. Je veux monter, encore plus haut, toujours plus haut.



Je flotte sur le dos et regarde les nuages traverser le ciel, cachant la lune et les étoiles, changeant en gris le bleu profond de la nuit. Il fait plus sombre que mardi et je suis contente qu'Andrew et Yasmin aient apporté des torches qu'ils ont installées au-dessus de l'eau comme des projecteurs éclairant l'endroit où nous nageons tandis que le reste du lac semble plongé dans le vide.

Yasmin chante, en s'accompagnant à la guitare, une ballade que je ne connaissais pas ; je me demande si ce n'est pas elle qui l'a composée. Sa voix baisse puis s'amplifie, mouvante comme les eaux qui m'entourent. Quelques paroles m'envahissent l'esprit : « Nos doigts rejoins, les tiens les miens, plus de chagrin. » J'aime cette image. Je me vois en train de marcher avec Andrew, main dans la main ; ça me fait sourire.

Quand j'en ai assez de faire la planche, je regagne le rivage, me hisse sur la jetée, m'enveloppe en hâte de ma serviette. Je ne suis pas encore prête à m'asseoir là juste en maillot de bain.

Petits pas.

Jenna me rejoint et, tandis qu'elle s'installe près de moi, son tankini se soulève, révélant une partie de son ventre. Puis quelque chose d'autre sur sa hanche, qui dépasse du bas. Une série de fines cicatrices. Si uniformément espacées qu'on les croirait tracées à partir d'une règle. Elle fait bouger la torche en s'asseyant, et je ne les vois plus. Mais je sais ce que j'ai vu. Je comprends ce que ça signifie.

Elle me regarde, baisse les yeux sur le bas de son maillot et pose aussitôt la main dessus.

– Oh !

– Pardon, dis-je. Je ne voulais pas...

– C'est bon.

On sent à sa voix et à l'expression de son visage que ça ne va pas du tout. J'ai l'impression de retrouver la Jenna glaciale et sèche du premier jour, et non pas celle qui s'est tellement détendue ces derniers temps.

– Pardon, dis-je encore.

– Je ne veux pas en parler.

– D'accord.

Katie pousse un cri quand Dominic la soulève et la jette dans le lac, par-dessus la tête d'Omar. Zoe s'éloigne tellement du ponton qu'Andrew lui crie de revenir. Derrière nous, Yasmin entonne un air plus gai, qui parle d'amour par un après-midi d'été pluvieux. Jenna et moi gardons le silence.

En voyant ces cicatrices, j'ai repensé à mes secrets. Aux choses dont je ne veux pas parler. Celles que je voudrais pouvoir effacer de ma mémoire.

À présent, c'est Andrew qui arrive, se hisse sur la jetée et commence à s'essuyer, au point que j'ai du mal à penser à autre chose. Le tee-shirt qu'il enfle et qui lui colle à la peau. Ses cheveux humides, qui

collent dans toutes les directions. Son sourire. Il s'assied près de moi. Il applaudit quand Yasmin achève sa chanson. J'en fais autant.

L'un après l'autre, tous nous rejoignent finalement sur le ponton. On bavarde en se laissant sécher dans l'air tiède. Bientôt, la conversation tourne aux récits trash. C'est la faute d'Omar. Il nous raconte comment il est tombé la tête la première un soir où il jouait Gavroche dans une production locale des *Misérables*. Alors qu'il escaladait les barricades, il a raté une marche et ce fut la chute.

– Ils ont dû annuler toute la représentation, parce que je saignais trop du nez. Il y en avait partout.

– Dégueulasse ! s'exclame Dominic, ravi. Mais je te bats. J'ai vomi tripes et boyaux à quelques mètres d'un recruteur.

– Beurk ! couine Katie.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Katie en se penchant vers lui.

Dominic se rembrunit.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Ça me fait beaucoup, d'accord ?

– Bon, de toute façon il n'y a pas grand-chose à dire. Mon entraîneur avait invité le recruteur de Floride – le rêve de ma vie – et j'ai tellement voulu l'impressionner que j'ai dû me déshydrater. J'ai arrosé tout le terrain.

– C'est dégoûtant, dit Jenna, mais j'ai mieux.

– Ah oui ?

– Un jour, j'étais tellement inquiète avant une compétition que j'ai vomi pendant l'entraînement. Résultat, c'était tout gelé.

Grognement de dégoût général.

– Il a fallu gratter la glace. Ils ont dû repousser le début de la compétition pour finir de nettoyer.

Nos regards se croisent, mais elle détourne vite les yeux et je repense à ce que je viens de voir. Ces cicatrices sur sa hanche.

Je me rapproche un peu d'Andrew pour trouver le courage de parler :

– Je n'ai jamais saigné du nez ni vomi sur une scène, mais moi aussi j'ai une histoire très gênante à vous raconter.

– Vas-y, Barbie ballerine ! lance Zoe.

– Il y avait une fille plus âgée à mon cours, Eliana Diaz. Aujourd'hui, elle fait partie du Washington Ballet. Alors que j'étais en troisième et elle en terminale, elle m'a plus ou moins prise sous son aile, disant que j'étais sa protégée. Elle me donnait des cours privés. J'étais la seule de mon âge pour qui elle faisait ça, et j'en éprouvais une immense fierté. Tout le monde savait qu'elle irait loin, donc, forcément, moi aussi. Du moins jusqu'au printemps dernier. La tournée du Washington Ballet passait par le Tennessee. Ma mère avait acheté des billets et j'ai envoyé un mail à Eliana pour la prévenir que je serais dans le public. Elle m'a aussitôt répondu en disant qu'on se retrouverait ensuite à l'entrée des artistes. Là, elle me présenterait à ses amis.

Bianca avait une réunion de famille ce week-end, alors, bien qu'elle ait été déjà inscrite au stage de danse intensif du Washington Ballet, elle n'a pas pu se rendre à la représentation. Finalement, il s'est trouvé que ça tombait bien.

– Après le spectacle, j'ai attendu dehors une demi-heure. Et puis Eliana a fini par apparaître. Mais on aurait dit qu'elle ne me reconnaissait pas. Elle m'a vue, manifestement elle m'a reconnue, mais c'était comme si je ne correspondais pas à la personne qu'elle attendait – si vous voyez ce que je veux dire...

Je me rappelle son regard écarquillé, les battements de ses longs cils, ses lèvres qui s'écartaient. Et puis ce sourire professionnel.

– Elle est passée en lançant : « Salut... Samantha, c'est ça ? Tu veux que je signe ton programme ? » J'étais trop mortifiée pour faire autre chose que le lui tendre. Pendant qu'elle le signait, ses amis de la

compagnie sont arrivés. L'un d'eux semblait dire : « Oh, c'est la fille dont tu nous as parlé ? Ton petit double ? » À quoi Eliana a répondu : « Non, c'est quelqu'un d'autre. Mais Samantha danse aussi à mon ancien cours. » Après quoi, elle m'a rendu mon programme en disant : « Merci d'être venue ! », avant de s'en aller.

– C'est nul ! commente énergiquement Dominic.

– Oui, reconnaît Omar, pire que mon nez en sang.

– C'est terrible, reconnaît Yasmin. Mais tu as compris qu'elle était snob, non ?

– Maintenant oui.

Je n'ai jamais raconté ça à Bianca et, quand je pense qu'elles sont toutes les deux à Washington en ce moment, je me dis que je devrais sans doute le faire. Ce sera pour mon mail de ce soir.

– Si quelqu'un a mieux, dis-je en guise de conclusion.

– Oui, moi, lance aussitôt Zoe.

Pourtant, elle ne va pas plus loin. Son silence n'annonce rien de bon, comme le calme avant la tempête. Elle regarde dans ma direction et je m'attends au pire, mais elle se contente de murmurer :

– Je ne trouve pas vos problèmes si stupides que ça. Je comprends que vous avez des ennuis. Je suis juste furieuse. Après vous tous.

– Nous tous ? répète doucement Katie. Pourquoi ?

– Vous avez trop de chance et vous ne le savez même pas.

Là, c'est moi qui m'étonne :

– De la chance ? Tu veux vivre ce que je vis ? Bon courage ! Je suis bâtie complètement de travers par rapport à ce que j'aime le plus au monde et, jour après jour, j'en ai le cœur brisé.

– Au moins, tu sais ce que tu aimes, rétorque Zoe. Je suis trop jalouse quand je t'entends parler. Je m'entraîne, je fais tout ce que je peux pour m'améliorer dans un domaine que je déteste. Mes parents ne sont contents que quand j'ai de bons résultats avec un truc qui me rase et m'éreinte et, quand je rentrerai à la maison, ils voudront que je m'y remette de plus belle et...

Elle s'essuie les yeux.

– Je ne suis pas comme vous tous. Vous aimez ce que vous faites. Tellement que ça vous rend dingues et c'est ça le problème ; en même temps c'est incroyable. Je voudrais bien aimer autant quelque chose.

– Pourquoi tu détestes tant le tennis ? demande Katie.

– Oh là là ! Pour tant de raisons ! J'en fais depuis l'âge de cinq ans. Je ne dis pas que je sais tout mais... c'est l'impression que ça me donne. Je voudrais apprendre quelque chose de nouveau. Sauf que je ne sais pas encore quoi, alors il faut que j'essaie un tas de choses. Que je trouve ce que je pourrais aimer, pas juste ce qui me réussit. Et le tennis me prend tout mon temps ! Je quitte l'école plus tôt pour pouvoir m'entraîner. J'ai manqué tous les cours de danse du soir, parce que mes parents ne voulaient pas que je me fatigue en vue du lendemain matin. Je fréquente à peine mes amis, et...

Elle s'interrompt ; je me rappelle alors son visage quand elle a essayé de se faire renvoyer chez elle et que ses parents ont refusé de venir la chercher. Puis son intonation quand elle a lâché : *Ils ont dit non.*

– Je déteste qu'ils ne voient en moi qu'une machine à gagner des trophées. À cause d'eux, j'ai l'impression qu'à part le tennis, je ne vauds rien.

Elle se tourne vers Andrew :

– Mais je dois tout de même valoir plus que ce truc que je n'aime pas, non ?

– Bien sûr que tu vauds quelque chose, répond-il. Tu trouveras un jour ce qui te plaît. Si tes parents t'aiment vraiment, ils te soutiendront dans cette démarche.

Elle ne paraît pas convaincue.

– Ce n'est pas parce que ton père a fini par venir te chercher que le mien en fera autant. Il ne voit en moi que la future Serena Williams.

– Souviens-toi de ce dont on a parlé.



Là-dessus, ils échangent un regard que je n'arrive pas à déchiffrer. Laisant parler mon instinct territorial, je me rapproche encore de lui.

– Alors, demande Yasmin, qu'est-ce que tu voudrais faire si tu ne joues plus au tennis ?

– Je ne sais pas. Joueuse de poker ? Astrologue ? Ou tiens, du curling, ce sport où on essuie la glace avec un balai.

– Tu pourrais fabriquer des pizzas, intervient Katie.

– Par exemple. Ou chanter de l'opéra.

– Tu sais chanter ? demande Jenna.

– Non. Mais je ne vois pas en quoi ça devrait m'arrêter.

– Sois ambitieuse dans tes rêves, dit Dominic.

Andrew regarde sa montre.

– Désolé de vous interrompre, mais il faudrait rentrer.

Aussitôt tout le monde se met en route, ramassant serviettes et chaussures, tordant shorts et tee-shirts pour en chasser l'eau, se bousculant l'un l'autre sur l'étroite jetée.

Je ne voudrais pas que cette nuit s'arrête. Et, quand je regarde Andrew et qu'il me sourit, je me dis que sans doute lui non plus. En suivant le groupe, je me fredonne à moi-même le conseil du Dr Lancaster : faire le grand saut. Faire le grand saut. Faire le grand saut.

Rassemblant tout mon courage, je saisis Andrew par le bras.

– Hé !

– Oui ?

– On peut s'arrêter une seconde ?

– Bien sûr, Sam. Qu'est-ce qu'il y a ?

J'attends que le dernier membre du groupe ait disparu du chemin ; j'entends encore leurs voix mais je ne vois plus personne. Autrement dit, ils ne peuvent nous voir.

J'ai un tel trac... Et si je lui demandais... tout simplement ? Mais comment ? *Andrew, tu tiens à moi autant que je tiens à toi ? Si on essayait d'aller plus loin ?*

– Euh...

La lune jaillit des nuages pour venir directement éclairer son visage. Je vois la cicatrice sur son menton.

– Comment tu t'es fait ça ? Au football ?

Ça le fait rire.

– Accident de luge.

– De luge ?

– Oui. J'avais neuf ans. C'était la première vraie tempête de neige de ma vie – dans les quinze centimètres – alors avec mes potes, on avait décidé d'aller faire de la luge. Sauf qu'on n'avait pas de luges. Normal quand on n'avait jamais vu de neige.

Je le taquine :

– Jamais vu de neige ? Tu viens de Géorgie, pas du Sahara.

– J'en avais vu, mais pas en masse, juste de petites couches. Tu me laisses terminer ?

– Pardon. Vas-y.

– On a enlevé les couvercles de quelques poubelles, on a grimpé au sommet de la colline et c'était parti. Sauf qu'un couvercle de poubelle ne se dirige pas comme ça. Le mien a viré sur le côté, heurté une bosse et c'est là que je me suis coupé le menton.

– Ouille !

– Tu peux le dire. J'ai hurlé comme un bébé. Mes amis se moquent encore de moi. C'était ça que tu voulais savoir ?

– Oh ! Non, je... euh...

Je me rapproche d'un pas, sens son corps se raidir, alors que nous ne nous touchons même pas. D'un seul coup, il me semble aussi anxieux que moi.

J'ai envie qu'il m'embrasse. J'en ai *tellement* envie ! Mais il ne bouge pas. Il demeure immobile.

– Sam, lâche-t-il doucement. Je ne crois pas...

*Fais le grand saut.*

Je me hisse sur la pointe des pieds, lui effleure les lèvres des miennes. Et c'est exactement comme je l'imaginaiis – jusqu'au moment où je m'aperçois qu'il ne me rend pas mon baiser. Il me repousse. Les mains levées pour m'arrêter. Le visage implorant.

– Sam, je ne... Je ne sais pas pourquoi, mais je ne voudrais pas que tu te fasses des idées...

Je cligne des yeux en essayant de comprendre sa réaction.

– Je te l'ai dit, j'ai une copine. Et je suis ton conseiller. Et on... si on oubliait tout ça, d'accord ?

Oublier. D'accord.

Je voudrais me fondre dans une flaque, disparaître dans le sol, sauter dans le lac et rester à jamais sous les eaux. Pour une fois dans ma vie, je voudrais peser lourd, trop lourd.

– Sam ? S'il te plaît, dis quelque chose.

Je n'ai rien à lui dire. Je m'enfuis.

Je me cache derrière le belvédère pour essayer de respirer un peu. Je pleure, je m'essouffle, les mains plaquées sur ma bouche pour m'obliger à ravalier mes hurlements.

*Idiote, idiote, idiote...*

Je ne comprends pas.

*Il t'a rejetée. Qu'est-ce qu'il y a d'autre à comprendre ?*

Pourtant je croyais...

*J'avais tort.*

Andrew surgit tout près, m'appelle. Je plonge davantage dans l'obscurité. Je le regarde traverser lentement la pelouse, les épaules basses, traînant des pieds. Il semble brisé, triste, et j'ai envie de le serrer dans mes bras, sauf qu'il n'y tient visiblement pas, du moins pas avec moi, et comment ai-je pu être aussi...

*Idiote.*

*Naïve.*

*Laide.*

*Grosse.*

*Répugnante.*

Et tout et tout. Finalement, quand plus rien ne bouge autour de moi, je rentre. Je ferme la porte derrière moi, traverse la cuisine et grimpe l'escalier, suis le couloir qui mène à ma chambre.

– Te voilà ! s'exclame Zoe assise sur son lit.

Je ne réponds pas.

– Vous couchez ensemble, tous les deux ? Je ne te croyais pas du genre à t'envoyer en l'air avec un conseiller, mais...

Je ne réponds pas, me mets en pyjama sans essayer de lui cacher mon corps dénudé.

– Allez... quand on conclut, on le raconte à sa coloc, c'est la règle.

Je ne réponds toujours pas, les yeux fixés sur le mur.

– Sam ? Tu veux encore descendre dans le bureau du Dr Lancaster ?

Je ne réponds pas.

– Ça va ?

Je ne réponds pas.



## 25

**L**e lendemain matin, je m'habille dans ce même brouillard de somnambule. J'entends Zoe me parler, comme à travers un épais cache-oreilles, et je réagis à contretemps. Elle me tape sur l'épaule, mais il me faut plusieurs secondes pour m'aviser que je devrais me retourner. Ou l'ignorer. L'un ou l'autre. Quand je me décide, elle a quitté la chambre.

Je m'assieds par terre, devant ma valise, que je regarde sans la voir.

Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé la nuit dernière.

Je repense à ce moment parfait, juste avant que tout explose. Le clair de lune reflété dans l'eau. La brise qui soulevait des vagues légères. Le murmure des grillons de juin. Le scintillement des lucioles. Et moi qui regardais le mec qui *me* connaît – vraiment – et me disait que je suis belle.

*Mensonges. Et toi qui l'as cru.*

On frappe. Je me lève comme je peux. Si c'était Andrew ? S'il venait m'expliquer ce qui a déraillé entre nous ? Mais j'ouvre et ne vois que Katie.

– Sam ?

Je pousse un soupir avant de répondre, dans l'espoir que ma voix ne paraîtra pas aussi brumeuse, éperdue, brisée que moi.

– Salut. J'arrive tout de suite.

Encore des mensonges. Je pourrais bien ne plus descendre, rester ici à jamais.

– Je sais que tu ne vas pas bien. Zoe est venue m'avertir. Elle trouve que tu devrais me parler, puisque tu n'as rien voulu lui dire.

Elle hésite, puis :

– Je peux entrer ?

– Bien sûr.

Je fais mine de retourner fouiller dans ma valise étalée par terre, comme si je cherchais quels vêtements mettre. Comme si ça comptait.

Elle s'assied sur mon lit défait.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Pas envie d'en parler.

– Ça concerne Andrew ?

Je ne réponds pas.

– Écoute, je suis sûre que ça ira...

Éclair de colère. Devant son optimisme. Devant son cœur pas encore brisé.

– Pas envie d'en parler. Tu ne comprends pas ? Je dois te faire un dessin ?

Elle recule d'un bond.

Ma colère me quitte aussitôt qu'elle était venue.

– Désolée, dis-je en retournant à ma valise.

C'est là qu'apparaît le Dr Lancaster.

– Sam ? Puis-je vous parler ?

Elle sait. Je sais qu'elle sait. Et elle sait que je sais qu'elle sait. Tout ça est écrit sur son visage. Je déglutis.

– Vous permettez que je m'habille d'abord ?

– Bien sûr. Dès que vous serez prête, rejoignez-moi dans mon bureau.

Elle se tourne vers Katie :

– Yasmin vous attend dans la salle des Lilas.

– Entendu. Sam, je suis là si tu as besoin de moi.

Elle s'en va, le Dr Lancaster s'en va, et je reste seule.

Quand j'ouvre la porte, le Dr Lancaster m'attend derrière son bureau, les mains plaquées sur la surface de bois brun. Andrew est adossé au mur.

J'ai envie de m'en aller. De sortir sur le gravier pour m'éloigner dans le soleil couchant.

– Entrez, Sam, dit-elle en me faisant signe de m'asseoir.

Je sens le regard d'Andrew suivre chacun de mes mouvements.

– Andrew m'a raconté ce qui s'est passé. Il est venu ce matin, et j'en suis contente. Il faut que nous en parlions. Et Andrew a également plusieurs choses à vous dire. Mais, d'abord, je voudrais l'entendre de votre voix : vous êtes-vous retrouvée seule avec Andrew cette nuit, après l'extinction des feux ?

Je n'ai aucune envie de parler.

Ni d'entendre ce qu'Andrew voudrait dire.

Ou peut-être que si. Peut-être que je voudrais savoir la vérité. Même si ça implique pour moi d'accepter l'idée que tout ce qui a pu se passer entre nous n'était qu'une création de mon imagination.

Je voudrais me protéger de toute nouvelle blessure. Bloquer la douleur et le bruit. Me réfugier au cœur de cette histoire de somnambule.

En même temps, je voudrais me faire souffrir davantage. Me punir d'avoir été aussi idiote, d'avoir osé croire, ressentir, espérer.

– Sam, commence le Dr Lancaster d'une voix douce mais ferme. Nous ne vous faisons aucun reproche. Je voudrais juste m'assurer que vous êtes à l'abri. Alors, dites-moi ce qui s'est passé. Vous êtes-vous embrassés tous les deux ?

Au bout d'une seconde, je hoche la tête.

– Vous a-t-il embrassée ou est-ce vous qui l'avez embrassé ?

C'est une question simple, mais qui marque toute la différence du monde.

J'arrive à peine à bredouiller :

– Je l'ai embrassé.

– Pourquoi ?

– Je croyais...

Enfin, je parviens à regarder Andrew en face. Et je constate qu'il est anéanti, les yeux cernés, les cheveux en bataille, et qu'il porte les mêmes vêtements qu'hier.

– Je croyais que tu m'aimais bien, dis-je.

– Andrew ? interroge le Dr Lancaster d'un ton différent.

Moi, j'ai eu droit à la voix calme et gentille de la thérapeute. Pour lui, c'est une parole nettement plus sèche, tranchante, raisonnable.

– C'est vrai, Sam, je t'aime bien. Comme une amie. Mais rien de plus.

Il grince des dents en disant ça, comme s'il savait à quel point ses paroles me déchiraient.

– Mais, cette nuit, au bord du lac...

Le Dr Lancaster m'interrompt :

– Du lac ?

Andrew paraît vouloir se tasser encore davantage contre le mur.

– J'y ai emmené les jeunes, cette nuit, explique-t-il paisiblement sans impliquer Yasmin. Ça s'est produit au retour.

– Andrew, vous savez que ceci est complètement...

Le Dr Lancaster s'interrompt.

– Sam, continuez.

Je n'ai aucune envie de continuer. Il nous a désignés, moi et les autres pensionnaires sous le terme de « jeunes ». Ça fait presque aussi mal que le mot « amie ». Pourtant, malgré ma douleur, je trouve le moyen de poursuivre :

– On a passé tellement de temps ensemble... Tu faisais toujours attention à moi. Tu tenais à moi. Du moins, c'était l'impression que ça donnait.

– Je tiens à toi. Comme amie. Je voulais t'aider. Je l'ai toujours voulu. Mais je ne t'ai pas accordé plus d'attention en particulier qu'à Dominic ou à Zoe.

Il se tourne vers le Dr Lancaster :

– Juré.

– Mais notre collaboration...

– M'amusait beaucoup.

– C'était plus romantique que ça. Toi aussi, tu éprouvais quelque chose. Et tu flirtais avec moi...

– Bon, on pourrait peut-être dire que je flirtais un peu, marmonne-t-il en se frottant les yeux. Je pensais que ça te ferait du bien, surtout quand tu m'as dit qu'on t'avait larguée. Mais j'ai toujours été loyal envers toi. Je t'ai dit que j'avais une copine. Et vis-à-vis de toi, je suis un conseiller. Je croyais que tu savais où étaient les limites.

– Andrew... dit le Dr Lancaster.

– Je ne voulais pas t'influencer, Sam. Je ne voulais pas qu'il arrive ce genre de chose.

J'ai l'impression de me casser en deux.

– Tu me mentais. J'avais confiance en toi.

– Je ne mentais pas. Tu dois comprendre...

– Tu m'as dit... Tu m'as dit que j'étais belle.

– Je voulais que tu puisses te le dire à toi-même. Ce n'est pas pareil.

– Mais... pourquoi ?

– Le premier soir, j'ai failli te provoquer une crise de panique. Le lendemain, ça a été le cas. Je m'en voulais et je tenais à réparer ça. Et puis, plus on parlait, plus j'apprenais à te connaître...

L'air désespéré, il hausse les épaules.

– Je crois que j'en ai entendu assez, dit le Dr Lancaster. Andrew, vous n'aviez pas l'intention d'entamer une relation avec une pensionnaire ?

– Bien sûr que non, affirme-t-il, l'air désespéré. Je croyais pouvoir l'aider, comme vous m'aviez aidé. Et j'avais quelques idées – comment l'aider à s'en sortir avec cette thérapie. J'ai pris un risque, je pensais que ça en vaudrait la peine. Elle allait beaucoup mieux.

Il se tourne vers moi, insiste :

– N'est-ce pas ? J'en suis sûr.

– Franchement, Andrew, coupe le Dr Lancaster avec une pointe de colère, vous n'êtes encore qu'un étudiant en deuxième année de psychologie. Vous manquez d'entraînement et d'expérience pour prendre

ce genre de décision. Peu importe la sincérité de vos intentions. En prenant entre vos mains le traitement d'une pensionnaire, vous la mettez en danger, elle et tout ce que j'ai pu entreprendre ici.

Elle s'adresse de nouveau à moi, d'une voix plus douce :

– Sam, avez-vous autre chose à me dire ?

Je fais non de la tête. Je ne me sens pas le courage de parler.

– D'accord. Alors restez là une seconde, je reviens.

Elle se lève.

– Andrew, vous pouvez faire vos bagages.

Cette fois ma voix retentit, lointaine :

– Il s'en va ? Tu pars ?

Évidemment qu'il part.

*Par ta faute.*

– Je ne peux pas le garder ici, Sam.

Et le voilà qui se dirige vers la porte.

– Mais... dis-je. Et ton crédit d'études...

Il frémit et je comprends alors combien mon stupide baiser va lui coûter. Un sentiment de culpabilité m'envahit, manquant me faire chavirer.

– Pardon, je ne me rendais pas compte...

– Non, c'est moi qui dois m'excuser. Je te jure que je ne voulais pas... que je n'ai jamais voulu... ce n'est pas ce que je croyais...

– Assez !

Le Dr Lancaster lui tient la porte pour le faire sortir. Dès qu'il est parti, elle se tourne vers moi.

– Je reviens. Promis.

Je reste assise là, les yeux dans le vague, jusqu'à ce que le téléphone du bureau se mette à sonner.

Je m'attends à voir le Dr Lancaster rentrer en hâte. Mais c'est la sonnerie qui finit par s'arrêter.

Elle recommence une minute plus tard. Je jette un coup d'œil sur l'écran digital. Ça provient de ma région. Mais ce n'est pas le numéro de ma mère ni celui du cours de danse. Et si c'était le téléphone portable de Miss Elise ?

J'hésite, ma main volette au-dessus du combiné, puis je décroche.

– Allô ?

– Bonjour, pourrais-je parler à Samantha Wagner ?

C'est bien Miss Elise, sa douce voix, son inimitable accent du Sud.

– Bonjour, Miss Elise, c'est moi.

– Oh, je suis si contente de tomber sur vous !

Malgré l'affreux début de matinée que je viens de passer, je me sens regonflée à bloc. J'ai encore des projets prenants.

Jusqu'au moment où :

– Je ne sais pas comment vous dire ça...

Je m'effondre sur ma chaise.

– J'ai parlé ce matin à la directrice de votre stage intensif. Elle m'a appelée en urgence.

Je parviens à murmurer :

– Et ?

– Je suis navrée, Sam. Ils n'ont pas pu vous attribuer une place. La session est pleine, ils ne peuvent prendre personne sur la liste d'attente.

Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible !

*Mais si. C'est comme ça.*

*Tu le savais très bien.*

– Ils ont voulu attendre jusqu’à la dernière minute afin de vous communiquer une information définitive, mais comme le stage commence lundi, la dernière minute tombe en fait... aujourd’hui.

Je tremble. Je serre le téléphone d’une main et mon genou de l’autre.

– Je tiens à vous dire combien je suis déçue pour vous. Vous méritiez cette chance. En même temps, je suis très heureuse que vous soyez où vous êtes. Le plus important, c’est votre santé, votre bonheur.

Ma gorge se serre. La pièce ondule, tournoie.

*C’est fini. Tout est fini. Tes projets, tes rêves, ils sont...*

– Voulez-vous appeler votre maman ou préférez-vous que je le fasse ?

Maman... Elle va être si...

Je pousse un soupir tremblé. Je tousse. Je m’étouffe. Je m’effondre.

Je lâche le téléphone.

*Si tu n’étais pas si grosse...*

*Si faible...*

*Si inutile...*

– Sam ! Regardez-moi.

Le Dr Lancaster me soulève le menton. Je chasse mes larmes pour la voir penchée sur moi.

– Nous allons respirer ensemble, maintenant. Inspirez... respirez... inspirez... respirez...

Grâce à son aide, je peux remplir mes poumons. Je pleure encore, à gros sanglots, mais bientôt, ils s’apaisent. Pour faire place à un sentiment de vide. De torpeur.

Le téléphone sonne encore et le Dr Lancaster se penche au-dessus de moi pour décrocher.

– Oui, dit-elle en me regardant. Elle va bien. Écoutez, nous allons devoir vous rappeler. Oui. Merci.

Elle raccroche.

– C’était encore votre professeur. Elle s’inquiétait. Elle vous a entendue pleurer et puis la communication a été coupée.

– Ah...

– Voulez-vous me dire ce qui se passe ?

Je fais non de la tête.

– Vous ne devriez pas garder ces choses au fond de vous.

– Je voudrais m’allonger.

Ma voix semble provenir d’une autre personne.

– Je comprends.

Elle m’aide à me lever.

– Je reviendrai vous voir pour le déjeuner.

Je n’ai pas l’intention de déjeuner, mais je hoche tout de même la tête. Il est plus facile d’accepter. De lâcher prise.

En me dirigeant vers l’étage, je m’arrête net dans le couloir quand je vois Andrew sortir de sa chambre, son sac de voyage à la main. Nos regards se rencontrent et j’ai l’impression qu’il m’adresse une excuse muette. Pourtant, ce n’est pas ce que je veux. Je veux qu’il fasse en sorte que la nuit passée, ces deux dernières semaines n’aient jamais existé.

Il s’approche de moi, tend le bras.

– Sam...

Je m’écarte si vivement que mon poignet heurte la rampe. Ça fait mal. Je me tiens le bras, les yeux pleins de larmes. Et puis je passe devant lui, entre dans ma chambre, lui claque la porte au nez.

*Tu as tout gâché, gronde ma voix intérieure. Pour toi autant que pour Andrew.*

*Ton gain de poids. Ta médiocrité. Ton manque d’adaptation. Voilà où ça devait aboutir.*



Le collage de la danseuse que j'ai créé la semaine dernière est accroché au mur. Elle est faite de nuages, d'aigrettes de pissenlit et de soleil. Je l'enlève, sors l'image et la déchire en deux.

Ça ne me console pas autant que je l'aurais cru.

Je laisse les morceaux tomber par terre.



## 26

**O**n frappe à la porte. Je ne me lève pas. Je roule sur le côté pour faire face au mur.

Non loin de moi, j'entends la porte s'ouvrir, des pas qui approchent.

– Sam ? C'est l'heure du déjeuner.

C'est Yasmin. Elle me tapote l'épaule.

– Je n'ai pas faim.

– Il faut que tu manges. Le Dr Lancaster a dit...

– Je n'ai pas faim.

Depuis des heures que je suis là, à songer au désastre où a sombré ma vie, je me rends compte que le Dr Lancaster ne représente rien. Que cet endroit ne représente rien. Je suis venue ici dans un seul but : m'assurer que je n'aurais pas de crise de panique durant mon stage de danse. Maintenant qu'il n'y a plus de stage de danse, je n'ai plus besoin de m'en préoccuper.

Yasmin s'en va. Ça me donne au moins cinq minutes de tranquillité. Cinq minutes à regarder le mur, à ne penser à rien.

*Tu n'as rien.*

*Tu n'es rien.*

Et puis le Dr Lancaster apparaît.

– Sam. C'est l'heure du déjeuner. Je sais que vous souffrez et j'en suis navrée, mais il va falloir y aller.

Elle s'assied sur le lit, à mes pieds.

– Je n'ai pas faim.

– Je vous ai laissée sauter le petit déjeuner. Je ne peux passer sur le déjeuner.

– Je vous ai dit que je n'avais pas faim...

Démentie par un gargouillis, j'éclate de rire. Mon propre corps me trahit, encore une fois.

– Debout, dit le Dr Lancaster.

Je me retourne, me lève, la suis loin de la quiétude de ma chambre, dans l'escalier et jusqu'à la cuisine

– Je vous ai préparé une assiette.

Elle me tend une salade César surmontée de cinq aiguillettes de poulet grillée. Une sauce légère l'arrose, décorée de flocons de parmesan.

– Je n'en veux pas.

– Vous voulez composer votre propre salade ? Rien ne vous en empêche.

– Je ne veux rien du tout.

Mon ton paraît affreusement calme alors qu'en moi monte un tsunami de fureur. Je ne sais pas quand ni qui il va frapper. Mais il approche.

– Que voulez-vous, Sam ?

– Qu'on me fiche la paix.

– Ça ne va pas être possible. Il faut vous asseoir et manger un peu de cette salade.

Je regarde l'assiette dans ma main.

– Qu'est-ce qui se passera si je dis non ?

– Je vous en prie, ne dites pas non.

– Vous allez me nourrir de force ? Andrew...

Son nom m'étrangle. Je suis soudain submergée par le souvenir du rejet, de mon sentiment de culpabilité et de dégoût de moi-même.

– Il aurait pu me maintenir, mais ni vous ni Yasmin n'y arriverez. À moins de demander à Dominic ?

– Personne ne vous maintiendra, Sam.

– Alors, prenez ça.

Je repose l'assiette dans les mains du Dr Lancaster avec une telle vigueur qu'une bonne partie de la salade atterrit sur sa veste bleue.

– Je. N'en. Veux. Pas, dis-je d'un ton furieux.

– Docteur Lancaster ?

C'est Yasmin, derrière moi.

Je fais volte-face. Ils sont tous là.

Katie prend la parole la première :

– On a appris ce qui se passait...

– C'est bon. Je vais bien. Tout va bien. C'est juste que je n'ai *pas faim*.

Le Dr Lancaster pose mon assiette sur le comptoir, saisit une serviette en papier pour éponger la sauce sur son chemisier.

– Sam, je sais que cette matinée a été difficile pour vous. Après votre repas, nous en reparlerons...

Je lui coupe la parole en hurlant :

– Je ne veux pas parler de ces choses-là ! Je veux juste qu'elles s'arrêtent.

La vague du tsunami s'écrase sur le rivage.

– Vous voulez que je mange ? Bon. Je vais manger.

J'attrape un morceau de poulet, le jette dans ma bouche.

– Là ! Vous êtes contente ?

Je mâche, j'avale.

– Regardez, je vais en prendre un autre !

Je respire à peine ; non par panique mais à cause de l'injustice de la situation. Cet été aurait dû marquer pour moi le début de mille choses. De ma vie. Et voilà que j'ai l'impression de la voir s'achever ici.

Je me gave d'aiguillettes de poulet et puis, sans plus y réfléchir, j'attrape la bouteille de sauce César pour en verser une giclée directement dans ma bouche. C'est infect, mais je parviens à l'avalier.

– Ça suffit, Sam, intervient le Dr Lancaster en me prenant la bouteille des mains.

– Vraiment ? J'ai assez mangé à votre goût ? Vous m'en voyez ravie !

Je me laisse tomber sur le comptoir, les mains sur mon estomac pesant. Le groupe m'observe toujours, et je lui adresse alors mon plus brillant sourire.

– Le spectacle vous plaît ?

C'est comme si j'avais quitté mon corps et m'observais d'en haut. La fille que je vois au milieu de la cuisine porte une queue-de-cheval à moitié défaits et des traces de sauce salade sur un coin de la bouche. Elle sourit désespérément, le regard triste. Elle pète les plombs.

Je pète les plombs. J'ai perdu toute emprise sur ma vie.

Mes parents ne m'ont pas dit qu'ils se séparaient jusqu'au jour où mon père est parti.

Ma mère ne m'a pas dit qu'elle allait prendre un emploi supplémentaire à mon école de danse, m'empêchant plus que jamais d'échapper à son regard critique.

Marcus a rompu avec moi sans crier gare. Quant à Andrew...

Sans compter, bien sûr, les transformations de mon corps. Je n'ai rien pu faire pour y échapper.

Ni y remédier. En aucune façon.

– Allons-y, Sam.

Le Dr Lancaster m'entraîne loin du groupe qui s'écarte sur mon passage, comme si ma détresse pouvait déteindre sur eux. Omar murmure encore :

– J'aime pas ça. J'aime pas ça. J'aime pas ça.

Ses paroles se répercutent dans mes oreilles à travers tout le couloir.

Dans son bureau, le Dr Lancaster me fait asseoir.

– Parlez-moi.

Ce n'est pas une demande.

– Non.

J'ai encore ce choix. Au moins celui-là.

– Dans ce cas, j'attendrai jusqu'à ce que vous soyez prête.

Elle se laisse tomber sur son fauteuil, croise les jambes. Me regarde. Je soutiens son regard.

Le temps passe.

À la fin de cette séance de silence, je suis censée retrouver Yasmin. Elle est censée garder un œil sur moi. Mais je me sens invisible.

Je me glisse de la salle des Lilas à la cuisine, jusqu'à la porte de derrière. Là, je m'immobilise, la main sur la poignée. Sur le comptoir, près de l'évier, un bocal de verre rempli de bouchées au chocolat. *Andrew*. J'attrape le bocal sous le bras.

Le crachin glacial correspond si bien à mon état d'esprit que j'en regrette presque de ne pas voir la pluie tomber plus fort. Je devrais marcher sans me presser, laisser mes vêtements se tremper, mes cheveux se friser. C'est tout ce que je mérite.

Je prends une bouchée, l'ouvre, laisse le chocolat fondre sur ma langue.

Parce que je suis maso, je m'arrête dans tous les endroits où il m'a semblé que quelque chose se passait entre Andrew et moi. Chaque endroit où j'ai compris de travers ce qui m'arrivait. Je mange une bouchée sur les marches où nous nous étions assis. Une autre en marchant derrière le belvédère où il s'était tant approché de moi pour nouer mon bandeau. Puis je me glisse à l'intérieur, au souvenir de notre séance de danse en duo. Je me sentais tellement vivante quand il posait les mains sur moi !

Encore deux bouchées.

Je quitte le belvédère, où dansent encore nos deux fantômes. Je traverse le bois pour me rendre au lac. La pluie tombe de plus belle et j'écoute les gouttes tomber sur les feuilles. Je me rends au bout de la jetée et mange deux autres chocolats en l'honneur des deux fois où Andrew m'a envoyée dans l'eau. Puis je retourne à l'endroit où s'est produit notre baiser, cette nuit. Je sens encore nos lèvres se toucher, comme si cet instant s'était imprimé dans l'air.

Je m'assieds sur la terre humide en essayant de faire le tri dans mes idées. Je suis furieuse contre Andrew d'avoir flirté sans vraiment le vouloir, furieuse contre moi-même de ne pas m'en être aperçue ; je suis effondrée de l'avoir fait virer, en même temps son refus me meurtrit comme une blessure à vif, et *il me manque* ! Malgré tout, je voudrais encore le voir ici.

Je termine le bocal de chocolats, froissant les enveloppes en petites boules que je répands autour de moi.

C'est là que Yasmin me retrouve.

– Sam ! s'écrie-t-elle en me prenant dans ses bras. Je m'inquiétais tellement ! Je ne savais pas où tu étais passée !

Elle ne savait pas où chercher. Andrew, lui, l'aurait su.

Alors qu'elle me ramène du lac, m'assurant que je peux lui parler de tout, tout le temps, j'ai l'impression de dire au revoir. À Andrew. À tout ce que je croyais avoir partagé avec lui. À cette version de moi-même qu'il m'a aidée à découvrir.

Je commence aussi à me sentir malade. Le chocolat, le poulet et la sauce font un drôle de mélange en moi. J'ignore si c'est parce qu'ils ne vont pas ensemble ou si c'est parce que le monde a viré sur son axe depuis hier, mais j'ai envie de vomir.

Mais alors, trop envie.

Yasmin me fait entrer dans la maison. Je passe des vêtements secs puis vais m'installer dans la salle à manger pour découper des feuilles de papier en bandes de plus en plus étroites. J'entends les conversations des autres sans vraiment les écouter.

À un moment, Jenna et Katie haussent la voix :

– Qu'est-ce que tu veux ? me lance Jenna d'un ton irrité. Une épaule pour pleurer ? Qu'on te fiche la paix ?

*C'est que je veux, c'est un tout nouveau corps.*

*Un nouveau départ.*

*Une page blanche.*

Sauf que ce n'est pas ce qu'on me demande.

– Qu'on me fiche la paix.

– D'accord, dit Jenna en me tapotant l'épaule.

Katie me serre dans ses bras, comme si elle craignait que je pique encore une crise. Et puis elles s'éloignent.

Devant moi, la pile de bandes de papier commence à prendre du volume. Verte, cobalt et mauve, comme l'ecchymose qui commence à s'étaler sur mon poignet.

Mon déjeuner menace encore de remonter dans ma gorge.

Je le refoule.

Au dîner, je rajoute de la nourriture à ce que je n'ai toujours pas digéré. Sept bouchées de hachis Parmentier, avalées sous le regard du Dr Lancaster. Apparemment, elle est soulagée de ne plus me voir résister. Ce qu'elle ignore, c'est que j'ai craché toute ma colère. Que je suis maintenant vidée.

*Plus rien ne compte*, me dis-je en ravalant mes larmes. *Plus rien ne compte.*

Un peu plus tard dans la soirée, maman téléphone. C'est le Dr Lancaster qui me tend le combiné. Je sais très bien ce qui m'attend.

– Samantha, j'ai essayé de te joindre toute la journée.

– D'accord.

– Miss Elise m'a appelée après t'avoir parlé.

– D'accord.

– Tu vas bien ?

– Oui.

Ma réponse sonne faux, bien sûr, mais maman poursuit :

– Quand nous avons décidé de t'envoyer à J'Optimise mes Performances, Elise m'a assuré que ça ne t'empêcherait pas de faire ton stage de danse. Cet été est vital pour ta carrière. Sans ce stage... je ne sais

pas ce que nous allons faire. Tu vas commencer ta première du mauvais pied. Personne ne voudra de toi pour un cours de danse à l'année. Et...

J'écarte l'écouteur de mon oreille et vois le Dr Lancaster, assise sur le canapé, visiblement en train de me surveiller, pour le cas où j'aurais encore besoin d'aide. Tout ce qui m'arrive maintenant semble inévitable. Je réécoute ma mère.

– ... évidemment contente que tu aies poursuivi ton entraînement là-bas. Dès que tu rentreras, nous n'aurons pas une minute à perdre. Tu pourras bien entendu suivre l'atelier estival d'Elise, et je pourrai peut-être engager un coach privé pour te faire travailler. Et...

– Maman.

– Oui, Samantha ?

– Tu sais ce que j'ai fait quand j'ai su ?

Longue pause, puis :

– Quoi ?

– J'ai mangé trois douzaines de bouchées au chocolat noir.

Là-dessus, je raccroche et me retourne vers le Dr Lancaster.

– Je remonte.

– Je préviens Yasmin...

– Je voudrais être seule.

Cachant mes mains tremblantes sous mes aisselles, je mens effrontément :

– Je vais bien. Je suis juste fatiguée. Ne vous en faites pas pour moi.

Elle m'interroge du regard.

– Revenez me voir si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Nouveau mensonge :

– Bien sûr !

J'assortis ces paroles d'un sourire laborieux. Si je veux qu'elle me laisse tranquille, je dois trouver l'équilibre exact entre force et vulnérabilité. Elle doit croire que je suis à un million d'années de faire ce que je vais faire.

Moi-même, j'ai du mal à y croire.

Mais c'est inévitable.

Je monte. Pas dans ma chambre. Dans les toilettes. Je m'enferme dans la cabine du fond, m'assieds par terre face à la cuvette.

*Vomis.*

Je ne bouge pas.

*Vas-y. Tu te sentiras mieux.*

Je ne veux pas.

*Reprends le contrôle.*

La bile monte. Je la ravale. Elle me brûle la gorge.

*Vas-y.*

Je m'agenouille, me penche sur la cuvette.

*Vas-y !*

Je me plante un doigt dans la gorge.

Un haut-le-cœur me fait vite reculer. Je me retrouve adossée à la porte, en train de pleurer, le souffle court. Mon nez coule, je l'essuie du dos de la main, aperçois le bleu sur mon poignet.

Mon estomac gronde.

*Tu n'es pas assez forte...*

*Tu n'auras jamais le courage...*

J'entends aussi la voix d'Andrew dans ma tête. Il ne voudrait pas me voir dans cette situation.

*Il t'a menti. Tout ce qu'il t'a dit n'était qu'un mensonge.*

Peut-être pas tout...

*Tout.*

Je geins en me retenant l'estomac. J'ai envie de vomir. Je voudrais me vider.

*Essaie encore.*

J'essaie. Nouveau haut-le-cœur. J'arrête.

*Tu n'arrives même pas à faire ça bien. Tu ne sers à rien. Tu es nulle...*

Je me blottis dans un coin de la cabine, les genoux sur la poitrine, et je me balance.

Voilà ce que je n'ai jamais dit à personne. Ce que j'essaie constamment d'oublier.

Il y a quelques mois, quand je voulais perdre du poids et que rien ne marchait – quand je commençais à totalement désespérer –, j'ai décidé d'essayer de me faire vomir. Je n'y suis arrivée que de rares fois. Je détestais faire ça. Je me détestais pour seulement l'envisager.

J'ai perdu plusieurs kilos. Je sais que ce n'était que le poids de l'eau. Mon corps qui se déshydratait. Mais les gens s'en sont aperçus. Ils me disaient que j'avais fait des progrès. Je savais qu'il ne fallait pas faire ça, pourtant, quelque part, j'en avais tout de même envie – et j'en ai toujours envie...

– Sam ?

J'ouvre les yeux et là, j'aperçois Jenna pliée par terre, qui essaie de regarder sous la paroi de la cabine suivante.

– Je t'ai entendue pleurer, explique-t-elle, et je me suis dit que je t'avais peut-être trop laissée tranquille pour la journée. Tu es malade ?

Je fais non de la tête.

– Tu as essayé de te faire vomir ?

Autre non.

– Tu vas essayer ?

J'aimerais bien, en même temps pas.

Je n'ai jamais vu Jenna prendre un air aussi triste. Mais, très vite, la résolution l'emporte. Elle soulève son tee-shirt, abaisse la ceinture de son short, me montre ses cicatrices.

– Moi, je me coupais, explique-t-elle. Chaque fois que je commettais trop d'erreurs sur la glace. Mais j'ai... arrêté.

Je cligne des yeux, essaie de chasser mes larmes. Et parviens à sortir, d'une voix râpeuse :

– Avant, je me faisais vomir. Mais... j'ai arrêté.

– Sauf que tu y penses encore ?

– Oui. Et toi ?

– Tout le temps. Tu voudrais que je reste avec toi ?

Mes larmes se remettent à couler.

– Oui.

– Bon, dit-elle en me prenant la main.



Samedi.

Je me lève. Je m'habille. Je mange un peu de mon petit déjeuner. Je suis assise dans la salle des Lilas, où le Dr Lancaster nous présente le remplaçant d'Andrew, un de ses collègues âgé d'une trentaine d'années, un certain Ron. Puis elle nous sort son discours du jour. Un truc à propos de l'excellence et de la perfection, de l'importance d'atteindre ses objectifs, d'en trouver les moyens.

Je ne suis ni excellente ni parfaite. Je n'atteins pas mes objectifs, je n'en ai pas les moyens.

Je me traîne toute la journée, à attendre qu'elle se passe, afin de me traîner demain.

Je sens les autres graviter autour de moi. Je ne leur donne rien. Je n'ai rien à donner.

Le Dr Lancaster passe une heure avec moi ce samedi après-midi, et encore une heure le dimanche matin. Chaque fois, je ne prononce pour ainsi dire pas un mot. Je reste les yeux fixés sur un point entre mes pieds, passe les doigts sur le bleu de mon poignet, qui passe au vert violacé, encerclé de jaune. Je me vautre dans les coussins du canapé sans aucune envie de m'en relever.

Mais, après le déjeuner du dimanche, Katie s'approche de moi alors que je traîne sur le perron à regarder dans le vague.

– Salut, dit-elle en s'asseyant près de moi.

Je hoche la tête pour indiquer que je l'ai entendue.

– Tu sais qu'on suit mon challenge cet après-midi, avec un parcours accrobranche ?

– Oui.

Je parle si peu, ces derniers temps, que ma voix en est à peine audible.

– J'aimerais vraiment que tu y participes.

– Euh...

– Je voudrais que tu me tiennes par la main pendant que je courrai. Tu crois pouvoir faire ça ?

Je peux faire de la poutre. Je peux lui tenir la main. Je peux servir à *quelque chose*.

*Tu n'es bonne à...*

– Bien sûr, dis-je dans un soupir. On part bientôt ?

– Dans une heure à peu près ?

– D'accord.

Elle me passe le bras autour de la taille.

– Merci. C'est important pour moi. Au fait, Jenna m'a dit de te dire que tu devrais parler de cette chose au Dr Lancaster. Elle n'a pas précisé quelle chose, mais il paraît que tu dois savoir.

Je me fige. Je me demandais, du fond de mon brouillard, quand tout allait se savoir. Ma voix intérieure me murmure : *Tu ne peux rien dire. Il n'y a aucune raison de le dire. Et, de toute façon, tu n'as rien fait. Du moins, pas ici...*



- Tu sais de quoi elle voulait parler, au moins ?
- Oui, je sais de quoi elle voulait parler.

Une heure et demie plus tard, on se retrouve sur la plate-forme, en face de la poutre suspendue.

– Katie, dit le Dr Lancaster, dites-moi comment vous voulez procéder.

Au contraire de la dernière fois, elle est harnachée près de nous, en short kaki, tee-shirt jaune et tennis blanches sur socquettes jaunes aux chevilles.

– Je voudrais deux personnes pour traverser les premières, et puis ce sera notre tour, à Sam et moi, lance Katie les lèvres serrées.

Elle semble énervée, mais pas comme la semaine dernière où elle tremblait, toute pâle, au bord des larmes. À présent, on dirait qu'elle considère la montagne qu'il va lui falloir escalader. Ce qu'elle ne voudrait pas faire, tout en sachant qu'il va bien falloir y passer. Elle sait qu'elle en est capable.

En découvrant sa bravoure, je me rends compte qu'ils ont tous bien changé. Je le constate avec Jenna, qui s'ouvre peu à peu aux autres, avec Omar qui fait des confidences, avec Dominic qui avoue ses moments de vulnérabilité. Même Zoe s'est améliorée depuis son arrivée ici. Je suis la seule qui ait empiré.

Debout auprès d'elle, le Dr Lancaster lui pose des questions tandis que Yasmin et Jenna traversent la poutre. J'essaie de ne pas écouter mais, harnachée à un mètre d'elles, je ne peux m'en empêcher.

– Comment vous sentez-vous ?

– Anxieuse.

– À quel niveau sur une échelle de dix ?

– Huit. Non, sept.

– Vous respirez bien ?

– Oui, dit Katie en avalant de l'air. Vous voyez ?

Je baisse les yeux vers le sol, où Zoe, Dominic, Omar et Ron nous attendent. Ils ont vraiment l'air très loin. À moins que ce ne soit moi qui me sente éloignée de tout. Je croise soudain le regard déterminé de Katie, vois sa paume crispée sur ma main.

Je devrais essayer de me concentrer. C'est important.

Le Dr Lancaster nous désigne les poutres.

– Prenez votre temps, jeunes filles.

Katie s'avance sur le rebord.

– Pas de rituels aujourd'hui, me dit-elle l'air sombre. Il faut juste que je traverse, sans faire d'histoire. Comme si j'avais déjà fait ça mille fois.

– Dis-moi quand tu seras prête.

– Je suis prête.

Nous avançons d'un pas. La poutre se trouve soudain sous mon pied et je vérifie mon équilibre. Du coin de l'œil, je vois Katie faire la même chose. Ses ongles s'enfoncent dans ma paume, pourtant elle n'arrête pas de bouger. Nous hésitons un peu puis nous nous lançons. Pied droit, pied gauche, pied droit, pied gauche. Ma vision se fixe et je n'aperçois plus que la ligne couleur caramel devant moi, je ne sens plus que mes pieds et ma main droite. Trois points de contact qui m'empêchent de tomber.

En quelques secondes, nous sommes de l'autre côté. Katie monte sur la plate-forme et s'y tient complètement immobile, l'air abasourdie. Jusqu'à ce qu'elle pousse un cri de triomphe. Elle se tourne vers moi, m'enveloppe de ses bras, pousse un autre cri et se met à sauter sur place en secouant les fesses dans la plus joyeuse danse que j'aie jamais vue.

En bas, Dominic l'accompagne en levant le poing en rythme, Omar crie « Bravo ! Bravo ! » Zoe nous fait chanter en chœur le nom de Katie. Près de nous, sur la plate-forme, Jenna, Yasmin et même le

coordinateur applaudissent. Et quand je jette un coup d'œil sur la plate-forme opposée, où se tient toujours le Dr Lancaster, je la vois arborer son sourire de « fier parent ».

Katie m'étreint de nouveau et j'ai envie de pleurer. Non que je ne sois pas contente de la voir dominer sa peur. Ça me fait très plaisir. Pour autant qu'on puisse être à la fois ravie pour quelqu'un d'autre et effondrée pour soi-même.

Je n'ai aucune envie de continuer à reculer. Je voudrais en être où Katie se trouve actuellement. Je voudrais déborder comme elle de soulagement et d'un plaisir que mon corps ne saurait contenir.

À la voir, on dirait qu'elle va s'envoler. Je sais ce qu'elle ressent. Ça m'a fait le même effet quand j'ai réussi une triple pirouette en pointe. Ou le soir de la première de *Casse-Noisette*, quand j'ai dansé le rôle de la Fée Dragée devant une salle comble. Ou quand j'ai reçu ma lettre d'admission au stage de danse intensif de cet été.

Je connais le plaisir de voler. Je voudrais qu'il revienne.

Et là, tout d'un coup, je sais ce qu'il faut faire.

– Tu as plus de culot que j'aurais cru, dit Zoe une fois que je lui ai confié mon projet et le rôle crucial qu'elle va y jouer. J'allais convoquer une nouvelle réunion de la Société Secrète des Campeurs Cinglés demain, mais ça, c'est *beaucoup mieux*.

– Ça veut dire que tu vas m'aider ?

– Tu rigoles ? Ce n'est pas pour t'aider, même si je n'ai rien contre, c'est pour envoyer promener mes parents et cette baraque. Je suis à fond dans le coup.

– Et tu trouveras ce qu'il nous faut ?

– Tu vas voir.

Elle se dirige vers l'escalier, marque une pause une fois en haut pour s'appuyer sur la rampe, le menton dans la main.

– Ma petite Barbie ballerine qui grandit !

Je lève les yeux au ciel, mais ça va mieux. Le brouillard s'évanouit. Je me reprends, me rebâtis, brique par brique. Je remplis les fêlures. Et si ce projet fonctionne...

*Il ne...*

Mais si. Obligé.

Je retrouve Katie et Jenna dans la salle des Lilas et, à voix basse, leur raconte ce que Zoe et moi comptons faire demain. J'explique également pourquoi c'est Zoe qui doit m'aider.

– Elle essaie de se faire renvoyer depuis qu'on est là. Elle s'en fichera si ça tourne mal.

– Mais, toi, tu t'en fiches ? interroge Katie les yeux écarquillés.

– Non, mais... Enfin, il faut que je le fasse. Alors, euh... ne dites à personne où on s'en va. Du moins pas avant qu'il soit trop tard pour nous arrêter.

– Promis, dit Jenna. Mais pas de folies au volant, d'accord ?

Après quoi, il ne me reste qu'une chose à faire. Je frappe au bureau du Dr Lancaster, inquiète mais résolue.

Quand elle me crie « Entrez ! », je n'hésite pas.

Elle paraît surprise de me voir.

– Sam ! Tout va bien ?

– Oui. Je peux vous parler cinq minutes ?

Apparemment, ma demande lui fait plaisir. Elle sourit :

– Bien sûr ! Que voulez-vous ?

Je m'assieds, examine mes ongles, touche le bleu sur mon poignet.

– Il y a... euh... un truc que je dois vous dire. Ce soir.

Au cas où demain se produirait un énorme désastre.

– Qu’y a-t-il ?

– Je...

*Arrête. Franchement...*

Je me hâte de tout déballer avant de changer d’avis :

– J’ai voulu me faire vomir vendredi. Si Jenna ne m’avait pas trouvée, n’était pas restée avec moi, c’est sans doute ce que j’aurais fait.

Je ne sais pas trop à quelle réaction je m’attendais, entre horreur et dégoût, mais le Dr Lancaster ne bronche pas. Ce qui me donne le courage de poursuivre :

– Voilà très longtemps que je n’ai pas fait ça. J’ai essayé, au début de l’année, quand mon régime ne donnait pas de résultat mais, je n’ai pas aimé ça, alors j’ai arrêté. Et puis, vendredi, tout est parti en vrille et j’étais si effondrée...

*Pourquoi tu fais ça ?* crisse ma voix intérieure.

*Parce que ce pourrait être ma dernière chance de lui parler, et qu’il faut que je le lui dise.*

– Merci de m’en avoir parlé, Sam. Avez-vous mis quelqu’un d’autre au courant ?

– Juste Jenna.

– Pas... ?

*Andrew.* Je baisse la tête.

– Non. Mais il... il a dit une chose à laquelle je n’arrête pas de penser. Il m’a dit que quand il voulait arrêter le football, il avait songé à se faire grièvement blesser, pour ne pas devoir dire à son père qu’il ne voulait plus y jouer.

Je ne sais pas trop si j’ai raison de parler d’Andrew, mais je continue :

– En même temps, il s’est rendu compte que ce genre de plan n’avait rien de courageux. Et je crois que... que je me suis punie d’avoir voulu me faire vomir, mais aussi de ne pas avoir pris les mesures nécessaires pour rester mince, et je...

Je me tords les mains, mon estomac ne forme plus qu’une boule. Je continue de parler alors que tout en moi hurle *Arrête, arrête, arrête, arrête, arrête.*

– Pourquoi c’est si difficile pour moi ? Pourquoi je ne peux pas faire comme lui, me dire, non, je ne veux pas me faire du mal, et m’en tenir là ?

– Eh bien, avant tout, il avait le bénéfice de l’expérience. Il a quitté le football voilà un an et demi. Tandis que vous êtes encore bien impliquée dans le monde de la danse. Vous vous débattez en temps réel.

– Oui, mais...

– Deuxièmement, le fait que vous vous débattiez est déjà louable en soi. Vous êtes plus forte que vous ne le croyez. Et, ce soir, vous avez franchi une étape importante dans votre voyage.

– C’est vrai ?

– Tout à fait.

– Oh ! Merci, Docteur !

– De rien. Voulez-vous continuer à en parler ?

Je vérifie l’heure. Il faut que je me couche tôt. Et j’ai encore trop de choses à faire avant !

– Pas ce soir. Une autre fois, peut-être ?

– Bien sûr.

Elle marque une pause, l’air de s’excuser.

– Néanmoins, vous savez que je vais devoir continuer à surveiller vos repas, étant donné ce que vous venez de me raconter.

– Je comprends.

Ça ne me surprend pas vraiment. Et si tout se passe bien demain, ça n’aura plus d’importance. Je me lève.

– Merci encore. Et... euh... pardon.

– Pour quoi ?

Pour ce que je vais faire.

– Pour ces deux derniers jours. Pour vous avoir jeté de la salade à la figure, pour avoir crié après vous, et tout.

– Excuses acceptées. Je suis contente que nous ayons repris nos échanges.

Elle risque de ne plus vraiment dire ça la prochaine fois. Si prochaine fois il y a. Pourtant, même cette pensée ne peut étouffer mon soulagement. J'ai dit le plus dur de ce que j'avais à dire, et je suis encore là. Non seulement ça, mais je me sens vraiment plus légère.

Prête.



Nous traversons l'allée de gravier sur la pointe des pieds dans l'obscurité du petit matin. Le silence étouffé qui plombe l'atmosphère nous force à observer une attitude furtive.

Je murmure à Zoe :

– Et si quelqu'un entendait le moteur quand tu vas démarrer ?

– On serait fichues.

Je frissonne.

– Quoi ?

– Je rigole. Enfin presque. Je suppose que le Dr Lancaster nous prendra pour le camion-poubelle ou un truc comme ça.

J'embraie déjà sur la menace suivante :

– Et s'ils lancent du monde à notre recherche ? Notre fuite n'a rien de discret.

Nous arrivons à la camionnette que nous allons voler – pardon, emprunter – pour la journée. Elle arbore le logo bleu vif J'Optimise mes Performances : un joueur de football en pleine course à côté d'une ballerine virevoltante.

– Pas besoin d'être discrètes, répond Zoe. Il nous faut juste des clés et un démarreur.

Là-dessus, elle brandit le trousseau qu'elle a pris sur le bureau du Dr Lancaster.

– Tu te dégonfles ? ajoute-t-elle.

– Jamais !

Je me rends à mon stage de danse intensif afin de les convaincre de me laisser repasser une audition, et ça va marcher. Voilà tout. Je reprends le contrôle de mon destin. J'ai emporté ma valise et tout. S'ils me proposent de commencer dès aujourd'hui, au lieu de lundi prochain, après la fin de J'Optimise mes Performances, je n'aurai même pas besoin de revenir chercher mes affaires.

J'étouffe un bâillement.

– Plus vite on sera en route, plus vite on trouvera un café à emporter, explique Zoe en s'installant au volant.

Les minutes suivantes sont haletantes. Elle ajuste le siège à sa taille, introduit la clé de contact.

– Il ne se passe rien ici, marmonne-t-elle.

Elle la tourne et le bruit de moteur semble résonner comme une explosion dans le silence matinal. Je m'attends déjà à voir surgir le Dr Lancaster ou Yasmin ou même la sécurité du campus.

Mais rien ne bouge.

Zoe descend lentement l'allée de graviers. Pourtant, j'ai encore l'impression qu'on fait trop de bruit ! Le crissement des pneus semble envahir tout le campus ; quand ils roulent sur une pierre, on croirait entendre un coup de feu dans l'habitacle.

Mais rien ne bouge.

On débouche sur la route. Je jette un coup d'œil en arrière. On ne voit plus la maison.

– Tu as le trajet ? demande Zoe.

J'ouvre mon téléphone et la voix entonne :

– Dans quatre cents mètres, tournez à gauche.

– C'est parti !

Je ne commence à me détendre qu'au bout d'une heure, quand le soleil est haut dans le ciel, qu'on a acheté du café et constaté que personne ne nous poursuivait.

Zoe allume la radio. Elle trouve une station pop et se met à fredonner la dernière chanson de Taylor Swift en tambourinant sur le volant. Tout d'un coup, elle se met à crier :

– On a gagné, Thelma !

– Thelma ?

– Tu préfères être Louise ?

Ah oui, comme dans le film !

– Je ne sais pas qui est qui. Je ne l'ai pas vu.

– Moi non plus. Je crois qu'à la fin elles s'envolent d'une falaise...

– Bon, espérons qu'on n'en arrivera pas là.

Ça me fait drôle d'avoir de tels rapports avec Zoe. Si quelqu'un m'avait dit, il y a quinze jours, qu'on serait complices d'un crime – qu'on plaisanterait ensemble –, je lui aurais ri au nez.

Elle semble lire dans mes pensées :

– Qui se serait douté, Barbs ? Toi et moi.

Je ris.

– C'est vrai.

– Merci de m'avoir donné cette occasion de m'évader.

– Tu rigoles ? Merci à toi. Je n'aurais jamais pu faire ça toute seule.

– Ils vont nous tuer, conclut-elle.

Ce qui ne semble pas l'inquiéter plus que ça. En fait, son sourire s'élargit.

On ne dit plus rien pendant quelques kilomètres, jusqu'à ce qu'elle lâche soudain :

– Dis-moi juste que tu ne fais pas ça à cause d'Andrew.

Je bois une gorgée de café, bien noir comme il l'a toujours préparé pour moi.

– Je ne fais pas ça à cause d'Andrew.

– Recommence, marmonne-t-elle avec un regard en coin, tâche d'avoir l'air plus convaincue.

– Je ne... Bon, d'accord, c'est peut-être un peu à cause de lui. Mais je ne suis pas ici parce qu'il... euh...

– T'a dénoncée ?

À mon tour, je lui jette un regard en coin. Je ne suis pas vraiment étonnée qu'elle sache, plutôt qu'elle ait attendu si longtemps pour en parler.

– Oui, si on veut. Mais, euh... avant que ça arrive, je me suis sentie en...

– Pâmoison ?

Je lui jette un regard mauvais.

– En confiance. Comme si je connaissais enfin une vraie chance dans ma vie. Malgré les mois pourris que je venais de vivre.

– J'imagine. Alors qu'est-ce qui s'est vraiment passé entre vous, l'autre nuit ?

– Je, euh... Je l'ai embrassé.

– Waouh ! Tu as fait le premier pas.

– Oui, enfin... ça n'a pas vraiment marché comme je l'espérais.

– Je n'ai pas dit que c'était très intelligent de ta part. Sans vouloir te vexer.

J'avale une autre gorgée de café noir.

– Mais je croyais vraiment qu'il m'aimait ! Il me parlait, m'écoutait ; il avait l'air de tenir à moi. Il était là pour moi.

– C'était son boulot. Il en a fait autant pour moi.

Elle dit ça tout naturellement, mais je le reçois comme un coup de poignard dans le ventre. Et là, j'ai envie de contester :

– Tu ne comprends pas...

– D'accord, les accrocs de l'amour. Tu as entendu parler de ce qu'on appelle un transfert ?

Je fais non de la tête.

– C'est quand tu tombes amoureuse de ton psy. Il peut aussi t'arriver de le traiter comme un parent, si tu as des problèmes avec papa, etc. Mais, à la base, ça vient de ce que cette personne pénètre bel et bien dans ta vie, t'aide à comprendre certaines choses, et là, tu commences à croire qu'une relation s'est installée entre vous. Alors que ça reste juste ton psy.

– Comment tu sais ça, toi ?

Zoe agrippe violemment le volant.

– Ma mère a eu une aventure avec un thérapeute, il y a quelques années. Si tu dis ça à qui que ce soit, je te tue.

– Compris.

– En fait, ce mec était un...

Là, elle énumère quelques injures bien senties, puis :

– Il l'a littéralement piégée. Et c'est même pour cette raison que mon père a accepté de la revoir ensuite. Il disait qu'elle avait fait un transfert, qu'elle obtenait de ce thérapeute ce qu'elle ne trouvait pas en son mari. Elle, ça va juste lui donner une autre raison de se trouver un nouveau psy.

J'essaie encore de me faire à cette idée.

– C'est vrai ? On peut tomber amoureux de son thérapeute ?

– Ouais.

– Dingue. Sauf qu'Andrew n'est pas thérapeute.

– Il va le devenir. Il parlait sans arrêt de ses cours de psy. De son plaisir d'apprendre à lire dans l'esprit des gens.

– On dirait qu'il te parlait beaucoup de ses cours...

Là encore, je suis un peu jalouse.

– Je crois qu'il voulait m'aider à trouver ce qui pourrait me passionner une fois que j'aurais quitté le tennis. Promis, juré : ce ne sera pas la psychologie. Mais ça t'aide un peu à te sentir mieux ?

Ça m'aide et ça ne m'aide pas. Je ressens toujours la même chose. J'ai toujours été rejetée par quelqu'un que j'aimais vraiment, juste quelques semaines après avoir été larguée par mon ancien petit ami. Il me reste encore à examiner à la loupe chacune de mes conversations avec Andrew, de préférence pas sous un éclairage trop rose.

– Tu n'es pas obligée de me croire sur parole, ajoute-t-elle. Ça n'aide pas, d'avoir une mère dérangée. Mais je te jure que si tu parles de mes parents, je ne te lâcherai pas.

Mon téléphone sonne, nous faisant toutes les deux sursauter. Je l'attrape, vérifie l'écran. C'est maman. Je laisse sonner pour qu'elle enregistre plutôt un message, mais elle coupe et rappelle aussitôt.

– Je crois qu'ils savent qu'on est parties, dis-je à Zoe.

– Ne réponds pas.

J'attends de nouveau le message.

Zoe doit voir que j'hésite, car elle enchaîne :

– Parle-moi de ce stage de danse. Qu’est-ce qu’il a de si important ?

Je lui explique à quoi servent les stages d’été, les cours à l’année, les méthodes d’apprentissage et les contrats de compagnies de ballets. Cela nous fait passer un certain temps, après quoi on chante avec la radio. On s’arrête pour un rapide petit déjeuner, puis pour une pause pipi, puis pour un autre café. On parle de nos différentes écoles et de nos villes d’enfance. Des gens avec qui on danse ou joue au tennis. Des meilleurs films qu’on a vus récemment. Et on roule, on roule, on roule.

Devant moi se dresse le bâtiment tout de pierre grise et de vitres, à la fois austère, imposant et scintillant. Le soleil du matin se reflète trop dans les fenêtres, je ne vois rien à l’intérieur. Mais je sais que tous les étages supérieurs ouvrent sur des salles de danse qui dominent la ville.

Avec Bianca, nous avons passé des auditions ici en janvier. Nous passions l’une après l’autre, si bien que nous avons toujours fait partie du même groupe ; nous nous encourageons mutuellement à force d’énergie, mais nous nous apaisions aussi.

Aujourd’hui, il faudra que je me débrouille seule.

L’anxiété me noue l’estomac. J’essaie de la ravalier.

Si seulement j’avais le temps d’appeler Bianca... J’aurais dû y songer pendant le trajet. Mais, avec tout ce qui m’est arrivé depuis jeudi, je n’ai pas eu l’occasion de lui écrire. Je sors mon téléphone et tape un texto :

Nouvelle audition à Nashville aujourd’hui. Longue histoire – te tiendrai au courant. Souhaite-moi bonne chance !

J’appuie sur « envoyer ».

– Tu entres ou il va falloir que je te porte ?

Je range mon téléphone dans mon sac.

– J’y vais.

– Bon. Et comme je n’ai pas vraiment envie de t’attendre en bas, je vais me balader dans le coin. Tu m’envoies un SMS quand tu as fini ?

– Promis.

Zoe me tape sur l’épaule.

– C’est toi la meilleure !

Je la remercie d’un faible sourire.

J’ouvre le lourd portail d’entrée. Un courant d’air froid m’accueille ; ça ne sent pas très bon, mais c’est l’odeur permanente des cours de danse. On a beau nettoyer sans arrêt, passer du déodorant, on n’arrive pas à chasser la puanteur permanente de la sueur et des pieds.

Je me dirige vers la réception. Il n’y a personne, alors je promène mon regard un peu partout, sur les portraits des danseurs de la compagnie, sur les affiches annonçant des spectacles depuis quarante ans. J’entends un piano au bout du couloir. Et aussi les accords d’un morceau classique que je ne reconnais pas, un mélancolique violoncelle accompagnant les trilles d’un violon. Et puis des voix. Des filles en justaucorps noir et collants roses se dirigent vers l’escalier. Elles doivent avoir mon âge. Ce qui signifie qu’elles doivent être de mon niveau. Ou de celui que j’atteindrai si je m’en sors aujourd’hui.

Je vais m’en sortir aujourd’hui.

– Je peux vous aider ?

Je me retourne vers le bureau de la réception. Une femme aux cheveux gris et au tailleur-pantalon noir délavé fouille dans une liasse de papiers.



Je m'éclaircis la gorge.

– Bonjour, pourrais-je parler à Mme Levanova ?

La femme me dévisage des pieds à la tête d'un regard cuisant.

– Vous êtes sûre de vous adresser au bon endroit, ma chère ? Les cours communautaires bénévoles ont lieu en face, dans l'annexe.

Il n'en faut pas plus ; ma voix intérieure qui me chante *Grasse, grasse, grasse, grasse*. Mais, bien que mon estomac fasse des entrechats, que mon cœur batte de plus en plus fort, je tiens bon.

– C'est là qu'a lieu le stage intensif d'été ?

– Oui, mais uniquement les auditions. Pour l'orientation, c'était hier. Les cours publics sont...

– J'ai déjà passé mon audition. Je suis acceptée. Je devais manquer la première semaine, ce qui me plaçait sur la liste d'attente, mais j'ai découvert vendredi que vous n'y preniez plus personne, alors j'ai voulu venir voir si je pouvais repasser une audition...

Ma voix s'étouffe dans le grondement qui m'emplit les oreilles. Je n'ai tout de même pas effectué tout ce chemin pour me voir arrêter par une réceptionniste trop zélée !

– J'aimerais beaucoup vous montrer ce que je peux faire...

– Que se passe-t-il ?

Je respire. Cet accent russe inimitable ne peut provenir que de Mme Levanova, et elle se souviendra de moi, parce que c'est elle qui m'a auditionnée. Elle m'a même complimentée pour ma technique classique. Bien que j'aie changé d'allure, ça ne doit pas me transformer à ce point...

Elle s'approche d'un pas glissé, comme sur des pointes.

– Samantha ? Que faites-vous ici ? N'avez-vous pas reçu notre message ? Nous sommes désolés, mais...

– Je l'ai reçu. Mais je... j'espérais pouvoir vous convaincre de changer d'avis.

Elle me jette un regard empli de pitié.

– Ça ne fonctionne pas ainsi, ma chère.

– Je vous en prie ! Laissez-moi repasser une audition. Je suis faite pour cette compagnie. Je le sais.

Sur le point de m'effondrer, j'implore :

– S'il vous plaît !

Elle me dévisage sans ciller. J'essaie d'en faire autant. Ne pas faiblir. Beaucoup dépend de cet instant.

– Je la fais sortir... propose la réceptionniste.

Mme Levanova lève une main.

– Non, Dolores. C'est bon.

Elle m'examine encore et je songe à tous ces kilos que j'ai pris depuis la dernière fois qu'elle m'a vue. À ces courbes qui n'étaient pas là. C'est le moment de vérité. Le moment où je vais savoir quelle importance...

– Un cours. Mais je ne promets rien.

– Merci !

J'ai envie de la prendre dans mes bras, de sauter sur place ; mais je parviens à serrer les poings et demeurer immobile.

– Merci ! dis-je encore en frémissant.

– Eh bien, allez-y !

Elle accompagne sa phrase d'un geste aussi russe que digne d'une ancienne danseuse étoile.

– Et n'arrivez pas en retard !



Dans le vestiaire, je jette mon sac de danse près d'un casier vide, en sors un des deux justaucorps que j'ai apportés. Noir avec une surpiqûre rose, ou tout noir avec un dos de dentelle ? Le premier mincit la poitrine mais l'autre me serre plus à la taille. Je n'arrive pas à me décider.

– Prends celui à dentelle.

Je me retourne pour découvrir une fille derrière moi, déjà prête pour le cours.

– On ne plaisante pas ici avec les couleurs. Et puis cette dentelle, c'est très joli.

Elle me tend la main :

– Je m'appelle Hannah.

– Merci. Moi c'est Sam.

– À tout à l'heure.

Là-dessus, elle glisse son sac à chaussons sur l'épaule et se dirige vers la porte.

Je la suis des yeux. Et je me rends alors compte qu'elle n'a pas parlé de mon corps. Elle ne m'a même pas jeté un regard moqueur. J'avais oublié l'effet que ça faisait.

Je me change, enfile mon collant rose, mon justaucorps noir et choisis une jupe portefeuille noire pour le cas où on aurait le droit d'en porter. Dans mon sac, j'ai glissé ma nouvelle paire de chaussons mais aussi les anciens, parfaitement cassés, ainsi que mes coussinets et ma crème. Je fourre le reste dans le casier. Au passage, je vérifie mon chignon. Tout est en ordre.

J'ai l'air bien.

*Aussi bien que tu pourras...*

Non, dis-je à ma voix intérieure. Pas maintenant.

Après m'être assurée qu'il n'y avait personne d'autre dans le vestiaire, je lance à haute voix :

– J'ai l'air bien.

Et là, bien que toute évocation d'Andrew me mette le cœur à l'envers, j'ajoute :

– Mon corps est souple, fort et beau.

Pour un peu, j'y croirais.

Il ne m'a pas fallu plus d'un cours de danse. Je suis devenue accro. J'en ai adoré chaque détail : mon justaucorps rose avec sa jupe à volants, mes chaussons tout neufs et mes cheveux noués en un élégant chignon. J'ai adoré sauter à travers la salle sur les notes d'un piano. J'ai adoré me tenir droite comme une princesse coiffée d'un lourd diadème. J'ai adoré la gracieuse amabilité de Miss Johanna du début à la fin de la leçon. Et j'ai adoré Miss Johanna elle-même. Je l'avais vue danser dans *Casse-Noisette*, et elle m'a éblouie dans le rôle de la Fée Dragée.

J'avais six ans et je découvrais que je ne voudrais rien faire d'autre de mon existence.

Flash en avant vers les cruels détails de la vie, moins de magie, plus de réalité : les courbatures, les ongles des doigts de pieds tout bleus, les ampoules aux pointes. Sans oublier la lutte pour obtenir des rôles, l'anxiété de l'attente des listes de distribution. Pourtant, je n'ai jamais changé d'avis, je n'ai jamais remis mes rêves en question ni mon aptitude à les atteindre.

Jusqu'à ce que mon corps me trahisse.

Je m'arrête sur le seuil de la salle en songeant à ce que la danse classique m'a apporté. Je me sens ici chez moi. Et depuis mon tout premier cours.

Pourtant, maintenant, j'éprouve un début de nausée. Je vais trop détonner. Tout le monde va me regarder. Se moquer de moi. Et ce sera pire qu'avec la femme de la réception, car ces filles vont me voir danser, et donc me juger.

Et si, non seulement elles étaient plus minces que moi mais aussi meilleures danseuses ? Et si je n'avais pas ma place ici, malgré tous mes désirs ?

J'ai envie de m'enfuir. Ce serait si facile... Je pourrais retourner au vestiaire et passer les deux prochaines heures à me cacher dans les toilettes, puis envoyer un texto à Zoe pour lui dire que j'ai fini, que je n'ai pas été prise, dommage, on retourne au Camp de cinglés et tant pis.

Sauf que je ne suis pas arrivée là pour rien. On ne recule plus.

Je repère une place libre à la barre, au bout de la salle, tout près du piano. Je m'y rends aussi lentement que possible, l'air calme, détendu, pour mieux ignorer les éventuels regards, les murmures...

Car il y a des regards, il y a des murmures. Ces filles se retrouvent toutes le soir. Elles habitent sans doute la même résidence. Elles doivent passer leurs soirées à comparer leurs tenues, les marques de leurs chaussons, à rêver de partenaires de danse. Tandis que je suis nouvelle. Inconnue.

*Et tu as l'air d'un éléphant...*

Arrête.

Je m'installe à la barre. Me rends compte qu'elles portent toutes des ballerines, alors j'enfile les miennes et range mes pointes pour plus tard. Je commence à m'échauffer, exerce mes pieds, les sentant crisser et craquer comme d'habitude ; j'étends les genoux, envoie les jambes en avant et en arrière, libérant mes hanches. Après quoi, je hisse ma jambe droite et l'étire à fond devant moi, me masse la voûte plantaire.

Face au mur blanc, je peux me concentrer sur ce que je ressens comme l'intérieur de mon corps, au lieu de penser à mon apparence. Mais quand je me tourne pour étendre ma jambe gauche sur la barre, je me vois dans la glace, découvre combien ma cuisse paraît énorme sous cet angle, comment, lorsque je me penche, ma taille forme des bourrelets, bien que je rentre l'estomac au maximum. Je vois les danseuses se répartir à travers le reste de la salle, où elles s'étirent en bavardant. Je vois, du moins je devine, tous ces regards dans ma direction.

À l'autre bout de la salle, il y a deux filles. Une rousse pâle et une Afro-Américaine. Qui me regardent. En souriant. Je les observe dans le miroir en essayant de déchiffrer leurs expressions. Une troisième se joint à elles, et je m'attends presque à les voir me désigner du doigt. À se moquer de moi. Mais la rousse se contente de poser les mains sur ses hanches, accueillant leur amie d'un air faussement sévère, puis elles s'étreignent et... peut-être que ce n'est pas de moi qu'elles se moquent.

Peut-être.

Cependant, je suis trop anxieuse en ce moment, et ça ne fait qu'empirer.

Je n'ai pas vraiment apprécié la compagnie d'autres danseuses, ces derniers temps. Dans mon cours, les filles se divisent en deux catégories : petites et minces, ou grandes et minces. Je mesure un mètre soixante-douze – juste dans la moyenne – et je ne suis plus... mince du tout.

*Reconnais-le, tu es grosse.*

Ces filles sont toutes... et j'ai l'air si...

Mon souffle ralentit. J'ai le vertige. La boule au ventre.

D'après la pendule, le cours commence dans deux minutes.

Je tombe à terre, me tasse dans une posture d'enfant, pour effectuer les exercices de respiration de Yasmin, les deux mains sur mon dos, les yeux clos ; j'inspire et j'expire, emplis ma poitrine, laisse mes bras retomber en expirant. J'essaie de ne pas tenir compte de la salle autour de moi, de bloquer les bruits qui en montent. Andrew m'a dit, pendant mon challenge de cuisine, qu'il avait trouvé le moyen de ne plus écouter les voix afin de ne s'occuper que de ce qu'il avait à faire.

Moi aussi, je peux.

Je murmure plusieurs fois les paroles du Dr Lancaster : « Faites le grand saut. Faites le grand saut. »

Même si cette phrase doit rester à jamais liée dans mon esprit à ma tentative d'embrasser Andrew. Même si j'ai l'impression de sauter en pleine catastrophe.

Mme Levanova entre dans la salle et frappe dans ses mains :

– Bonjour et bienvenue à votre premier cours intensif !

*Et sans doute ton dernier.*

Arrête.

Je me relève. Place ma main gauche sur la barre.

– Nous allons commencer avec les pliés.

La pianiste entonne une valse lente, élégante, tandis que nous plions les genoux, les redressons, pour échauffer nos articulations. Ensuite viennent les tendus. Nous poussons le pied au sol vers l'avant, sur le côté, vers l'arrière. Puis dégagés, puis fondus, et ainsi de suite. À mesure que je remue mon corps, je me sens plus à l'aise. Ma tête se libère. Mon estomac s'apaise. Je me détends, bien que mes muscles tremblent sous l'effort. Je saurais déterminer l'instant exact où je me mets à transpirer, où coulent les premières gouttes de sueur sur mon front et sur mes reins.

Je me sens bien. Et, en regardant autour de moi, je sens ma confiance grandir. Mes extensions ne sont pas les plus hautes de la salle, mais pas non plus trop basses. Et elles sont sans doute bien placées. Mes pieds se tendent spectaculairement et mes bras, ma tête, tout le haut de mon corps flottent et redescendent en fonction de mon port de bras. Je contrôle chacun de mes mouvements. Rien ne se passe sans que je l'aie voulu ni prévu.

Après la valse, la pianiste choisit un morceau de Philip Glass. Alors que j'attends mon tour pour traverser la salle, je la regarde jouer, se balancer en rythme, les yeux clos, vivant chacune des notes qui lui passent à travers les doigts. Je ferme les yeux à mon tour. Juste un instant. Je sens la musique m'envahir.

Quand arrive mon tour de danser, je m'avance, respire, m'envole.

Je n'effectue aucun pas. Ce ne sont ni balancés, ni fouettés, ni pirouettes, mais tout ce que j'ai ressenti ces quinze derniers jours, ces sept derniers mois. Je m'exprime. Je raconte mon histoire. Je me fonds dedans.

Et c'est à bout de souffle que j'atteins l'autre extrémité de la salle. Hannah m'attend.

– Waouh ! s'exclame-t-elle à voix basse. C'était... magnifique.

Je rougis.

– C'est vrai ?

– Complètement.

– Merci.

– Il va falloir que tu me montres comment tu atterris dans ces attitudes. Je ne pose jamais le talon au bon moment...

Et on se met à bavarder technique, mais mon adrénaline ne disparaît pas. Je vogue sur la valse du côté gauche, je file dans un petit allegro, attaquant chaque saut, chaque battement avec une totale

précision et, quand on se lance dans le grand allegro, je m'envole. Je suis plus légère que l'air humide de la salle, bondissant si haut au-dessus du sol que même la gravité ne saurait me retenir.



## 30

Après le cours, Mme Levanova me reçoit dans son bureau.

– Samantha, dit-elle en s’asseyant et en croisant gracieusement les jambes. Comment vous sentez-vous ?

– Bien.

C’est la vérité. Elle ferait mieux de me demander combien de temps ça va durer. Cet optimisme ne peut pas durer éternellement. Tout dépendra de ce qu’elle va me dire.

Car ce que je viens de découvrir au cours – ce que je me rappelais, ce que je ne croyais pas avoir oublié – c’est que j’ai besoin de danser. C’est mon oxygène.

– Je n’en aurai pas pour longtemps, car j’ai beaucoup à faire aujourd’hui avec ce début du stage intensif... et parce que j’ai reçu un appel d’une certaine... Debra Lancaster qui vous cherchait. Vous n’aviez dit à personne que vous veniez ici ?

Je sens mes dents crisser.

– Pas trop... Elle était fâchée ?

– Il faut que vous lui parliez.

– Bien sûr...

Elle plisse un peu les yeux.

– Et vous ne feriez jamais rien de semblable durant notre stage ? Vous ne partiriez pas un beau jour sans prévenir ? C’est interdit, Samantha.

– Non, bien sûr, je ne ferais jamais...

Elle m’interrompt d’un geste de la main.

– Dans ce cas, voilà où nous en sommes : je ne peux vous libérer une place cet été. Je suis désolée.

Elle dit ça d’un ton tellement neutre qu’il me faut un certain temps pour saisir le sens de ses paroles.

– Vous avez beaucoup de talent, Samantha. Ce ne sont pas vos qualités de danseuse qui nous arrêtent.

*Elle parle de ton corps. Elle trouve que tu as trop grossi depuis la dernière fois qu’elle t’a vue.*

Je serre mon sac à chaussons contre mon ventre. Mes yeux s’emplissent de larmes.

– Vous savez que vous ne pourrez pas facilement faire carrière avec le type de corps que vous avez, poursuit-elle comme dans mes pires cauchemars. Désolée d’être aussi directe, mais il faut que vous vous en rendiez compte.

Elle me fixe assez longtemps, comme si elle attendait une réponse.

Alors je ne peux plus reculer devant la vérité.

– Je sais.

Une larme me coule sur la joue, sur mon épaule dénudée. Je l’écarte.

– Et vous n’avez aucun intérêt à entraîner des gens comme moi...

– Pardon ?

Elle a l'air franchement étonnée.

– Samantha, ce n'est pas pour ça que nous avons dit non.

– Comment ça ?

– Je me bats pour vous. Comment ne pas approuver quelqu'un qui possède un tel talent, une telle passion ? Qui s'enfuit en secret d'un autre État, juste pour avoir une chance d'être examinée ? Pourquoi ne mériteriez-vous pas l'excellent entraînement que nous prodiguons ? Cependant, l'administration a répondu que nous ne pouvions accepter une candidate supplémentaire. J'ai les mains liées.

Comme pour illustrer ses dires, elle joint les poignets.

– Oh, d'accord !

Je m'apprête à me lever, à regagner le vestiaire, mais elle tend de nouveau la main pour m'empêcher de bouger.

– Votre corps n'est pas fait pour le ballet classique... Mais cela signifie-t-il que vous ne deviez plus danser du tout ? Non ! Si vous devez danser, si vous le ressentez là...

Elle se frappe le cœur pour appuyer ses dires.

– Vous trouverez une solution.

On voit bien quelle artiste elle a dû être, autrefois. Sa force, son autorité emplissent la petite pièce.

– Le ballet n'est pas pour tout le monde. C'est ainsi. Mais la danse... si.

Je repense à notre conversation avec le Dr Lancaster, il y a une semaine, quand je me suis rendu compte à quel point j'aimais le ballet, et combien le ballet pouvait ne pas m'aimer.

– Autrement dit, il faut que je renonce à la danse classique ?

– Bien sûr que non, voyons ! C'est sur elle que tout se base. C'est l'arbre où se forment tant d'autres branches. La colonne vertébrale. Vous ne devez pas arrêter. Mais peut-être...

J'attends, le souffle court. Peut-être quoi ?

– Peut-être que vous devriez élargir vos horizons. Voir ce qu'il existe d'autre.

– Mais si... si je ne suis bonne à rien d'autre ?

– Impossible. Quand on a bien appris la danse classique, on peut s'essayer à tout. Voulez-vous devenir immédiatement une danseuse contemporaine, ou moderne, ou une danseuse de jazz ? Non, mais c'est pour ça que nous étudions. Que nous nous entraînons. Que nous cherchons. Tenez, bien de mes collègues ne voudraient pas vous donner un tel conseil. Ils diraient : « Rien ne vaut la danse classique ! Tout le reste n'est que compromis. On y perd son talent. »

Je croirais entendre maman, l'accent russe en moins. C'est avant tout à cause d'elle que je n'ai étudié que la danse classique. Je ne suis sans doute pas la seule à devoir élargir ses horizons.

– J'ai longtemps fait partie du monde de la danse classique, reprend Mme Levanova. Beaucoup plus que vous. Croyez donc ce que je vous dis.

– Oui, Madame.

– Êtes-vous certaine de pouvoir faire carrière dans un autre style de danse ? Non. Vous n'avez qu'un mince contrôle sur l'avenir. Vous pourriez être blessée, perdre votre passion, découvrir un autre sujet d'intérêt. Mais il n'y a aucune raison de ne pas faire tout ce que vous pouvez pour suivre une carrière, si c'est votre rêve.

– Oui, Madame.

– Oh, cette intonation ! Tenez, j'aimerais vous faire rencontrer quelqu'un.

Elle se lève, ouvre la porte du couloir. J'entends des voix s'élever, puis elle revient avec une jeune Afro-Américaine.

– Samantha, voici Nicole Paxton. Une ancienne danseuse de notre troupe, qui dirige aujourd'hui une compagnie de danse contemporaine à Atlanta. Elle est ici pour chorégraphier un ballet pour nos élèves. Je lui ai demandé d'assister au cours.

Je lui tends la main.

– Contente de vous connaître.

– Bonjour, Samantha.

Nicole se pose au bord du bureau, laissant pendre ses longues jambes musclées.

– J'aime beaucoup la façon dont vous bougez. Et j'ai compris que vous cherchiez un stage d'été.

Je fais oui de la tête.

– Ma compagnie est très récente, et c'est notre premier stage intensif. J'aimerais vous inviter à y participer. Malheureusement, je ne peux pas vous proposer de bourse ; il commence dans quinze jours et nous avons déjà distribué tous nos fonds disponibles. Mais je crois que vous correspondriez parfaitement à ce que je cherche et pourriez beaucoup en apprendre. Alors qu'en dites-vous ?

– C'est... c'est un stage de danse intensif ?

– Oui et non. Ce n'est pas du tout ce que vous faites ici. Moins porté sur la danse classique. Nous allons vous pousser à bouger autrement. Avez-vous déjà travaillé en contemporain ?

– Pas vraiment. J'ai une formation plutôt classique.

– Bon, mais vous n'allez pas rester un petit rat toute votre vie.

Nicole jette un coup d'œil à Mme Levanova, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie entre elles. D'ailleurs, Mme Levanova se met à rire.

– Quand est-ce que je dois donner ma réponse ? Ça m'intéresse beaucoup, mais...

*Mais ce n'est pas ce que tu veux*, murmure ma voix intérieure.

De la danse contemporaine au lieu du ballet classique...

Une nouvelle compagnie qui organise son premier stage intensif, au lieu du prestigieux cours dont je rêvais depuis des années...

Néanmoins, Mme Levanova l'a dit clairement et je dois admettre qu'elle a raison : je n'ai sans doute plus ma place en danse classique. J'avais des objectifs, des buts. Mais tout a changé. J'ai changé. Alors, peut-être qu'il ne me reste plus qu'à laisser les choses venir.

Et si c'était le sens profond du « grand saut » ?

– Parlez-en à vos parents, dit Nicole. Pourriez-vous me donner votre réponse mercredi ? Tenez, voici ma carte. Site Internet, numéro de téléphone, tout ce qu'il vous faut.

Je prends la carte, fais courir mes doigts sur les épais rebords.

– Merci.

– Remerciez-moi en participant à ce stage, en vous montrant prête à vous lancer.

Là-dessus, elle m'adresse un signe de la main et la voilà qui quitte le bureau.

L'air contente, Mme Levanova incline la tête vers moi.

– J'espère que vous ne le prenez pas trop pour un lot de consolation ?

– C'est... c'est une opportunité extraordinaire. Merci.

– De rien. À présent, j'ai des coups de fil à passer. Et vous... j'ai cru comprendre que vous aviez un long trajet à parcourir.

– Oui, Madame.

Je me lève, la salue rapidement.

– Je vous reverrai aux auditions pour l'été prochain.

Ce n'est pas une question.

– Oui, Madame.

Elle me fait signe de m'en aller.

De retour dans le vestiaire, je ne me change pas tout de suite. Je m'assieds sur le petit banc en face de la glace. Mes cheveux soigneusement tirés en arrière frisent autour de mon visage. De sombres taches de sueur marquent mon justaucorps. Dans cette position, mes cuisses sont à plat, larges, et mon ventre forme un bourrelet que j'ai en horreur.



Pourtant, je respire un grand coup en essayant de considérer ces parties de mon corps ainsi que le Dr Lancaster m'en a parlé. J'essaie de voir ce qui m'a attirée, la première fois, dans ce stage. Ce qui a poussé Mme Levanova à prendre ma défense aujourd'hui. Ce qui a donné envie à Nicole de me convier à son stage.

Décidément, cet été, rien ne fonctionne comme je le voulais. Mais il y a du neuf à l'horizon. Une nouvelle porte qui s'ouvre. Il ne me reste qu'à décider si j'ai envie d'y faire un saut ou non.

Zoe m'attend dehors.

– Ça a marché ?

– Non.

Elle pousse un juron, tourne sur ses talons et se dirige vers le parking où nous avons laissé la camionnette.

Je la rejoins en courant.

– Attends, j'ai du nouveau.

Je lui explique et elle finit par ralentir, m'écoute et, le temps de s'installer au volant, elle a retrouvé son sourire.

– Tu vas accepter, c'est ça ?

– Je sais pas...

– Arrête ! Vas-y à ce foutu stage.

Comme je ne réponds pas immédiatement, elle ajoute :

– Sinon, qu'est-ce que tu feras de ton été ?

– Je pourrais prendre des cours privés...

– Mais ces trucs intensifs doivent bien te faire passer au niveau supérieur, non ?

– Si.

– Donc, ce niveau supérieur ne correspond pas vraiment à ce que tu croyais ? Et alors ?

– Tu ne comprends pas.

– Je comprends que tu es nulle, dit-elle en tournant la clé de contact. Vas-y, laisse passer une occasion inattendue offerte sur un plateau d'argent. Pour ce que j'en dis...

J'accroche ma ceinture.

– Tu crois vraiment que je devrais y aller ?

– Écoute, je n'y connais rien en danse classique. Sauf ce que j'ai vu dans *Black Swan*, et tu m'as dit que ça ne comptait pas. Mais bon, je pense que tu devrais y aller. Que tu serais idiote de refuser.

– Je n'aurais même pas eu cette chance sans ton aide, aujourd'hui. Alors, merci.

– Ne me remercie pas tant qu'on ne sera pas rentrées. Le Dr Lancaster n'est pas contente.

– Tu lui as parlé ?

– Elle a appelé mon portable neuf fois en deux heures. J'ai décidé de répondre avant qu'elle se mette à vérifier dans les hôpitaux et à la morgue.

– Ah...

– Oui. Elle... n'est pas contente.

– Bon... alors comment on passe nos dernières heures de liberté ?

– Samantha Wagner, je crois que je déteins sur toi.

– Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose.

J'allume la radio et, avec Zoe, on chante tout le long du trajet jusqu'au Camp de cinglés. Elle tambourine sur son volant. Je danse sur mon siège. On braille de tous nos poumons. Et c'est bien trop vite qu'on se gare dans l'allée de graviers devant J'Optimise mes Performances.

On passe devant deux voitures de police, un camion de sécurité du campus et... la voiture de ma mère.

Et là, devant la maison, tout le monde qui nous attend sur le perron.

– Bonne chance, murmure Zoe en passant au point mort.

– À toi aussi.



– **Q**ui a eu cette idée ?

Le Dr Lancaster me fixe d'un regard glacé, puis ses yeux se posent sur Zoé avant de revenir sur moi.

– Moi, dis-je.

Aussitôt, Zoé s'empresse d'ajouter :

– Mais c'est moi qui ai volé vos clés et conduit la camionnette. J'ai aussi pris nos téléphones sur votre bureau.

J'ignore si elle essaie de me protéger de la colère de la directrice ou si elle cherche à se faire bien voir en avouant. Peut-être les deux.

Dans le couloir, j'entends ma mère hurler :

– Je veux parler à ma fille !

– Madame Wagner, intervient Yasmin, je regrette mais vous ne pouvez pas...

– Estimez-vous heureuse que je ne porte pas plainte ! Mais je pourrais bien le faire !

Quelques coups furieux retentissent à la porte, la poignée remue nerveusement.

– Je ramène Samantha à la maison ! lâche ma mère derrière l'épais panneau de bois.

– Je pars ? dis-je d'une voix étonnée. Le séjour n'est pas fini.

– À vous de voir, me répond le Dr Lancaster. À vous de voir, toutes les deux. Zoé, vos parents arrivent. Ils ont été retardés par un déjeuner auquel votre maman devait assister.

– Évidemment, marmonne celle-ci.

Puis, l'air soudain réjoui, elle enchaîne :

– On est virées ! On a réussi ! La troisième fois, c'était la bonne !

Blême, je réponds :

– Me faire renvoyer à la maison, ce n'était pas exactement ce que je voulais.

– Vous auriez peut-être dû y songer, reprend le Dr Lancaster, avant de voler une camionnette et filer Dieu sait où sans avertir personne.

– Je sais, mais... il fallait que je le fasse.

Je me penche vers elle, comme pour mieux lui faire comprendre ce que j'avais en tête.

– Je n'ai pas fait ça pour m'attirer des ennuis – même si je sais que là, j'ai réussi...

Les voitures de police, dehors, en témoignent, peu importent les menaces de poursuite de ma mère.

– J'ai fait ça parce que je devais faire ce stage. Je devais essayer, leur montrer de quoi j'étais capable. Me montrer à moi-même de quoi j'étais capable. Je devais...

Ce que je m'appête à dire est facile, mais c'est la vérité...

– Je devais *faire le grand saut*, comme vous me l'avez dit.

– Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit, Sam, rétorque le Dr Lancaster d'une voix sèche.

– Peut-être... mais ça a marché ! Je n'ai pas pu faire ce stage – oui, puisque je me retrouve ici, maintenant. Mais on m'a proposé un autre programme, et je crois que je vais accepter.

Je parle vite. Si je dois sortir de cette pièce dans la disgrâce la plus totale, je peux au moins dire au Dr Lancaster à quel point je l'apprécie, elle.

– Je n'aurais jamais pu arriver jusque-là sans vous. J'ai pratiqué les exercices de respiration de Yasmin quand j'étais stressée, j'ai prononcé mes déclarations de pouvoir dans le vestiaire avant les cours, et je ne me suis pas enfuie chaque fois que j'en mourais d'envie – alors que j'étais aussi intimidée par toutes les filles qui m'entouraient, par leur allure parfaite. C'est un beau progrès, non ?

– Oui, mais cela n'empêche pas que...

– Et j'ai... – c'est tout nouveau, j'avoue – je n'ai plus l'impression que les choses m'échappent comme avant, alors que je me battais tellement pour que tout aille mieux, sans jamais réussir. Aujourd'hui, je sens que j'arrive enfin à maîtriser mon destin. Même si, le plus fou, c'est que ça n'a pas marché comme je le souhaitais mais comme c'était écrit. Ou peut-être que rien n'est « écrit », au final, et que les choses arrivent comme ça et qu'on se débrouille avec, tout en continuant d'avancer...

– Sam...

– Et peut-être que je dois essayer de faire la différence entre ce que je peux et ne peux pas contrôler, afin de me concentrer sur les bonnes décisions à prendre.

Je suis presque hors d'haleine quand je demande :

– Je me trompe ?

Le Dr Lancaster secoue la tête, se plaque les doigts sur les tempes, là où ses cheveux blonds commencent à grisonner.

– Zoé, vous voulez bien attendre dehors quelques instants ?

– Bien sûr ! Merci pour l'aventure, Barbie ballerine. Et, à bientôt... c'est bien ça qu'on se dit à la fin d'un camp ?

Je ris.

– Oui, promis, à bientôt.

Elle m'adresse un signe de tête, salue le Dr Lancaster et s'en va.

– Bien, reprend celle-ci dès que la porte s'est refermée.

– Quand est-ce que je dois partir ?

– Dès qu'on en aura terminé ici.

– Oh...

J'attends qu'elle me dise de partir, mais elle ne prononce pas un mot.

Mon téléphone se met à vibrer. Je regarde l'écran. C'est un texto de Bianca :

Je sors tout juste de répétition. QU'EST-CE QUI SE PASSE ?!?! Ta maman m'a laissé quatre messages. Rappelle-moi !

– Quelque chose d'important ? demande le Dr Lancaster, d'une voix sarcastique à souhait.

– Oui.

Ma réplique est franche. Bianca est importante. Plus que je ne le lui ai dit.

– Mais je peux lui répondre plus tard.

– Il y a autre chose dont vous voudriez que l'on parle ensemble ?

On passe quelques minutes à évoquer mes impressions avant un cours de danse, pendant et après. Je finis par lui parler de ma sale petite voix intérieure, encore là, toujours là, parfois puissante, parfois douce... et je lui révèle comment, ce matin, j'ai su lui ordonner de se taire. Nous parlons de mes

problèmes de contrôle, du fait que j'ai enfin compris que tout – mon stress, mon anxiété devant l'image que je projette, et le reste – tout ça tient d'un désir de contrôle.

– Alors, maintenant que j'ai compris ça, je suis guérie ? dis-je en plaisantant.

– Je vous conseille de continuer à voir un thérapeute dès votre retour à la maison. J'en connais quelques-uns dans votre région. Je vous enverrai leurs noms et adresses.

Elle note quelque chose sur son bloc-notes.

– Si votre anxiété persiste, les médicaments pourront vous aider à aller mieux.

– Oh...

– Mais, dans l'ensemble, je suis contente de constater vos progrès. La fille que j'ai rencontrée il y a deux semaines n'était pas là où vous en êtes aujourd'hui.

– C'est sûr...

Elle garde le silence quelques instants, puis déclare :

– Vous savez, j'ai étudié la danse plusieurs années durant, dans mon enfance. J'aime beaucoup le ballet. C'est un art fantastique.

J'en reste bouche bée.

– Pourquoi vous ne me l'avez pas dit plus tôt ?

– Parce que nous n'étions pas là pour parler de moi, mais de vous. Le fait de savoir que j'avais fait de la danse vous aurait-il perturbée ?

– Oui, sans doute.

Sans son impartialité, je n'aurais peut-être jamais ouvert la bouche.

– Cela dit, mon expérience n'a rien à voir avec la vôtre. Je ne me destinais pas à devenir une danseuse professionnelle. Je n'en avais pas le talent. Mais c'est mon amour pour cet art qui m'a conduite ici.

Une information qui change tout. Alors qu'en ce qui concerne Andrew, je devais réfléchir à chaque conversation que l'on avait eue ensemble, j'apprends que le Dr Lancaster me comprend mieux que ce que j'aurais pu attendre d'elle.

– Merci de me le dire maintenant.

– Je vous en prie.

Elle se lève et me serre la main.

– Je vous souhaite bonne chance.

Maman veut qu'on parte immédiatement, mais je ne peux pas y aller sans dire au revoir. Je lui explique que je monte vérifier si je n'ai rien oublié dans la chambre ou la salle de bains, et je fais signe à Katie et Jenna de me suivre.

– Alors ? demande Katie dès qu'on est hors de vue. Comment ça s'est passé ?

Je lui fais un rapide résumé, à la fin duquel elle pousse un glapissement de joie et me prend dans ses bras.

– On savait que tu y arriverais !

– Bravo, Sam, sourit Jenna.

– Mais c'est nul que tu sois obligée de partir, reprend Katie. Et aussi... je trouve que ta mère est un peu flippante.

J'éclate de rire.

– C'est vrai. Ça va être sympa, le chemin du retour.

On se promet de rester en contact, on échange rapidement nos mails et numéros de portable, puis j'entends ma mère m'appeler d'en bas. Il faut vraiment que j'y aille. En me dirigeant vers la porte, je fais un petit signe à Zoé, assise à côté de Yasmin, dans le couloir près du bureau du Dr Lancaster. J'embrasse

Dominic et Omar, en leur disant de demander mes coordonnées à Katie. Celle-ci me serre une nouvelle fois dans ses bras et, à ma grande surprise, Jenna fait de même, un peu moins fort, peut-être. Puis la porte de la maison se referme derrière moi, je descends les marches aux côtés de maman et nous remontons ensemble l'allée de gravier vers sa voiture.

Elle joue les muettes. Très mauvais signe. Dans pas longtemps, ce sera l'explosion.

Qui survient pile alors qu'on entre dans le Tennessee.

– Qu'est-ce qui t'a pris, Samantha ? Je ne t'ai pas éduquée pour que tu te conduises comme ça. Tu fugues... Tu voles une camionnette... Tu fais virer un de tes conseillers en t'en prenant à lui... Tu m'expliques ?

De nouveau, je culpabilise amèrement après ce qui s'est passé avec Andrew. Devra-t-il changer d'orientation ? Est-ce que le Dr Lancaster l'empêchera de se trouver un job ? Je n'étais pas la seule à sortir blessée de cette histoire, et je ne peux même pas lui parler pour l'excuser.

– Ce stage était censé t'aider, poursuit ma mère. Il était censé servir tes ambitions de carrière, pas faire de toi une jeune délinquante. Tu as volé une camionnette, bon sang !

– On l'a ramenée...

– Tu trouves ça drôle ?

Son regard ne cesse de passer de la route à moi pendant qu'elle continue :

– Tu sais comme je me suis saignée aux quatre veines pour te payer ce stage d'été ? Deux emplois ! Des journées de douze heures ! Et tu menaces de tout laisser filer ? Non, pire, tu rejettes tout ça ! Tu es...

– Non, Maman ! Si j'ai agi comme ça, c'était justement pour ne rien laisser filer ! Tu devrais être fière de moi, au contraire. Je les ai forcés à me donner une deuxième chance.

– Je serais fière si tu avais été acceptée.

Je me tasse dans mon siège, comme si elle venait de me gifler.

– Quoi ?

Maman a l'air d'avoir, elle aussi, reçu une gifle. Elle est blême.

– Je... Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'étais en colère, et c'est... c'est sorti comme ça.

Je la regarde et je trouve les mots que je retenais depuis des mois :

– Tu peux plus me parler ainsi. C'est fini.

– Samantha, je...

– Ça ne m'aide pas. En fait, ça me fait trop de mal.

– Tu sais que je n'ai jamais rien dit de tel avant...

– Pas exactement comme ça, non. Mais...

J'aurais tellement d'exemples à lui donner, de faux compliments, des critiques sévères...

– Tu n'arrêtes pas de me dire que je dois me forger une carapace pour devenir danseuse professionnelle.

– Oui, et je crois que c'est vrai...

– Eh bien, je ne serai sans doute jamais danseuse professionnelle, Maman. Tout comme moi, tu dois l'accepter.

– Mais...

– Et je n'ai pas besoin de me forger une carapace. J'ai juste besoin que tu me soutiennes.

– Et les heures supplémentaires pour payer ton entraînement et ta thérapie, tu appelles ça comment ?

Je n'ai fait que ça, te soutenir et t'encourager...

– Pas comme j'aurais aimé que tu le fasses.

– Alors, pourquoi ne m'as-tu jamais dit ce que tu attendais ?

Maman crispe sur le volant, au bord des larmes.

– Je ne savais pas ce que j'attendais.

– Et maintenant tu le sais ?

– Je commence, oui.

Moi aussi, j'ai l'impression d'étouffer.

– Ces derniers mois, ça a été... vraiment dur. Et ce serait bien si tu pouvais, je ne sais pas... le reconnaître. Et peut-être me dire aussi de temps en temps que je suis incroyable, au lieu de me balancer constamment que je suis grosse.

– Jamais je ne t'ai dit que tu étais grosse !

– Bien sûr que si. Tu n'as peut-être pas employé ce mot, mais... si, c'est pareil.

Long silence du côté du siège conducteur.

– Tu as envie de savoir ce qui va se passer, une fois à la maison ? finit-elle pas demander d'une voix hésitante. J'ai appelé plusieurs coaches privés après notre conversation de vendredi, et j'ai quelques pistes. Ou alors... ce n'est pas ce que tu veux ?

Je prends une inspiration tremblante, et l'air qui m'emplit les poumons sent le miel. Ça donne presque de l'espoir.

– En fait, je sais ce que je veux faire.

Je lui parle du stage de danse contemporaine de Nicole, je lui dis qu'après m'avoir vue danser, elle m'a personnellement invitée.

– Ça commence dans deux semaines. Ce n'est pas de la danse classique, mais ça me donnera peut-être l'occasion de sortir de la bulle du ballet.

– C'est vraiment ce que tu veux ?

– Oui. Je voudrais au moins essayer. C'est une telle chance qu'on m'offre !

Maman reste silencieuse un long instant puis, d'une voix défaite, elle me lâche :

– Je voudrais que tu réussisses, tu me crois, quand même ?

– Oui. Mais peut-être que je dois d'abord apprendre à être heureuse...

Comme je n'ai pas de réponse, je mets la radio. On y passe l'une des chansons que Zoé et moi chantions ce matin. Mais, cette fois, je n'ouvre pas la bouche. Je me contente de regarder par la vitre pendant que les kilomètres défilent vers la maison.



**J**e me concentre sur le mouvement. Mes bras s'écartent de mes épaules. Mon dos se courbe en arrière, en avant. Mes genoux se plient et s'étirent. Mes pieds appuient sur le sol.

C'est le premier jour du stage d'été de Nicole et, je l'avoue, je suis un peu anxieuse. Je baigne dans l'inconnu ; des danseurs que je viens de rencontrer, une nouvelle ville, un programme journalier bourré de styles de danse que j'ai à peine étudiés. Même mes tenues me paraissent étranges. Au lieu de mon justaucorps, de mes collants roses et de mes chaussons, je porte un débardeur moulant, un legging et des guêtres. Mes cheveux sont tirés en queue-de-cheval et non plus en chignon.

Pourtant le mouvement, l'exercice à la barre auquel on s'astreint dès le matin, ça, je connais. J'y mets donc toute mon énergie.

Ma nouvelle thérapeute, le Dr Chen, m'a beaucoup aidée à réfléchir sur mes aptitudes. Nous avons eu trois séances pendant la quinzaine que j'ai passée à la maison, et je l'appellerai deux fois par semaine au cours de mon stage. Lors de mon prochain appel, je devrai lui faire un petit rapport sur ces points : est-ce qu'à certains moments je ne me suis pas mis la barre trop haut ? Est-ce que je me suis laissé entraîner dans une spirale négative ? Est-ce que parfois j'ai songé à ne pas me mettre la pression et continuer sans me poser de questions ?

Me relâcher et avancer, je ne sais pas faire. Pas encore.

Je suis trop attachée à *avant*. Trop anxieuse pour *après*.

Mais je fais tout pour changer. J'essaie de me concentrer sur *maintenant*.

Je regarde Nicole montrer la combinaison suivante à la barre. Je mémorise la chorégraphie et l'exécute de mon mieux. Je fais confiance à mes années d'entraînement. J'essaie de garder l'esprit ouvert.

Ça, je sais le maîtriser.

Quelqu'un dans la pièce peut me regarder. Peut me juger.

Là-dessus, je n'ai aucun contrôle.

Les picotements dans la nuque, mon pouls qui se met à cavalier, le désir soudain de m'enfuir, de me cacher... je sais comment y répondre.

Plantée devant la barre, j'écoute Nicole parler à l'accompagnateur. Je ferme les yeux, j'inspire profondément à plusieurs reprises en comptant chaque fois jusqu'à cinq, et je murmure pour moi-même :

– Mon corps est souple, fort et beau. Je fais le grand saut. Et ça va déchirer.

Le Dr Chen m'a suggéré le dernier morceau.

La musique démarre. Je pose la main gauche sur la barre, je me place en cinquième position et commence à bouger.



J'ai plusieurs coups de fil à donner, ce soir. Je l'ai promis, non seulement aux autres mais à moi-même. Si la nouvelle normalité est d'écouter ce qui se passe dans ma tête, autant commencer au plus vite.

D'abord, une rapide prise de contact avec maman. Notre relation est plus que tendue depuis notre retour en voiture de J'Optimise mes Performances, mais je sais qu'elle fait beaucoup d'efforts. Elle n'a mentionné mon régime qu'une seule fois ces deux dernières semaines et a bien voulu que je cuisine à deux reprises. Elle m'a aussi laissée me reposer à la maison pendant quelques jours plutôt que de me forcer à reprendre tout de suite des leçons. Quand je lui ai dit que j'étais prête à aller au cours de danse, elle m'y a conduite en voiture – avant de repartir faire des courses au lieu de rester me regarder danser. Elle s'est même inscrite à des séances personnelles de thérapie.

Pour la première fois depuis des siècles – depuis que papa est parti, si ce n'est avant –, il y a de l'espace entre nous. Nous savons chacune où sont nos limites.

Elle décroche à la première sonnerie, comme si elle attendait près du téléphone.

– Samantha ?

– Bonjour, Maman.

– Hello, ma chérie ! Alors, cette première journée ?

– Très bien. Mais c'était dur.

Un instant de silence, puis :

– Dur... au point de vue anxiété ?

– Un peu. Mais dur physiquement, aussi. Je vais être bourrée de courbatures, demain.

Elle rit.

– C'est toujours comme ça quand tu reprends un travail à fond après avoir fait une pause.

Nouveau silence.

– Mais je ne dis pas ça de façon négative, je te l'assure.

– Je sais, Maman. Merci.

– Comment sont tes professeurs ?

Je lui résume ça en quelques mots : avec qui je vais travailler, l'impression qu'ils me font, comment je me sens avec eux. Et je lui en raconte un peu sur les autres élèves. Sans lui dire à quoi ils ressemblent, mais comment ils dansent. Certains d'entre eux sont des danseurs classiques, comme moi. D'autres ont une formation jazz ou contemporaine. Certains se sont déjà rencontrés lors de concours. Je ne connais personne.

– Mais ma camarade de chambre a l'air sympa.

Suzanne est une danseuse moderne de Chicago, toute menue et musclée. Elle m'a accueillie en m'embrassant et m'a dit de me servir autant que je voudrais dans le paquet de bonbons qu'elle cache dans sa table de nuit. D'ailleurs, alors qu'avec maman on se dit au revoir, j'en suçote un à la cerise, qui me fait la langue toute rouge.

Ensuite, j'appelle Bianca.

– Sam-a-lam-a ! glapit-elle au téléphone.

– Salut, B.

– Comment ça se passe à Atlanta ?

– Chaud. Et à Washington ?

– Étouffant, aussi. En revanche, tu sais ce qui est carrément glacé ?

– Quoi ?

– Le regard que j'ai jeté à Eliana quand je l'ai croisée dans le couloir aujourd'hui et qu'elle m'a dit bonjour.

En rentrant de J'Optimise mes Performances, j'ai enfin appelé Bianca. On était au téléphone depuis plus d'une heure, et je crois que j'étais la seule à dire quelque chose. Je lui ai parlé de mes crises de panique, de ce qui les causait. Je lui ai dit pourquoi j'avais cru que Marcus avait rompu avec moi, et

pourquoi il avait, pour finir, vraiment rompu avec moi. Je lui ai parlé de J'Optimise mes Performances, de ce qu'on faisait là-bas, de tous ceux que j'y ai rencontrés.

Je lui ai parlé d'Andrew.

Et je me suis excusée de l'avoir rejetée. D'être une amie aussi nulle.

Puis on a bien pleuré toutes les deux et on s'est promis de passer un long week-end ensemble dès qu'on en aura terminé avec nos stages.

– Je n'arrive pas à croire que tu ne m'aies jamais raconté ce qu'Eliana t'a fait ! s'exclame maintenant Bianca. Mais, t'inquiète, j'ai déjà commencé à dire aux filles ici de ne jamais lui faire confiance. Pour elle, c'est mort.

Je ris.

– Merci.

– Alors, qu'est-ce qui se passe pour toi ? Je veux tout savoir.

Je lui donne les mêmes détails qu'à ma mère, mais en mode Bianca. Ce qui veut dire, en gros, ajouter lesquels parmi les chorégraphes et danseurs sont les plus sexy, afin qu'elle les repère sur le web et puisse en juger par elle-même. Je me lance dans la description du danseur argentin qui doit nous enseigner le tango quand elle m'interrompt :

– Pas besoin de parler de garçons si tu n'en as pas envie. Si ça te stresse...

– Non, ça va.

– En tout cas, on ne parle pas de... comment il s'appelle, déjà ?

– Andrew.

– Je sais, reprend-elle d'un ton exaspéré. Je voulais juste éviter de prononcer son nom parce qu'on ne parle pas de lui.

Je ne peux m'empêcher de sourire devant une logique aussi imparable.

– Oh, c'est vrai !

– Et, puisque Marcus n'est finalement qu'un...

– Je ne veux rien dire de mal sur Marcus.

– Il t'a larguée. La raison, on s'en fiche mais, pour moi, ça fait de lui un loser.

– Oui, mais...

Je repense à notre conversation téléphonique de l'autre nuit.

– Ça reste un type sympa. Et puis, je n'étais pas au bon endroit pour tout le temps qu'on a passé ensemble.

– Mais, là où tu es, c'est mieux, non ?

– Je fais tout pour que ce soit mieux.

– OK, et tu sais que tu peux me parler ?

– Oui... j'essaierai.

– Tu n'essaies pas ; tu le fais ou tu le fais pas, corrige-t-elle.

– Tu ne me la jouerais pas un peu *Star Wars* ?

– C'est juste quelques gouttes de la sagesse de Yoda que je verse sur ma meilleure amie.

Je regarde l'heure. Encore un coup de fil à passer avant que Suzanne me présente à quelques filles avec qui elle a dansé au camp de l'été dernier. On est censées se retrouver devant un yaourt glacé, dans un coin près des dortoirs, et je m'en offrirais bien trois ou quatre cuillerées ; juste un petit peu, histoire de voir ce qui se passe.

– Il faut que j'y aille, dis-je alors à Bianca. On se rappelle très vite ?

– Pas de problème. Baisers, Sam-a-lam-a.

– À toute, B.

C'est le code téléphone qu'on partage depuis le collège. Raccrocher sans se le dire, ça ne le ferait pas.

Je branche vite fait mon portable pour le recharger, puis je compose « Thelma » sur le clavier.

– Barbs ‘Sup ? dit Zoe en décrochant. Tu as déjà parlé à Kwan ou Bear ?

– Non, qu’à toi.

Zoé, Jenna, Katie, Dominic, Omar et moi, on se parle via une chaîne de courriels depuis qu’on a tous quitté J’Optimise mes Performances. Quelque part au fil des mails, on s’est retrouvés avec nos surnoms du camp de dingues. Zoé s’est appelée Thelma après notre petite virée style *Thelma et Louise*. Moi, je suis Barbs depuis que je me confronte à l’idée que je ne serai peut-être jamais une danseuse classique. Jenna, c’est Kwan, parce qu’elle a réussi à faire admettre à Zoé que s’affamer pour ressembler à l’une des plus grandes patineuses de tous les temps n’était finalement pas une si mauvaise chose. Katie se fait appeler Bear, à cause de Mr. Bear, son amulette porte-bonheur – et aussi parce que c’est rigolo de donner le nom d’un gros costaud à une personne aussi menue qu’elle. Omar, c’est Bruno, à cause du chapeau Bruno Mars qu’il s’est acheté. Et Dominic, c’est Chunks, parce que c’est une équipe de foot et qu’il est tout sauf baraqué comme eux.

– Tu me fais un petit rapport, dis-je à Zoé.

Il y a quelques jours, elle a annoncé à ses parents qu’elle ne jouerait pas au tennis à l’automne. Ils étaient furax. Ils ont menacé de la punir, de lui supprimer son téléphone, de l’envoyer chez un autre thérapeute. Mais elle a tenu bon.

– À l’ouest rien de nouveau, me répond-elle.

– Ça veut dire ?

– C’est le grand silence blanc, à la maison. Comme s’ils pensaient qu’en me faisant mariner, je finirais par changer d’avis. Mais Andrew a dit...

Elle s’interrompt brusquement.

– Désolée...

– C’est bon.

Je sais qu’ils continuent de se parler. Elle me l’a dit par mail il y a une semaine. Ça m’a fait mal, c’est sûr. J’ai refermé mon ordi en pleurant... juste un peu, avant de m’arrêter et de me ressaisir. Non pas dans le style *j’ignore-mes-émotions*, mais dans le bon sens. Sainement. J’ai bien senti quelles étaient mes émotions, et je suis repartie de l’avant.

J’ai parlé au Dr Chen d’un transfert dans notre seconde session. Je lui ai dit ce que Zoé m’avait raconté sur le fait d’être amoureuse de son thérapeute ; elle m’a répondu que ce n’était pas aussi simple mais qu’on pouvait parler de mes sentiments pour Andrew – pourquoi je m’étais attachée si vite et si profondément – si je voulais. Quand je serais prête, en fait.

J’ignore quand je le serai. Ce que je sais, c’est que je me sens mieux seule, pour le moment. Peut-être pour un bout de temps, même. Je ne peux compter sur personne pour reprendre confiance en moi. C’est quelque chose que je dois apprendre toute seule.

– Sam ? appelle Suzanne en passant la tête à la porte. Tu as bientôt fini ?

– Oui.

Puis je reprends, à l’adresse de Zoé :

– Il faut que j’y aille. Ma coloc m’attend pour me présenter à ses amis.

– Je la déteste déjà.

– Tu vois, elle n’est pas comme toi. Elle ne m’a pas encore insultée. Tu y crois ?

– Elle n’y connaît rien... Bon, avant de me planter là, il faut que je te confie une mission top-secret.

On se défie tous les uns et les autres d’accomplir des choses qui nous font peur. Et de fournir des preuves, si possible.

Il y a quelques jours, Katie nous a envoyé une photo d’elle toute floue, en plein salto arrière sur une poutre, en y ajoutant comme légende : « L’ours remonte à cheval. » De son côté, Jenna doit nous concocter une petite vidéo d’elle en plein entraînement – même si elle se rate – et Dominic est censé nous

envoyer une capture d'écran au moment où il adressera un mail en Floride pour programmer la visite d'un campus.

– Ta coloc, elle est plus petite que toi ? me demande Zoé.

– Oui.

– Il va nous falloir une photo de vous deux ensemble. Dans ta tenue de danse la plus moulante. Bien droite, sans rien cacher. D'accord ?

Avec une grimace, je réponds :

– D'accord.

– Tu as quarante-huit heures pour accomplir cette mission. Ce message s'autodétruit, bla, bla, bla...

À plus, Barbs.

– Salut, Thelma.

Et je raccroche.

Je laisse mon téléphone se recharger encore quelques minutes. Je plie les vêtements de danse que j'ai consciencieusement épluchés ce matin afin de trouver la tenue idéale pour mon premier cours. Je nettoie mon bureau, range mon nouveau journal et mes stylos, puis je jette un coup d'œil au tableau d'affichage sur le mur. J'y ai punaisé mon collage de ballerine, celui que j'avais déchiré en deux. Il y a une bande de scotch en plein milieu, maintenant, et je la préfère presque ainsi. Imparfaite, comme moi, mal ajustée, mais les bras toujours tendus.

Près de la danseuse, il y a la photo d'un petit ballon rouge, juste une pointe d'aiguille perdue au milieu d'un grand ciel bleu. Puisque j'ai manqué le dernier jour à J'Optimise mes Performances, j'ai dû le lâcher toute seule. Après y avoir fixé un morceau de papier avec les mots « Fais le grand saut », je l'ai laissé s'envoler. En sentant la mince ficelle me glisser le long des doigts, j'ai eu l'impression de respirer pour la première fois.

La seule autre photo que j'y ai mise est celle que Katie m'a envoyée par mail. C'est notre groupe au complet, au plus haut de l'accrobranche, avec en arrière-plan le ciel et le sommet des arbres. Le bras de Katie entoure mes épaules. Près de nous, Jenna sourit mais sans nous toucher. Dominic fait mine de cravater Omar, et tous les deux grimacent devant l'objectif. Zoé se tient légèrement en arrière, les bras croisés, avec son éternel sourire narquois.

Au bas de la photo apparaît une ombre. La tête et les épaules de celui qui tient l'appareil.

Andrew.

Je sais que Katie m'a envoyé cette photo parce qu'il n'y figure pas, mais je suis contente d'y deviner cette petite trace de lui. Quand je regarde ce cliché, je vois tout ce qui comptait pour moi là-bas. Et Andrew comptait. Il compte encore. Même si on ne se reverra jamais.

J'examine ma propre image sur la photo. Je suis en sueur et j'ai les cheveux crépus. Mon harnais de parcours me serre le corps d'une drôle de façon. Il y a des bosses et des bourrelets qui ne devraient pas être là. Je plisse les yeux sous le soleil. Et je souris.

– Sam, on y va ! me lance Suzanne du couloir.

Je débranche mon téléphone, enfile mes sandales et attrape mon sac de toile. Je sautille quelques secondes pour chasser un brusque accès de nervosité, puis j'ouvre la porte vers ce qui m'attend dehors.



## Remerciements

C'est peut-être un cliché de dire qu'il faut un village pour publier un livre mais, en l'occurrence, c'est la pure vérité. Jamais je ne pourrai assez remercier mon propre petit village de professionnels de la publication, mes camarades écrivains, mes amis et les membres de ma famille pour m'avoir aidée à sortir ce livre de mon cerveau.

Merci à mon agent, Alyssa Eisner Henkin, pour m'avoir remué les méninges et encouragée à trouver la meilleure version possible de ma « danseuse et ses problèmes d'apparence ». Ce livre ne serait pas ce qu'il est sans ses conseils et son soutien tout au long de ce voyage.

Merci à mon éditrice, Alexandra Cooper, dont les notes perspicaces m'ont aidée à aller de l'avant et à pousser mes personnages plus profondément dans l'âme du livre. Ses commentaires m'ont permis de transformer un manuscrit ingrat en ce produit fini que je suis fière d'avoir écrit. Merci également à Alyssa Miele et au reste de l'équipe de HarperTeen : les dessinateurs Erin Fitzsimmons et Katie Fitch, l'éditrice Renée Cafiero, les directrices de production Allison Brown et Lillian Sun, la directrice de marketing Kim VandeWater et son assistante, Lauren Kostenberger, ainsi que la publiciste Olivia Russo. C'est un privilège d'avoir pu travailler avec vous sur ce livre.

Je serais perdue sans mon groupe d'écrivains. Un énorme merci à Michael Ann Dobbs, Heather Demetrios, Ghenet Myrthil, Lauren Morrill, et Jodi Kendall, qui ont lu et critiqué mes premiers jets. Vous m'avez encouragée à aller de l'avant, révision après révision. Mes remerciements particuliers aux Fearless Fifteneers, aux YA Buccaneers et à tous les autres écrivains de ma vie. C'est génial d'avoir pu effectuer ensemble ce parcours de folie.

L'une de mes premières sources d'inspiration est venue d'un article free-lance que j'ai écrit pour *Dance Spirit magazine* il y a quelques années. Pour cela, j'avais interviewé le psychologue de sport Justin Su'a, qui a eu la bonté de m'apporter de précieux renseignements alors que je projetais déjà d'écrire ce livre. La psychologue, le Dr Nadine Kaslow, qui avait travaillé avec les danseurs de l'Atlanta Ballet, et la nutritionniste Anastasia Nevin ont également répondu à mes questions. Une fois le manuscrit achevé, Stephanie Kuehn l'a lu en entier avant de me fournir ses notes sur les traitements cliniques. Merci à vous tous pour votre expertise. Sans vous, le résultat final ne serait pas ce qu'il est.

Également, dans le domaine de la recherche, merci à Gail Nall, qui m'a aidée à décrire les éléments du patinage artistique et à Diana Gallagher, qui en a fait autant pour la gymnastique. J'apprécie votre empressement à répondre aux questions que je vous avais envoyées par mail. Merci aussi à ma « famille de la danse », les personnes avec qui j'ai étudié et me suis entraînée des années durant. Pourvu que nous poursuivions longtemps notre mouvement.

Merci, encore et encore, à ma merveilleuse famille : maman et papa ; Ben, Kate, Turner, Benton et Miles ; Mary-Owen (qui a lu tant de brouillons de ce livre) ; Sheila et Jack ; et Niki, Ed, Max, et Henry.

Je chéris votre amour et votre soutien.

À mon mari, Justin : j'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés. Merci pour tout.